

SUN TSE
et les anciens Chinois
OU TSE et SE MA FA
(Ve au IIIe siècle avant J.-C.)

présentés et annotés par
Lucien NACHIN (1885-1952)

1948

Un document produit en version numérique par Pierre Palpant,
collaborateur bénévole
Courriel : ppalpant@uqac.ca

Dans le cadre de la collection : "Les classiques des sciences sociales"
dirigée et fondée par Jean-Marie Tremblay,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi
Site web : http://www.uqac.ca/Classiques_des_sciences_sociales/

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi
Site web : <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Un document produit en version numérique par Pierre Palpant, collaborateur bénévole,
Courriel : ppalpant@uqac.ca

à partir de :

SUN TSE et les anciens Chinois OU TSE et SE MA FA

présentés et annotés par Lucien NACHIN (1885-1952)

collection Les Classiques de l'art militaire, Editions Berger-Levrault, Paris,
1948, XIX+184 pages.

Police de caractères utilisée : Times, 12 points, notes 10 points
Mise en page sur papier format Lettre (US letter), 8.5"x11"

Édition complétée le 31 août 2005 à Chicoutimi, Québec.

TABLE DES MATIÈRES

[Introduction](#) : de Sun Tse au P. Amiot.

I. — [SUN TSE PING FA](#) [Règles de l'art militaire, de Sun Tse]

[Avant-propos](#) : Sun tse et sa doctrine. Éditions successives.

Les treize articles

- I. [Fondements de l'art militaire.](#)
- II. [Des commencements de la campagne.](#)
- III. [De ce qu'il faut avoir prévu avant le combat.](#)
- IV. [De la contenance des troupes.](#)
- V. [De l'habileté dans le commandement des troupes.](#)
- VI. [Du plein et du vide.](#)
- VII. [Des avantages qu'il faut se procurer.](#)
- VIII. [Des neuf changements.](#)
- IX. [De la conduite que les troupes doivent tenir.](#)
- X. [De la connaissance du terrain.](#)
- XI. [Des neuf sortes de terrains.](#)
- XII. [De l'emploi du feu à la guerre](#)
- XIII. [Des dissensions et de leur exploitation.](#)

II. — [OU TSE](#)

Note sur Ou Tse

- I. [Le gouvernement et l'armée.](#)
- II. [La connaissance de l'ennemi.](#)
- III. [Du commandement.](#)
- IV. [Du général en chef.](#)
- V. [Des décisions à prendre en diverses circonstances.](#)
- VI. [Des moyens d'avoir de bonnes troupes.](#)

III.- [SE MA FA](#)

Note sur Se Ma Fa

- III. [Précis des devoirs du chef.](#)
- IV. [De la majesté des troupes.](#)
- V. [De la manière d'employer les troupes.](#)

[Notes](#)

INTRODUCTION

De Sun Tse au P. Amiot

C'est au P. Amiot, jésuite né à Toulon en 1718, mort à Péking en 1794, que l'Occident est redevable de la connaissance des anciens auteurs militaires chinois. Dans ce rapprochement, le hasard n'est pour rien ; les circonstances firent tout. Cela vaut d'être dit. Le 5 octobre 1699, un navire français, l'*Amphitrite*, s'amarrait au quai de Canton, inaugurant les relations commerciales directes qui devaient désormais s'établir entre la Chine et la France. L'accueil sympathique réservé exceptionnellement à nos nationaux était dû à l'influence agissante des Jésuites français établis à Péking depuis un siècle et au crédit dont jouissait, auprès de l'empereur *Krang-Si*, une mission scientifique envoyée par Louis XIV, en 1692.

Peu s'en fallut, à cette époque, que la Chine tout entière devînt catholique, mais ce n'est pas le sujet. Ce qui importe, c'est que nos Jésuites mirent à profit leurs hautes relations pour servir les intérêts du Roi très chrétien et ne négligèrent rien pour l'instruire de tout ce qui pouvait l'intéresser. C'est ainsi qu'ils poursuivirent d'actives recherches sur l'histoire et la civilisation de l'Empire du Milieu. Ils traduisirent tous les bons ouvrages des principaux philosophes et les firent connaître en France.

La prodigieuse antiquité des institutions, la singularité des mœurs qu'ils dépeignaient provoquèrent un vif mouvement de curiosité amusée dans la société française. Aussi bien, la mode était aux « chinoiseries ». Les vaisseaux de la Compagnie des Indes déversaient des cargaisons de somptueuses soieries, de translucides porcelaines, d'adorables montures de bronze et des laques miroitantes qu'on tentait de copier, tant elles étaient recherchées pour la parure des salons et le plaisir des yeux.

L'Orient était devenu une réalité depuis que Versailles et Paris avaient vu d'authentiques Asiatiques (les deux missions siamoises de 1684 et 1686) faire leur cour au Roi, être reçus par les Princes et visiter les palais, les monuments et les théâtres. Comme de coutume, on fit des vers et des chansons ; même une médaille fut frappée pour commémorer ces réceptions.

Dès lors, tout ce qui exhalait un parfum d'orientalisme eut droit à l'actualité et fut assuré d'un succès certain. Indifférent à une géographie qu'il ignorait déjà, le Français confondait dans un même étonnement les représentants siamois, qu'il appelait *des rois indiens*, l'envoyé du shah de Perse, en 1715, et l'ambassadeur du Grand Turc en 1721. Il se jetait avec avidité, aussi bien sur le fade roman de Dufresny, le *Siamois*, que sur les suggestifs récits de Galland, dans sa traduction des *Contes des Mille et une Nuits*. Montesquieu dut, en partie, le succès de ses *Lettres persanes* à l'attrait

de l'exotisme provoqué par ces révélations. Ces lettres eurent, par leur retentissement, un effet inattendu.

A une époque où il faut que *la plume soit captive si elle n'est pas vénale*, selon Montesquieu, ces *Lettres* offrent le modèle à suivre pour narguer impunément les puissances du jour, attaquer insidieusement les institutions et les dogmes sans s'exposer à la rigueur des édits, stigmatiser les vices de la société et les scandales des moeurs sans risquer la lettre de cachet. Qui veut désormais réformer, sans craindre la censure, dépeindra les lois idéales ou les bizarreries d'une contrée lointaine, réelle ou imaginaire.

La formule eut un tel succès que la littérature du XVIIIe siècle s'en reput jusqu'à la satiété. Le public s'y accoutuma au point de trouver des allusions dans les livres qui n'en comportaient pas. Point de suggestion valable, en matière sociale, si elle ne s'étayait de comparaisons ethnologiques qu'on pouvait, par antiphrase, appliquer au royaume de Louis XV. C'est à Bantam, à Cathay et à Péking qu'on va chercher le prototype des institutions fondées sur la raison seule, des lois dictées par la nature pour mettre le comble au bonheur des humains.

A la Chine, écrit un contemporain anonyme, pour avoir des soldats qui aient un véritable intérêt à défendre la Patrie, on en fait des citoyens, on leur donne des propriétés foncières vers les frontières de l'Empire. Chez nous, on arrache souvent un infortuné cultivateur du champ qu'il fertilisoit pour le faire servir malgré lui. Doit-on être surpris que la désertion soit inconnue à la Chine, tandis qu'elle est si commune parmi nous ?

A ces causes de réceptivité pour tout ce qui vient de l'étranger, en général, il faut encore joindre, afin d'expliquer l'engouement du XVIIIe siècle pour la connaissance des techniques professionnelles, l'attrait exercé par la systématique sur les esprits. Fontenelle, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, à la suite de la publication de ses *Entretiens sur la pluralité des mondes* (1686) et du succès remporté par cet essai de vulgarisation scientifique, eut, l'un des premiers, la perception aiguë d'un changement profond qui vient de se produire dans la société cultivée. Dans la querelle des Anciens et des Modernes, il répudie l'antiquité et se fait l'apôtre de la science. Sa renommée est immense et, pendant toute la première moitié du XVIIIe siècle, ce sceptique aimable et malicieux exercera, dans les salons, une royauté indiscutée. Il y prône la science comme instrument d'émancipation intellectuelle et comme moyen d'atteindre la vérité. Il possède l'art de mettre les connaissances les plus abstraites à la portée des gens du monde auxquels il apporte une méthode *pour bien conduire sa pensée*.

Car Fontenelle est cartésien, à sa façon sans doute, mais avec cette tranquille bonhomie et ce bon ton, indispensables à qui veut persuader que rien n'est difficile. Or, à la frivolité de la Cour, les salons parisiens opposent précisément une gravité un peu compassée, un sérieux qui n'exclut pas l'esprit mais s'attache à la discussion des problèmes philosophiques et scientifiques.

Pour y briller, il convient de savoir *parler avec une assurance imperturbable des choses qu'on n'avait pas étudiées* (G. Sorel). Ce genre a survécu au XVIIIe siècle, mais alors, dans toute sa nouveauté, il fit fureur.

De Descartes, on retient surtout qu'il existe une technique des recherches propre à chaque individu, une attitude mentale qui rend possible l'acquisition des connaissances étrangères aux préoccupations professionnelles habituelles. Ces techniques professionnelles, riches d'une immense expérience, éprouvées par une longue pratique, constituaient alors des domaines strictement réservés aux adeptes ; leur enseignement exigeait un interminable apprentissage en raison des recettes, tours de main, pratiques mystérieuses qu'il comportait, usages légués par le passé et souvent acceptés par routine. Leur accumulation rendait impossible une fréquentation rapide et occasionnelle par les non-initiés alors que chez ces derniers s'exaspérait le désir de connaître les relations qui pouvaient exister entre l'oeuvre créée et la technique employée pour atteindre ce but.

C'est à Descartes qu'ils auront recours puisque celui-ci assure qu'il existe une faculté de l'esprit, l'entendement, qui permet de saisir directement, et par intuition, le réel. Ces *lumières naturelles*, dont ne manquent pas d'être abondamment pourvus les habitués des salons, jouera un rôle important dans la propagation des idées cartésiennes. Au lieu de surcharger la mémoire d'innombrables souvenirs d'essais plus ou moins infructueux, il est plus simple de faire appel au *bon sens* libéralement réparti et qui éclaire lumineusement tous les problèmes sur lesquels on en projette les faisceaux. Désormais, les choses les plus compliquées deviennent simples. Les principes essentiels peuvent être dégagés et énoncés dans une langue usuelle. L'intelligence peut être entraînée à opérer des arrangements et des combinaisons entre ces principes pour les adapter aux circonstances. Il n'est pas d'art dont la théorie ne puisse être enseignée et il n'est pas de théorie dont le maniement méthodique ne puisse conduire à de fructueux progrès. Chacun peut se constituer, par voie purement déductive, sa technique propre et s'affranchir des procédés d'école, surchargés d'expériences périmées et d'habitudes surannées. Ainsi, la raison dissipe les ténèbres de l'ignorance. Le XVIIIe siècle, parmi tant d'innovations, donnera donc un large essor au genre didactique. Il s'agit, bien entendu, d'une interprétation du cartésianisme à l'usage des gens du monde, lesquels se soucient très peu de l'étroit domaine où le philosophe avait prudemment cantonné ses investigations. Lire et citer Descartes serait pur pédantisme, mais philosopher à tout propos est la chose la plus naturelle et on ne s'en prive pas, tant il est vrai, comme l'observe un contemporain, Vauvenargues, que *la paresse et la médiocrité d'esprit font plus de philosophes que la réflexion*. Les professionnels se piquent au jeu. Ils ont bien aussi leur mot à dire pour ne pas être en arrière du mouvement et c'est ainsi que, en 1748, parut *L'art de la guerre par principes et par règles*, de feu le maréchal de Puysegur. Si l'ouvrage était, dans ses grandes lignes, terminé depuis longtemps, puisqu'il avait servi à l'éducation militaire du duc de

Bourgogne, il fut remanié par le fils du Maréchal et pourvu, par lui, d'une préface qui ne laisse pas de doute sur l'influence des idées du jour. L'ouvrage devait permettre que, *sans sortir de chez soi, sans guerre, sans troupe, sans armée, avec un peu de géométrie et de géographie, on pût apprendre toute la théorie depuis les plus petites parties jusqu'aux plus grandes.*

Une si exacte coïncidence avec la tendance générale des esprits devait, non seulement assurer le succès du livre, mais encore en susciter d'autres, tous aussi riches de promesses. Citons les *Éléments de tactique du sieur Le Blond*, maître de mathématiques des Enfants de France, gros in-4° de plus de 400 pages, paru en 1758 et dans lequel ce géomètre se propose rien de moins *qu'en enseigner l'arrangement et la formation des troupes, les évolutions de la cavalerie, les principaux ordres de bataille, la marche des armées et la castramétation ou la manière de tracer ou marquer les camps par règles et par principes.*

Le propre des principes naturels étant d'être universels et intemporaires, on eut tôt fait de fouiller l'antiquité pour s'assurer qu'ils s'y trouvaient et on eut peu à solliciter pour les rencontrer chez Alexandre le Grand, Annibal et Jules César. Restait à les découvrir chez d'autres peuples : c'était l'affaire des missions religieuses et des voyageurs, mais cette lacune fut plus longue à combler à cause de l'ignorance des langues et de la pénurie des textes. On n'eut de cesse qu'on n'y parvînt. C'est ainsi qu'en 1772 parut, chez Didot l'aîné, *L'Art militaire des Chinois ou Recueil d'anciens traités sur la guerre composés avant l'ère chrétienne par différents généraux chinois.* La traduction en avait été faite par le P. Amiot, jésuite, sinologue réputé auquel on est redevable d'une grammaire et d'un dictionnaire tartare-mandchou et d'une *Vie de Confucius.*

Le père jésuite n'avait pas prévu qu'au cours des longues années nécessitées par l'acquisition de la langue et l'établissement de son texte, la mode, déesse capricieuse, aurait changé. En 1772, les Chinois, détrônés par les *Hurons* de Marmontel et bientôt par ses *Incas*, n'intéressaient plus personne et le rationalisme dans l'art militaire s'éclipsait devant l'éclatante réussite de *l'Essai de tactique générale* qui paraissait au même moment et qui portait aux nues la réputation de son auteur, le comte de Guibert. Le livre du P. Amiot n'eut aucun retentissement. Les principes qu'il énonçait et qui eussent plongé dans le ravissement, vingt ans auparavant, laissèrent indifférents militaires et philosophes. De cette indifférence, le livre ne s'est pas relevé.

Pourtant, il méritait un meilleur sort. Les vieux auteurs qu'il exhumait étaient inconnus chez nous ; c'est lui seul qui nous les fit connaître ; leurs réflexions, qui reflètent une sagesse plusieurs fois millénaire, sont riches d'enseignements dignes d'être toujours médités ; la traduction pouvait, sans doute, se ranger parmi les *belles infidèles*, mais, au XVIIIe siècle, on n'y regardait pas de si près et personne ne se fût étonné d'entendre s'exprimer un

contemporain de Confucius dans la langue de Florian. De cette inadvertance, le P. Amiot ne saurait être rendu responsable. Il avait le respect des textes. *Il me semble, dit-il, qu'on devrait se conduire à l'égard des écrits qui viennent de loin, comme on se conduit, à l'égard des ouvrages qui sont déjà surannés et qu'on veut rajeunir : on ne se permet d'autres changements que ceux qui ont rapport aux expressions et au style.* Il était aussi très scrupuleux dans l'établissement de son texte. *Ce n'est pas sans avoir vaincu bien des obstacles que je l'ai conduit à sa fin,* avoue-t-il. *Le laconisme, l'obscurité, disons mieux, la difficulté des expressions chinoises n'est pas un des moindres. Cent fois rebuté, j'ai abandonné cent fois une entreprise que je croyais être, et qui était en effet au-dessus de mes forces ; j'y renonçais entièrement, lorsque le hasard me remit sur les voies, dans le temps même que mes occupations sembloient devoir m'en éloigner davantage.*

Ce hasard fut l'entrée en possession de manuscrits, rédigés en mandchou et leur commentaire par des officiers indigènes qui parlaient cette langue. Il est déjà à présumer que la version mandchoue devait différer du texte chinois mais, de plus, on peut être assuré que le truchement des officiers mandchous eut pour conséquence l'introduction de périphrases, de commentaires et d'approximations qui contribuèrent à affaiblir la traduction. Parlant de ses auxiliaires bénévoles, le P. Amiot admet, en effet, que, *néanmoins, il est arrivé bien des fois, malgré leurs longues explications et leurs prétendus éclaircissements, le secours de leurs lumières ne m'a guère éclairé.*

S'attachant plus au sens qu'à la lettre, il n'a pas entrepris de traduire littéralement, mais *de donner une idée de la manière dont les meilleurs auteurs chinois parlent de la guerre, d'expliquer d'après eux leurs préceptes militaires en conservant leur style et en donnant quelque jour à leurs idées lorsqu'elles étaient enveloppées dans les ténèbres de la métaphore, de l'amphibologie, de l'énigme ou de l'obscurité.*

Il fut, en somme, plus philosophe que philologue. On ne l'était guère de son temps et, au surplus, un excès de scrupules, dans ce domaine, ne nous aurait pas beaucoup servi.

Car, il y a eu *Li Se*. Ce Céleste, dont le nom est voué à l'exécration par tous les lettrés de l'Empire du Milieu, est tenu pour responsable d'un odieux autodafé. En 213 avant J.-C., alors que l'empereur *Che Roang ti* projetait d'apporter de grandes réformes dans l'État, *Li Se*, son premier ministre, lui rendit compte que... *les fonctionnaires Cheng citent l'antiquité pour critiquer le présent, ils embellissent le passé afin d'enlaidir le présent et ils évoquent toujours l'histoire pour blâmer...* En conséquence, le seul moyen qui lui parût efficace, pour enlever tout prétexte à la résistance, fut l'incinération de tous les livres existants, à l'exception des ouvrages relatifs à la médecine, à l'agriculture et à la divination. Il en fut ainsi décidé...

Nous sommes donc assurés qu'il n'existe aucun texte dont on puisse garantir la filiation directe et authentique avec ceux qui auraient pu être

imputés aux auteurs militaires que cite le P. Amiot : tous ces pédagogues ont, en effet, vécu au Ve ou au IVe siècle avant J.-C.

Il est même probable que ces auteurs n'ont jamais rien rédigé. Le crime contre les lettres, reproché à *Li Se*, a toutes les apparences d'une légende. Le fait que l'écriture chinoise n'a été vulgarisée que sous le règne de *Che Roang ti*, alors qu'auparavant elle est réservée à des usages ésotériques, a dû nécessiter une explication délicate pour justifier l'absence totale de textes avant cette époque. La destruction préconisée par *Li Se* répond à cet étonnement, mais ne satisfait pas notre scepticisme. Il y a tout lieu de croire qu'avant 223, l'enseignement des doctrines est purement oral. Les sublimes pensées, les idées fécondes, les principes essentiels, les grands faits sont communiqués de bouche à oreille, incrustés dans la mémoire et religieusement transmis aux générations ultérieures. L'Orient nous a accoutumés à une telle méthode, laquelle ne préserve pas le fond des embellissements dus à l'imagination féconde des conteurs. Si l'esprit est, en général, respecté, peut-on être assuré qu'il en a été de même de la lettre, que des fragments n'aient pas disparu ou que des passages n'aient pas été interpolés ?

Dès lors, il n'est pas essentiel de s'attacher à la version littérale mais il a semblé néanmoins nécessaire de condenser quelque peu le style adopté par le sieur *Deguignes*, chargé par le P. Amiot de présenter *L'Art militaire* au public. Certaines expressions, en vieillissant, ont perdu de leur vigueur ; d'autres sont devenues désuètes ; pour la clarté, quelques-unes doivent céder la place à des termes plus modernes et dont le sens est admis par tous. Dans l'établissement du texte, il a paru qu'un livre destiné non seulement aux officiers, mais encore à toutes les personnes qui s'intéressent aux questions militaires, de vait se tenir à égale distance d'un laconisme qui le rendrait hermétique et d'une abondance qui dénaturerait la pensée primitive. Quelques commentaires ont été rejetés en annexe pour ne pas alourdir la composition.

Dans l'emploi des noms propres, il a été fait usage de l'orthographe adoptée par M. Soulié de Morant dans sa remarquable et prudente histoire de la Chine (Paris, Payot, 1929).

SUN TSE PING FA

Les règles de l'art militaire, de Sun Tse

AVANT-PROPOS

Le plus ancien des traités chinois connus est intitulé Sun Tse ping fa, c'est-à-dire : Règles de l'Art militaire de Sun Tse. Soun ou, connu sous le nom de Sun Tse ou Sun Tzu, vivait dans la deuxième moitié du VI^e siècle av. J.-C. A cette époque, la Chine n'était pas encore unifiée ; néanmoins, au prix de luttes incessantes, les États les plus puissants avaient aggloméré les plus faibles dans des sortes de ligues, plus voisines du système féodal que du régime fédératif. La ligue de Tsinn (à laquelle Sun Tse paraît avoir été attaché), groupait les territoires actuels du Chann-Si, sauf la vallée de la Oé (Torinn) ; la ligue de Tchrou dominait dans les États du Ho-nann d'aujourd'hui ; Tsri, enfin, réunissait les principautés du bas Yang-tse Kiang et du Tché-tsiang. Chacune de ces ligues avait une frontière en contact avec des peuples non-Chinois, belliqueux, pillards et toujours prêts à entreprendre de fructueuses razzias à la moindre apparence de faiblesse des paisibles populations agricoles qui habitaient les riches vallées de l'est et du sud.

Aussi, l'état d'alerte était-il permanent dans la Chine ancienne ; à côté d'une armée professionnelle, les États avaient organisé un système de conscription. Des tours de guet pour signaler les incursions, des places fortes pour retenir les envahisseurs constituaient la base de la défense, mais une longue expérience avait enseigné aux généraux chinois que, dans la lutte des armées régulières contre les nomades, l'initiative dans les opérations, la hardiesse et la vigueur dans l'exécution constituent les meilleurs garants du succès.

Il n'est donc pas surprenant de trouver, dès cette époque, tous les éléments d'une doctrine de guerre complète, et c'est cette doctrine que Sun Tse expose dans son Art de la Guerre.

La personnalité historique de Sun Tse est à peu près inconnue. Dans le recul du temps, elle se confond avec celle des penseurs, des guerriers, des administrateurs qui pullulent à la cour des grands vassaux ou des principicules dont les noms et les hauts faits sont, depuis longtemps, tombés dans l'oubli. Le perpétuel mouvement brownien qui agite le peuple chinois, sans altérer sa masse, n'est pas un fait récent. Il s'observe aussi loin que les annales consignent les événements qui perturbent la vie normale de ces populations laborieuses et retracent leur lutte incessante contre les fléaux dévastateurs : inondations gigantesques, invasions des barbares, guerres intestines, brigandages, pillages, incendies, épidémies, famines, rien en somme, question d'échelle mise à part, qui différencierait le sort des populations chinoises de celles des autres contrées du monde s'il n'y avait cette extraordinaire continuité, unique dans l'histoire contemporaine, d'un

peuple parlant la même langue, vivant sur le même sol et pénétré des mêmes traditions depuis plus de quatre mille ans.

Les quelques traits légendaires dont les scoliastes ont cru devoir orner la vie de Sun Tse sont, en fait, négligeables parce que invérifiables, mais ce qui importe le plus, c'est que la doctrine dont il s'est fait le propagateur répond si bien, non seulement à la mentalité chinoise, mais à la conception humaine de la lutte, qu'elle a conservé toute son actualité. C'est sans étonnement que nous voyons Sun Tse se référer à des pratiques usitées par des généraux chinois qui vivaient un millénaire avant lui, mais nous ne serons pas davantage surpris de voir, dès le Ve siècle après J.-C., ses préceptes devenir le bréviaire obligatoire de tous ceux qui prétendaient exercer un commandement et cette tradition fut si bien implantée que le parti Tche li, constitué en 1916, ne voulut connaître d'autre doctrine militaire que celle énoncée par les vieux stratèges, en sorte que Ou Prei fou, chef d'état-major de Tsrao Koun et son lieutenant Fong lu-siang revendiquent le titre de disciples authentiques de Sun Tse. Les luttes que ces deux généraux poursuivent en 1922 contre Tchang Tso-linn, vice-roi de Mandchourie, puis, en 1923, contre les Sudistes, en 1924 autour de Péking, s'éclairent d'un jour tout particulier après une lecture de l'Art de la Guerre. Les Nippons ont également largement puisé à cette source et ils ont tenté l'adaptation à leurs méthodes des maximes du vieux Sun Tse. Ignorer celles-ci, c'est donc s'exposer à méconnaître les principes qui ont inspiré toutes les opérations de la guerre d'Extrême-Orient. Le conflit qui opposa Nippons et Chinois et qui vient de se terminer par la victoire de ces derniers, marque aussi la précellence des maximes de Sun Tse, correctement interprétées, sur des théories adultérées par des emprunts faits aux doctrines européennes.

Entendons bien que Sun Tse n'eut jamais la prétention d'apporter la recette du succès, ni d'apprendre à faire la guerre.

Il n'a pas tenté de mettre la victoire en équation, mais seulement de faire toucher du doigt l'extraordinaire variété des éléments qui interviennent dans un problème de guerre. Tout ce qu'il énonce est facile à comprendre, mais reste inassimilable pour quiconque n'a pas l'instinct de la lutte. En fait, l'analyse des éléments à combiner et l'appréciation de l'efficacité des moyens à mettre en oeuvre constituent des spéculations qui peuvent, après coup, tenter les historiens, mais n'effleurent jamais la pensée d'un véritable homme de guerre. C'est l'intuition qui donne à ce dernier la perception directe de la réalité, telle qu'elle se présente à un moment donné et c'est le génie militaire qui suggère la solution la mieux appropriée, compromis inévitable entre des exigences contradictoires. L'étude fait les savants, a dit Napoléon, la nature seule fait les grands capitaines.

Mais cette intuition, ce génie ne prennent toute leur ampleur, n'acquièrent toute leur originalité et ne réalisent des combinaisons fructueuses que si

l'intelligence dont le génie émane condense toute l'évolution sociale contemporaine, embrasse tous les problèmes et saisit toutes les relations.

Et c'est là ce que Sun Tse a voulu faire toucher du doigt à ses disciples lorsqu'il les invite à réfléchir longtemps à l'avance, à toujours observer, à concentrer leur pensée et à n'avoir jamais l'esprit en repos. Ces qualités sont si rares que Sun Tse ne s'abuse pas sur la fréquence de leur apparition, mais il a la sagesse de prémunir ses élèves contre deux défauts fréquents, nuisibles l'un et l'autre : l'imitation et la réaction. L'imitation conduit à ériger en système un ensemble de procédés qui, dans une circonstance déterminée, ont abouti aux résultats attendus.

Pratique fâcheuse, pense Sun Tse, car les circonstances ne sont jamais les mêmes, et ainsi le système joue toujours à faux. La réaction consiste à prendre le contre-pied de ce qui se pratique sans peser si les usages adoptés ne correspondent pas à une certaine permanence des causes qui les ont engendrés. Prétention orgueilleuse, selon Sun Tse, que de méconnaître les enseignements des grands capitaines dont les hauts faits doivent rester un objet de constante méditation pour tous ceux qui veulent suivre les traces de ces illustres devanciers !!

L'enseignement de Sun Tse est ainsi un perpétuel balancement entre des notions exactes mais contradictoires, des vérités expérimentales mais de sens contraire, des constatations justes mais qui s'opposent.

N'être ni imitateur, ni contempteur définissent négativement la position intellectuelle de l'homme de guerre. Il faut aussi que ce dernier ait conscience de l'objet positif de l'action. Sur ce point, Sun Tse s'élève notablement au-dessus de la plupart des penseurs militaires. Il reflète les conceptions des philosophes dont il fut le contemporain et qui tentèrent d'enseigner à la nature humaine les plus nobles idéaux. Éloigné de tout mysticisme, Sun Tse ne se fait aucune illusion sur les mobiles qui font agir les individus. Il prend ces derniers et en particulier les guerriers, tels qu'ils sont et il suggère les moyens propres à faire concourir leurs qualités et leurs défauts à la réalisation des fins pour lesquelles ils sont rassemblés.

Or, la guerre n'est pas une fin pour Sun Tse : c'est un moyen d'acquérir la paix que souhaitent tous les hommes. La victoire n'est pas une fin si le prix dont elle a été payée est plus ruineux que le combat indécis. La bataille n'est pas une fin si elle n'a pas pour effet de convaincre l'ennemi que la lutte est désormais impossible. La destruction de l'ennemi n'est pas davantage une fin que l'anéantissement des richesses et l'incendie des lieux, car les sentiments de haine que déchaîne une telle méthode sont générateurs de conflits perpétuels.

Il ne faut donc faire la guerre que si on ne peut l'éviter ; on ne recherchera la victoire que si aucun compromis ne peut être trouvé et la bataille ne sera engagée que si les ruses et les stratagèmes, les marches et les manoeuvres n'ont pu réussir à acculer l'ennemi dans une situation telle que

l'impossibilité de vaincre soit devenue évidente pour lui. Dans tout ennemi, il faut voir un allié de demain comme dans tout allié un ennemi éventuel. Cette sagesse n'a pas encore été départie aux Occidentaux.

Non moins remarquables semblent les recommandations d'aimer le soldat, de sentir l'âme des subordonnés, de se préparer à la guerre par l'étude et la réflexion, de connaître l'ennemi aussi bien, sinon mieux que ses propres forces, de ménager les populations vaincues comme de traiter humainement les prisonniers de guerre.

Tels sont les préceptes que la tradition, du moins, fait remonter à Sun Tse sans qu'il y ait certitude qu'il soit bien l'auteur de tous. Ce que l'on peut présumer, c'est que nous ne possédons que des fragments de son oeuvre, laquelle comprenait, dit-on, quatre-vingt-deux articles alors que treize seulement ont été conservés. Et encore, ne sommes-nous pas assurés que certains n'aient pas été tronqués. L'article 12 : Emploi du feu à la guerre est manifestement dans ce cas. Il est surprenant de ne rien trouver concernant la tactique des marches, la guerre de siège, les opérations amphibies, les différentes sortes de combat, la lutte contre les cavaliers nomades, les opérations de montagne où Sun Tse a dû exposer les fruits de son exceptionnelle expérience.

Non seulement nous ignorons la pensée originale de Sun Tse, puisqu'il est visible que son enseignement a été purement verbal (Sun Tse dit...), mais nous savons que le premier texte écrit n'a été rédigé que plus de trois siècles après la mort du général. Il faut croire, de plus, que cette version écrite fut rapidement inintelligible puisque, au Ve siècle ap. J.-C., l'empereur Tao Ou Ti, du royaume d'Oé, en fit un commentaire pour expliquer certains passages déjà obscurs. D'autres commentaires parurent sous les dynasties Trong (VIIIe siècle) et Song (Xe au XIIIe siècle). Rédigé en chinois, l'Art de la Guerre fut transcrit en mandchou lorsque la dynastie des Tsring eut anéanti les derniers représentants des Ming. L'empereur K'ang hi entreprit, en 1683, de publier une nouvelle édition des oeuvres classiques, et fit traduire, en 1710, tout le Vou King (Livres classiques des militaires) qui comprenait : Sun Tse — Ou tse — Se ma fa — Lou tao — Leao tse — Tai tsoung avec des commentaires. Son fils, Tong Tcheng y ajouta un chapitre préliminaire en dix préceptes adressés aux gens de guerre.

Éditions successives

P. AMIOT, *Art militaire des Chinois* ou Recueil d'anciens traités sur la guerre, composés avant l'ère chrétienne par différents généraux chinois. (Ouvrages sur lesquels les aspirants aux grades militaires sont obligés de subir des examens.) Traduit en français par le P. Amiot, missionnaire à Pe-King, revu et publié par M. Deguignes. A Paris, chez Didot l'aîné, libraire et imprimeur, rue Pavée, près du quai des Augustins, MDCCLXXII. In-4, XI-397 pages, 21 planches en couleurs. Approbation et privilège.

ANONYME, *État actuel de l'art et de la science militaire à la Chine*. Tiré des livres militaires chinois avec diverses observations sur l'étendue et les bornes des connaissances militaires chez les Européens. A Londres, et se trouve à Paris, chez Didot l'aîné, 1773, in-16, 288 pages et 9 planches. (Résumé de l'ouvrage du P. Amiot, probablement fait par le Sr Deguignes.)

Giles LIONEL, *Sun Tzu*. On the art of war the oldest military treatise of the world translated by Lionel Giles. In-8, London, 1910, Luzac and Co.

Reproduit dans la collection *Roots of strategy : Sun Tzu (500 B. C.) The art of war* edited by Major Thomas R. PHILIPPS. London, John Lane, the Bodley Head Ltd.

Lieutenant-colonel E. CHOLEI, *L'Art militaire dans l'anti quité chinoise*. Une doctrine de guerre bi-millénaire (tiré de la traduction du P. Amiot, 1772). 1 vol. in-8, 170 pages. Paris, Charles-Lavauzelle, 1922.

*

* *

LES TREIZE ARTICLES

DE

SUN TSE

ARTICLE PREMIER

Fondements de l'art militaire

Sun Tse dit :

L'art de la guerre et l'organisation des troupes sont d'une importance vitale pour l'État. La vie et la mort des sujets en dépendent ainsi que la conservation, l'agrandissement ou la décadence de l'Empire : ne pas y réfléchir profondément, ne pas y travailler consciencieusement, c'est faire preuve d'une coupable indifférence pour la possession ou la perte de ce qu'on a de plus cher et c'est ce qu'on ne doit pas trouver parmi nous.

Cinq choses principales doivent faire l'objet des continuelles méditations des officiers et de tous leurs soins, comme le font ces grands artistes qui, lorsqu'ils entreprennent une oeuvre, ont toujours présent à l'esprit le but qu'ils se proposent, mettent à profit tout ce qu'ils voient, tout ce qu'ils entendent, ne négligent rien pour acquérir de nouvelles connaissances et tous les secours qui peuvent les conduire heureusement à leur fin. Si nous voulons que la gloire et les succès accompagnent nos armes, nous ne devons jamais perdre de vue : la *Doctrine*, le *Ciel*, la *Terre*, le *Général*, la *Discipline*.

La *Doctrine* (1) fait naître l'unité de pensée ; elle nous inspire une même manière de vivre et de mourir et nous rend intrépides et inébranlables dans les malheurs et devant la mort.

Si nous connaissons bien le *Ciel* (2), nous n'ignorons pas ce que sont les deux grands principes Yin et Yang et nous saurons à quel moment ils s'unissent ou s'opposent pour produire le froid, le chaud, la sérénité ou les perturbations de l'atmosphère.

La *Terre* (3) n'est pas moins digne de notre attention que le Ciel. Étudions-la bien pour en connaître les particularités, le haut et le bas, le proche et le lointain, le vaste et l'étroit, ce qui est permanent et ce qui n'est que temporaire.

La doctrine, l'équité, l'amour pour tous ceux qui sont nos subordonnés et, pour tous les hommes en général, la science des ressources, le courage et la valeur : telles sont les qualités qui doivent caractériser celui qui est revêtu de la dignité de *Général* ; vertus nécessaires pour l'acquisition desquelles nous ne devons

rien négliger : seules elles peuvent justifier notre présence à la tête des autres.

A ces connaissances, il faut ajouter celle de la *Discipline*. Savoir ranger ses troupes, n'ignorer aucune des règles de la subordination et les faire rigoureusement observer, connaître les attributions de chacun de nos subalternes, posséder tous les moyens par lesquels on peut atteindre un résultat, ne pas dédaigner, quand il se doit, d'entrer dans tout le détail de ce qui doit être précisé et acquérir la juste notion de la valeur de chacun de ces détails en particulier, tout cela forme ensemble un corps de discipline dont la connaissance ne doit pas échapper à la sagacité, ni à l'attention du général.

Vous donc, que le choix du Prince a placé à la tête des armées, jetez les fondements de votre science militaire sur les cinq principes qui viennent d'être exposés ; la victoire suivra partout vos pas, alors que si, par ignorance ou par présomption, vous les omettez ou les rejetez, vous n'éprouverez que les plus honteuses défaites.

Les connaissances que je viens d'indiquer vous permettront de discerner, parmi les Princes qui gouvernent les États (4), celui qui a la meilleure doctrine et le plus de vertus ; vous connaîtrez les grands généraux qui peuvent se trouver dans les différents royaumes de sorte que, en temps de guerre, vous pourrez conjecturer assez sûrement quel est celui des deux antagonistes qui doit l'emporter et, si vous devez vous-même entrer en lice, vous pourrez raisonnablement vous flatter de devenir victorieux.

Ces mêmes connaissances vous feront prévoir quels sont les moments les plus favorables, le Ciel et la Terre étant d'accord, pour ordonner le mouvement des troupes, les itinéraires qu'elles doivent suivre et la longueur des étapes ; vous ne commencerez, ni ne terminerez jamais une campagne hors de saison ; vous apprécierez le fort et le faible, tant de ceux qui sont confiés à vos soins que des ennemis que vous aurez à combattre ; vous apprendrez en quelle quantité et dans quel état se trouveront les approvisionnements des deux armées ; les récompenses seront distribuées libéralement mais toujours avec choix, et vous n'épargnerez pas les châtimens quand le besoin s'en fera sentir.

Admirant vos vertus et vos capacités, les généraux placés sous votre autorité vous serviront autant par plaisir que par devoir ; leur exemple entraînera celui des subalternes et la troupe elle-même concourra avec empressement à assurer votre succès. Estimé, respecté et aimé des vôtres, vous verrez les peuples voisins

rechercher la protection du Prince que vous servez, soit pour le servir, soit pour être son allié (5).

Parce que vous saurez distinguer ce qui est possible de ce qui ne l'est pas, vous n'entreprendrez rien qui ne puisse être mené à bonne fin. Avec la même pénétration, ce qui est loin sera vu comme si c'était sous vos yeux et inversement. Vous profiterez de la dissension qui surgit chez vos ennemis pour attirer les mécontents dans votre parti en ne leur ménageant ni les promesses, ni les dons, ni les récompenses. Vous n'attaquerez pas un ennemi plus puissant et plus fort que vous et vous éviterez ce qui peut conduire à un engagement général. Toujours, vous cacherez à vos adversaires l'état dans lequel sont vos troupes : parfois, vous ferez répandre le bruit de votre faiblesse, ou vous feindrez la peur pour que l'ennemi, cédant à la présomption et à l'orgueil, ou bien vous attaque imprudemment, ou bien, se relâchant de sa surveillance, se laisse lui-même surprendre. Les troupes doivent être toujours tenues en alerte, sans cesse occupées, afin qu'elles ne s'amollissent pas. Aucune dissension n'est tolérable parmi vos troupes. Elles forment une seule famille dans laquelle rien ne doit être négligé pour que règnent la paix, la concorde et l'union. Après avoir supputé la consommation des vivres et de tout ce qui est d'un usage journalier, vous veillerez à être largement approvisionné en tout et, après une glorieuse campagne, vous reviendrez chez vous pour y jouir tranquillement des fruits de la victoire, parmi les acclamations de vos concitoyens qui vous seront reconnaissants de la paix que vous leur aurez procurée. Telles sont, en général, les réflexions que ma propre expérience m'a dictées et que je me fais un devoir de vous communiquer.

ARTICLE II

Des commencements de la campagne

Sun Tse dit :

Je suppose que vous commencez la campagne avec une armée de cent mille hommes, que vous avez des munitions en suffisance, mille chariots de combat (6) et mille couverts de peaux pour les transports, que vos vivres soient assurés durant le trajet de mille li (7), que rien ne vous fait défaut de ce qui peut être nécessaire pour réparer armes et chariots, qu'ouvriers et tout ce qui n'appartient pas au personnel de la troupe vous aient précédé ou marchent séparément à votre suite et que toutes mesures soient prises pour préserver des accidents ou des intempéries aussi bien les choses qui sont étrangères à la guerre que celles qui sont indispensables à l'armée. Je suppose encore que vous avez mille onces d'argent (8) à distribuer aux troupes chaque jour et que ce paiement soit acquitté à temps et avec la plus rigoureuse exactitude ; dans ce cas, vous pouvez aller droit à l'ennemi ; l'attaquer et le vaincre seront, pour vous, la même chose. Je dis plus : ne différez pas de livrer le combat, n'attendez pas que vos armes s'avarièrent ni que le tranchant de vos sabres s'é mousse. S'agit-il de prendre une ville, hâtez-vous d'en faire le siège. Ne pensez qu'à cela, dirigez là toutes vos forces ; tout brusquer, car, si vous y manquez, vos troupes courent le risque de tenir longtemps la campagne, ce qui sera une source de funestes malheurs : l'argent s'épuise, les armes s'abîment, l'ardeur des soldats se ralentit, leur courage et leurs forces s'évanouiront, les provisions se consomment et vous vous trouverez réduit aux plus fâcheuses extrémités. Informés de votre pitoyable situation, vos ennemis sortiront tout frais, fondront sur vous et vous tailleront en pièces. Quelque réputation dont vous avez joui jusqu'à présent, vous aurez perdu la face. Ainsi, faire tenir longtemps les troupes en campagne, c'est causer un grand préjudice à l'État et risquer de porter une atteinte mortelle à sa réputation.

Ceux qui possèdent les vrais principes de l'art militaire ne s'y prennent pas à deux fois. Dès la première campagne, tout est fini. Ils ne consomment pas inutilement des vivres pendant trois ans, mais ils font subsister leur armée aux dépens de l'ennemi, épargnant ainsi à l'État les frais immenses qu'entraîne le transport des provisions à grande distance. Ils n'ignorent pas, et vous devez aussi le savoir, que rien n'épuise tant un État que ces sortes de

dépenses car, soit que l'armée se trouve sur la défensive, aux frontières, soit qu'elle attaque dans les pays éloignés, le peuple en souffre toujours ; les denrées indispensables à la vie se raréfient et augmentent de prix et les personnes ordinairement aisées ne peuvent même plus se les procurer.

Le Prince perçoit en hâte le tribut des denrées que chaque famille lui doit (9) et la misère s'étend des villes aux campagnes ; des dix parts du nécessaire, on doit en retrancher sept. Il n'est pas jusqu'au Souverain qui ne se ressente des malheurs communs. Ses casques, cuirasses, boucliers, ses arcs, flèches, lances, javalots, ses chars, tout cela se détruira. Les chevaux, les boeufs même qui labourent les terres impériales dépériront et des dix parties de sa dépense ordinaire, il se verra contraint d'en retrancher six. C'est pour prévenir tous ces désastres qu'un habile général n'oublie rien pour abréger les campagnes, pour vivre aux dépens de l'ennemi ou, tout au moins, pour se procurer à prix d'argent, s'il le faut, des denrées étrangères.

Si l'ennemi a un *tchoung* (10) de grain dans son camp, ayez-en vingt dans le vôtre ; si l'ennemi a de la paille, des herbes et du grain pour ses chevaux, la valeur d'un *ché* (11), ayez-en vingt dans le vôtre. Ne laissez échapper aucune occasion de l'incommoder ; faites-le périr en détail, trouvez le moyen de l'irriter pour le faire tomber dans quelque piège, provoquez des diversions pour lui faire diminuer ses forces en les dispersant, en lui massacrant quelques partis de temps à autre, en lui enlevant ses convois, ses équipages et tout ce qui pourrait vous être de quelque utilité.

Quand il aura été pris plus de dix chars sur l'ennemi, commencez par récompenser libéralement aussi bien ceux qui auront conduit l'entreprise que ceux qui l'auront exécutée. Que ces chars soient utilisés comme les vôtres mais, auparavant, ôtez-en les marques distinctives (12) qui peuvent s'y trouver. Traitez bien les prisonniers, nourrissez-les comme vos propres soldats, afin qu'ils se trouvent mieux chez vous qu'ils ne l'étaient dans leur propre camp ou dans leur patrie. Ne les laissez jamais oisifs, tirez parti de leurs services avec toutes les précautions convenables et conduisez-vous, en somme, comme s'ils se fussent enrôlés librement sous votre bannière (13).

Si vous faites exactement ce que je viens de vous indiquer, les succès accompagneront vos pas, partout vous serez vainqueurs, vous ménagerez la vie de vos soldats, vous affermirez votre pays dans ses anciennes possessions, vous lui en procurerez de nouvelles, vous accroîtrez la splendeur et la gloire de l'État et le Seigneur (14) ainsi que ses sujets vous seront redevables de la douce

tranquillité dans laquelle ils couleront désormais leurs jours. Est-il rien qui soit plus digne de votre attention et de tous vos efforts ?

ARTICLE III

De ce qu'il faut avoir prévu avant le combat

Sun Tse dit :

Voici quelques maximes dont vous devez être pénétré avant que de vouloir forcer des villes, ou gagner des batailles.

D'abord conserver son pays et les droits qui en découlent et ensuite seulement conquérir le pays ennemi ; assurer le repos des cités de votre nation : voilà l'essentiel, troubler celui des villes ennemies n'est qu'un pis -aller ; protéger contre toute insulte les villages amis, c'est votre premier devoir ; faire des irruptions sur les villages ennemis ne se justifie que par la nécessité ; empêcher que les hameaux et les chaumines de nos paysans subissent le moindre dommage : voilà ce qui mérite votre attention ; dévaster les installations agricoles de vos ennemis, c'est ce qu'une disette doit seule vous faire entreprendre.

Quand vous serez bien pénétré de ces principes, vous pourrez attaquer les villes ou engager les batailles : je vous garantis le succès. Toutefois, livrer cent combats et remporter cent victoires, c'est bien, mais ce n'est pas le meilleur. Sans bataille, immobiliser l'armée ennemie, voilà qui est l'excellent (15). En agissant ainsi, la conduite du général ne différera pas de celle des plus vertueux personnages ; elle s'accordera avec le Ciel et la Terre dont les actions tendent à la production et à la conservation des choses plutôt qu'à leur destruction. Jamais le Ciel n'approuva l'effusion du sang humain : c'est lui qui donne la vie aux hommes ; lui seul doit être le maître de la trancher.

Ainsi, sans donner de batailles, tâchez d'être victorieux, ce sera le cas où, plus vous vous élèverez au-dessus du bon, plus vous approcherez de l'excellent. Les grands généraux y parviennent en éventant toutes les ruses de l'ennemi, en faisant avorter ses projets, en semant la discorde parmi ses partisans, en le tenant toujours en haleine, en le privant des secours étrangers qu'il peut recevoir et en lui enlevant toute possibilité d'entreprendre rien qui puisse être avantageux pour lui.

Si vous êtes contraint de faire le siège d'une place et de la réduire, disposez vos chars (16), vos boucliers et vos machines de guerre de telle sorte que rien ne fasse défaut quand il faudra monter

à l'assaut. Si, en, moins de trois mois, la place n'a pas été amenée à capituler, c'est qu'il y a eu faute de votre part. Vous devez la trouver et la réparer. Redoublez vos efforts, lors de l'assaut, imitez la vigilance, l'activité, l'ardeur et l'opiniâtreté des fourmis. Je suppose qu'auparavant, vous aurez construit des retranchements, élevé des tours (17) permettant de dominer l'ennemi et que vous aurez pensé à tout ce qui pourrait survenir de fâcheux. Mais si, malgré ces précautions, vous perdez un tiers de vos soldats, sans être victorieux, ne doutez pas que vous avez mal attaqué.

Un habile général ne se trouve jamais réduit à de telles extrémités : sans donner de batailles, il sait soumettre l'ennemi ; sans répandre une goutte de sang, sans tirer l'épée, il fait tomber les villes ; sans franchir la frontière, il conquiert les royaumes étrangers et, dans le temps minimum, à la tête de ses troupes, il procure à son Prince la gloire immortelle, assure le bonheur de ses compatriotes et fait que l'Univers lui est redevable du repos et de la paix (18).

Par rapport à l'ennemi, vous pouvez vous trouver dans une infinité de situations qu'on ne peut toutes ni prévoir, ni énoncer. C'est votre expérience qui vous suggérera ce que vous aurez à faire dans chaque cas particulier ; je me borne à vous donner quelques conseils généraux.

Dix fois plus fort que l'ennemi, enveloppez-le sans lui laisser la moindre issue.

Cinq fois plus fort que l'ennemi, attaquez-le par quatre côtés à la fois. Deux fois plus fort, partagez votre armée de telle sorte que l'une des parties immobilise l'ennemi et que l'autre l'attaque. Si vous êtes à égalité, engager le combat, c'est le hasard, mais si vous êtes moins fort que l'ennemi, soyez sur vos gardes, évitez la moindre faute. Efforcez-vous de vous protéger, évitez le combat autant que possible : la prudence et la fermeté d'une petite force peuvent arriver à lasser et à maîtriser même une nombreuse armée.

Celui qui est à la tête des armées peut se considérer comme le soutien de l'État, et il l'est en effet. S'il en a les qualités, l'État sera dans la sécurité ; si elles lui font défaut, l'État en souffrira infailliblement et peut être exposé à la perte. Il n'est qu'une façon, pour un général, de bien servir l'État, mais il en existe de multiples pour lui porter un très grand préjudice. Pour réussir, la bravoure et la prudence doivent toujours accompagner les efforts et une conduite habile, mais il ne faut qu'une faute pour tout perdre et à combien n'est-il pas exposé d'en commettre ? S'il lève des troupes hors de saison, s'il les met en route lorsqu'elles doivent stationner, s'il ne connaît pas exactement les lieux où il doit les conduire, s'il

les poste mal, les fatigue sans utilité, les déplace sans nécessité, s'il ignore les besoins de chacun de ceux qui composent son armée, si chacun n'est pas à sa place suivant ses aptitudes, afin qu'un bon parti soit tiré de celles-ci, s'il ne connaît pas le fort et le faible de chacun et leur degré de fidélité, s'il ne fait pas observer la discipline dans toute sa rigueur, s'il ne sait pas commander, s'il est irrésolu et hésite lorsqu'il faut prendre parti rapidement, s'il ne sait pas récompenser, tolère que les officiers briment les soldats, ne prévient pas les dissensions qui peuvent surgir parmi les chefs : un tel général qui commet ces fautes épuise l'État d'hommes et de ressources, déshonore sa patrie et devient lui-même la honteuse victime de son incapacité (19).

Pour vaincre ses ennemis, cinq choses principales sont nécessaires à un général :

1° Savoir s'il peut combattre et quand il faut cesser ;

2° Savoir s'il faut engager peu ou beaucoup ;

3° Savoir gré aux simples soldats autant qu'aux officiers ;

4° Savoir mettre à profit toutes les circonstances ;

5° Savoir que le Souverain approuve tout ce qui est fait pour son service et sa gloire.

Si, en outre, vous savez ce que vous pouvez et ce que vous ne pouvez pas et ce dont sont capables ou non vos subordonnés, si vous livrez cent guerres, cent fois vous serez victorieux. Si vous ne savez que ce que vous pouvez vous-même, mais ignorez ce que peuvent vos subordonnés, une fois vous serez vainqueur et une fois vous serez vaincu. Mais si vous ne vous connaissez ni vous-même, ni vos subordonnés, autant de combats, autant de défaites (20).

ARTICLE IV

De la contenance des troupes

Sun Tse dit :

Autrefois, ceux qui avaient l'expérience des combats, ne s'engageaient jamais dans les guerres qu'ils prévoyaient ne devoir pas finir avec honneur. Avant de les entreprendre, ils avaient l'assurance du succès. Si les circonstances ne leur semblaient pas propices, ils attendaient des temps plus favorables. Ils avaient pour principe que l'on n'était vaincu que par sa propre faute, comme on n'était victorieux que par la faute des ennemis (21).

Savoir ce qu'il faut craindre ou espérer, avancer ou reculer suivant l'état de ses troupes ou de celui des ennemis, aller au combat quand on est le plus fort et attaquer le premier ou, si l'on est en infériorité, se retrancher sur la défensive, c'est ce que pratiquent les généraux expérimentés.

L'art de pratiquer la défensive avec à-propos ne le cède pas à celui de l'offensive. Ceux qui veulent réussir dans le premier doivent s'enfoncer jusqu'à la neuvième terre. Ceux qui veulent exceller dans le second doivent s'élever jusqu'au neuvième ciel (22). Dans les deux cas, il faut d'abord penser à conserver ce que l'on a. Égaler ceux qui ont commandé honorablement, c'est le bon. Vouloir être au-dessus du bon, en voulant les dépasser par un excès de raffinement n'est pas le bon. Au surplus, triompher par le moyen des combats a toujours été regardé comme le bon, mais je vous le dis : ce qui est au-dessus du bon est souvent pire que le mauvais (23).

Point n'est besoin aux animaux d'une force exceptionnelle pour porter, à la fin de l'automne, leur fourrure d'hiver ; point n'est besoin d'une rare acuité visuelle pour découvrir les étoiles ; point n'est besoin d'une oreille très fine pour entendre les roulements du tonnerre : tout cela est simple et naturel. Les chefs habiles ne trouvent pas plus de difficultés à la guerre, car ils ont tout prévu, ils ont paré à toutes les éventualités ; ils connaissent le bon et le mauvais de leur situation et de celle de l'ennemi, savent ce qu'ils peuvent et jusqu'où ils peuvent aller. La victoire est une suite naturelle de leur savoir et de leur conduite.

Tels étaient nos Anciens : rien ne leur était plus facile que vaincre. C'est pourquoi ils s'estimaient indignes des titres de vaillants, de héros, d'invincibles, car ils n'attribuaient leurs succès qu'aux soins attentifs qu'ils avaient eu d'éviter la moindre faute.

Avant de combattre, ils tentaient d'affaiblir la confiance de l'ennemi en l'humiliant, en le mortifiant, en soumettant ses forces à rude épreuve (24). Inversement, leurs propres troupes étaient en sûreté dans des camps bien établis, à l'abri de toute surprise et dans des lieux inabordable. Le bon est que les troupes demandent le combat et non pas la victoire, car les troupes qui veulent se battre savent qu'elles sont entraînées et aguerries alors que c'est la paresse et la présomption qui font réclamer la victoire et amènent la défaite. C'est ainsi qu'ils étaient assurés du triomphe ou du désastre avant d'avoir fait un pas pour s'assurer de l'un ou se préserver de l'autre.

Ceux qui sont à la tête des armées ne doivent rien oublier pour se rendre dignes de l'emploi qu'ils exercent. Ils pensent aux mesures pour évaluer les dimensions et les quantités ; ils connaissent les règles du calcul, les effets de la balance. La victoire n'est que le fruit d'une supputation exacte : réfléchissez à cela et vous saurez tout ce qu'il faut pour n'être jamais vaincu.

Sachez le bon que produit la terre et vous profiterez de ses ressources ; connaissez les routes et vous prendrez la bonne ; par le calcul, sachez diviser exactement pour donner à chacun, en vivres et munitions, sans excès, ni trop peu. La balance vous apprendra à répartir la justice, les récompenses et les punitions. Enfin, rappelez-vous les victoires qui ont été remportées, les circonstances de la lutte et vous saurez ainsi l'usage qu'on en a fait, les avantages qu'elles ont procurés ou les préjudices qu'elles ont causés aux vainqueurs eux-mêmes.

Un Y surpasse un Tchou (25). Dans les plateaux d'une balance, l'Y emporte le Tchou. Soyez à vos ennemis ce que l'Y est au Tchou. Après un premier succès, ne vous endormez pas et ne laissez pas vos troupes se reposer mal à propos. Tombez sur l'ennemi avec la force du torrent qui se précipiterait de la hauteur de mille Jin (26). Ne lui laissez aucun répit et ne pensez à recueillir les fruits de la victoire que lorsque sa défaite totale vous permettra de le faire avec loisir et tranquillité.

ARTICLE V

De l'habileté dans le commandement des troupes

Sun Tse dit :

« Prenez le nom de tous vos officiers, inscrivez-les sur un répertoire spécial avec l'indication de leurs capacités et de leurs aptitudes, afin que chacun soit employé suivant ses qualités. Que quiconque est employé par vous soit persuadé que vous avez, avant tout, pensé à le préserver contre tout dommage. Les troupes qu'on lance sur l'ennemi doivent être comme des pierres qu'on jette sur des oeufs. Entre l'ennemi et vous, il doit en être comme du faible au fort, du vide au solide. Attaquez ouvertement, mais soyez vainqueur en secret. C'est en cela que consiste l'habileté et la perfection même du commandement des troupes. Grand jour et ténèbres, apparence et secret : voilà tout l'art. De même qu'avec les cinq tons de la musique, les cinq couleurs et les cinq goûts (28), on peut, par combinaison, obtenir des effets infinis, la possession des principes donne au général dans n'importe quelle circonstance toutes les solutions qui conviennent.

En matière d'art militaire et de gouvernement des troupes, on ne considérera que ces deux éléments : ce qui doit être fait en secret et ce qui doit être exécuté ouvertement, mais, dans la pratique, c'est une chaîne sans fin d'opérations, c'est comme une roue qui n'a pas d'extrémités. Chaque opération militaire a des parties qui demandent le grand jour et des parties qui veulent le secret de la nuit. On ne peut les déterminer à l'avance ; seules les circonstances permettent de les discerner. Pour resserrer le lit d'un torrent, il faut disposer d'énormes quartiers de roches ; pour prendre un petit oiseau, le filet le plus fin suffit amplement. Et, pourtant, le torrent parvient à rompre ses digues et, à force de se débattre, le petit oiseau brise les mailles du filet. Aussi quelque bonnes, quelque sages que soient les mesures que vous avez prises, ne cessez pas d'être sur vos gardes, de veiller et de penser à tout et ne vous abandonnez jamais, ainsi que vos troupes, à une présomptueuse sécurité.

Ceux-là possèdent véritablement l'art de bien commander les troupes qui ont su et qui savent rendre leur puissance formidable, qui ont acquis une autorité sans borne, qu'aucun événement ne peut abattre, qui ne font rien avec précipitation, qui gardent, dans

les moments de surprise, le même sang-froid que s'il s'agissait d'actions méditées, dans les cas prévus longtemps auparavant, et pour qui la promptitude dans la décision n'est que le fruit de la méditation préalable jointe à une longue expérience (29).

La force de ces sortes de chefs est comparable à celle de ces grands arcs qu'on ne saurait bander sans le secours d'une mécanique (30). Leur autorité a la puissance des flèches lancées par ces arcs : elle est irrésistible et elle renverse tout. Comme la sphère dont tous les points de la surface sont semblables, ils sont également forts partout et, partout, offrent la même résistance. Au cours de la mêlée et dans le désordre apparent, ils tiennent un ordre imperturbable ; de la faiblesse, ils font surgir la force, de la poltronnerie et de la pusillanimité, ils font sortir le courage et l'intrépidité. Mais faire servir le désordre à l'ordre n'est possible qu'à celui qui a profondément réfléchi aux événements qui peuvent survenir ; engendrer la force dans la faiblesse n'appartient qu'à ceux qui détiennent une absolue maîtrise et une autorité incontestée. Savoir faire sortir le courage et l'intrépidité de la poltronnerie et de la pusillanimité, c'est être héros soi-même, c'est être plus qu'un héros, c'est être au-dessus des intrépides.

Si grand et si prodigieux que cela paraisse, j'exige cependant quelque chose de plus de ceux qui commandent les troupes : c'est l'art de faire mouvoir à son gré les forces ennemies. Ceux qui possèdent cet art admirable disposent de l'attitude de leurs troupes et de l'armée qu'ils commandent. L'ennemi vient à eux quand ils le désirent et il leur fait des offres ; ils donnent à l'ennemi et celui-ci accepte ; ils lui abandonnent et il vient prendre. Prêts à tout, ils profitent de toutes les circonstances ; toujours méfiants, ils font surveiller les subordonnés qu'ils emploient et, se méfiant d'eux-mêmes, ils ne négligent aucun moyen qui puisse leur être utile. Ils regardent les hommes qu'ils doivent combattre comme des pierres ou des pièces de bois qui doivent descendre une pente. Pierre et bois sont inertes par nature ; ils ne sortent de leur repos que par l'impulsion qu'ils reçoivent. Mis en mouvement, s'ils sont carrés, ils s'arrêtent vite ; ronds, ils roulent jusqu'à ce qu'ils rencontrent une résistance invincible.

Faites en sorte que l'ennemi soit entre vos mains comme une pièce arrondie que vous feriez rouler d'une hauteur de mille Jin. Par là, on reconnaîtra votre autorité et votre puissance et que vous êtes digne du poste que vous occupez (31).

ARTICLE VI

Du plein et du vide ⁽³²⁾

Sun Tse dit :

Avant le combat, une chose très essentielle, c'est de bien choisir le point de rassemblement de vos troupes. Pour ne pas y être devancé par l'ennemi, il faut agir avec diligence, être installé avant qu'il ait eu le temps de vous reconnaître, avant même qu'il ait appris votre marche pour vous y porter. Être le premier en place est à rechercher.

Le général ne doit s'en rapporter qu'à lui-même pour faire un choix de cette importance.

Outre la priorité d'occupation, un chef habile doit obtenir plus encore du choix qu'il effectue : être maître du rassemblement et de tous les mouvements de ce dernier. Il n'attend pas que l'ennemi l'appelle : il le fait venir et, si vous, vous avez réussi à inciter l'ennemi à venir volontairement où vous voulez précisément qu'il aille, ne manquez pas de lui aplanir toutes les difficultés et de lever tous les obstacles qu'il pourrait rencontrer, de crainte qu'alarmé par les impossibilités qu'il suppose ou les inconvénients trop manifestes qu'il découvre, il renonce à son dessein. Vous en seriez ainsi pour votre travail et pour vos peines et peut-être même aussi pour quelque chose de plus. La grande science est donc de lui faire vouloir tout ce que vous voulez qu'il fasse et de lui fournir, sans qu'il s'en aperçoive, tous les moyens de vous seconder.

Ayant ainsi disposé de votre point de rassemblement et de celui de l'ennemi, patientez tranquillement. afin que votre adversaire esquisse ses premiers mouvements ; mais, en attendant, efforcez-vous de l'affamer au milieu de l'abondance, de le tourmenter dans le sein du repos et de lui susciter mille inquiétudes dans le temps même où il devrait se trouver en pleine sécurité. Mais si l'ennemi ne répond pas à votre attente, qu'il reste inerte et ne paraît pas disposé à quitter sa zone de rassemblement, sortez vous-même de la vôtre. Par votre mouvement, provoquez le sien, donnez-lui de fréquentes alertes, faites-lui naître l'occasion de quelque imprudence dont vous puissiez profiter ⁽³³⁾.

S'il s'agit de garder, gardez avec force : soyez vigilant ; s'il s'agit d'aller, allez promptement, mais en sûreté, par des chemins

tenus secrets. L'ennemi ne doit pas soupçonner dans quels lieux vous vous rendez. Sortez à l'improviste d'où il ne vous attend pas et tombez sur lui quand il y pensera le moins.

Lorsque, par marches et contremarches, vous aurez parcouru l'espace de mille li (34) sans avoir couru le moindre dommage, sans même avoir été arrêté, vous pourrez conclure : ou bien que l'ennemi ignore vos desseins, ou qu'il a peur de vous, ou qu'il ne sait pas garder les positions qui peuvent avoir de la valeur pour lui. Ne tombez pas dans un pareil défaut.

Le grand art d'un général est de laisser toujours ignorer à l'ennemi le lieu où il aura à combattre et de lui dissimuler les positions qu'il fait préparer. S'il y parvient et réussit à cacher le moindre de ses mouvements, il n'est pas seulement un habile général, c'est un homme extraordinaire, un vrai prodige, car, sans être vu, il voit ; il entend sans être entendu ; il agit sans bruit et dispose à sa convenance du sort de ses ennemis.

En outre si, l'armée ennemie étant déployée, vous n'apercevez dans ses lignes aucune solution de continuité, ne tentez pas d'enfoncer le front adverse. Si, décampant ou faisant retraite, l'ennemi opère avec diligence, marche en bon ordre, ne tentez pas de le poursuivre ; ou, si vous le poursuivez, que ce ne soit jamais ni trop loin, ni en pays non reconnu. Quand votre intention est d'engager la bataille, si l'ennemi reste dans ses retranchements, n'allez pas l'attaquer, surtout s'il est bien fortifié, couvert par de larges fossés ou de hautes murailles. De même si, n'estimant pas opportun de livrer le combat, vous voulez l'éviter, tenez-vous derrière vos retranchements, prenez vos dispositions pour soutenir l'attaque et préparez les contre-attaques utiles. Laissez alors l'ennemi se fatiguer, attendez qu'il soit en désordre ou en sécurité : vous pourrez alors contre-attaquer avec avantage.

Veillez attentivement à ne jamais séparer les différents corps de votre armée (35). Toujours ils doivent pouvoir se prêter une aide réciproque. Au contraire, par vos diversions, faites que l'ennemi sépare ses éléments. S'il se partage en dix corps, que chacun de ceux-ci soit attaqué par toute votre armée réunie : alors, toujours vous combattrez avec avantage. Ainsi, le grand nombre sera toujours de votre côté, quelque faible que soit votre armée. Or, toutes choses étant égales d'ailleurs, la victoire est ordinairement pour le plus grand nombre (36).

Que l'ennemi ne sache jamais comment vous avez l'intention de le combattre, ni la manière dont vous vous disposez à l'attaquer ou à vous défendre. Dans son ignorance, il multipliera les

préparatifs, tâchera de se rendre fort partout, divisera ses forces : ce qui occasionnera sa perte.

Ne l'imitiez pas : faites choix d'un secteur pour attaquer et mettez-y la majeure partie de vos forces. Pour l'attaque de front, mettez en première ligne vos troupes d'élite, car on résiste rarement à un premier effort alors qu'on répare difficilement un échec de début. L'exemple des braves entraîne les timorés. Ceux-ci suivent aisément le chemin ouvert, alors qu'ils seraient incapables de le frayer. Si vous voulez faire effort à une aile, mettez-y vos meilleures troupes et à l'autre ce qui est moins bon.

Il faut, en outre, connaître à fond le terrain où vous allez combattre, comme aussi le jour et l'heure où vous engagerez l'action : c'est un calcul qu'il ne faut pas négliger. Si l'ennemi est encore loin de vous, renseignez-vous, jour par jour, de ses étapes ; immobile dans votre camp, suivez-le pas à pas. Vos yeux ne le voient pas, mais vous voyez tout ce qu'il fait ; vos oreilles ne l'entendent pas, mais vous écoutez les ordres qu'il donne ; ainsi, témoin de sa conduite, vous pénétrez dans le fond de son cœur pour y lire la crainte et l'espérance.

Instruit de ses plans, de ses marches et de ses manoeuvres, chaque jour vous le verrez se rapprocher du théâtre où vous voulez qu'il vienne. A ce moment, vous l'obligerez à marcher de telle sorte que la tête de ses troupes ne puisse recevoir de secours de la queue, que son aile droite ne puisse aider la gauche et vous le combattrez ainsi dans le temps et dans le lieu qui vous conviendront le mieux.

Aux approches du jour choisi pour la bataille, ne soyez ni trop loin, ni trop près de l'ennemi. Quelques li seulement, c'est le bon et dix li entiers sont le plus grand éloignement qu'il faudra laisser entre votre armée et la sienne (37).

Ne cherchez pas le nombre : la quantité est souvent plus nuisible qu'utile. Sous un bon général, une petite armée, bien disciplinée, est invincible. Les belles et nombreuses troupes du roi de Yee ne lui servirent de rien lorsque le roi de Oe (38) avec de faibles effectifs le vainquit, ne lui laissant de sa principauté qu'un souvenir amer et la honte de l'avoir mal gouvernée.

Que votre petite armée n'ait pas, néanmoins, la présomption de se jeter, sans réflexion, sur une armée plus nombreuse. Jamais précautions ne furent plus nécessaires. Avec les connaissances dont j'ai parlé, le général discerne s'il doit prendre l'offensive ou rester sur la défensive, quand il convient de ne pas bouger et quand il faut se mettre en mouvement et, s'il est forcé de combattre, de la contenance de l'ennemi, il déduit s'il sera vainqueur ou vaincu.

Avant donc d'attaquer, examinez scrupuleusement si vous avez mis toutes les chances de votre côté (39).

Au moment de déclencher l'action, lisez dans le regard de vos soldats, observez leurs premiers mouvements : de leur ardeur ou de leur nonchalance, de leur intrépidité ou de leur hésitation, vous pourrez conclure au succès ou à la défaite. C'est un présage qui ne trompe pas que la contenance des troupes au moment de l'engagement. Tel qui a remporté une victoire décisive, eût été battu un jour plus tôt ou quelques heures plus tard.

Il en est des troupes comme d'une eau courante : la source élevée, la rivière coule rapidement ; basse, l'eau stagne ; si une cavité s'offre, l'eau la remplit dès qu'elle peut y accéder ; un trop-plein se manifeste-t-il, le surplus s'écoule aussitôt. Ainsi, en parcourant le front, vous remplissez les vides et vous enlevez les excédents ; vous abaissez le trop haut et vous relevez le trop bas. Le ruisseau suit la pente du terrain sur lequel il coule : l'armée doit s'adapter au terrain sur lequel elle se meut. Sans pente, l'eau ne peut couler ; mal commandées, les troupes ne peuvent vaincre : c'est le général qui décide de tout. Son habileté lui fait tirer parti de toutes les circonstances, même les plus dangereuses et les plus critiques. Il fait prendre à son armée les dispositions qu'il veut ainsi qu'à celle de l'ennemi. Il n'y a pas de qualités permanentes qui rendent les troupes invincibles et les plus médiocres soldats peuvent devenir d'excellents guerriers : C'est pourquoi il ne faut laisser échapper aucune occasion favorable. Les cinq éléments (40) ne sont ni partout, ni toujours également purs ; les quatre saisons ne se succèdent pas, chaque année, de la même manière, le soleil ne se lève et ne se couche pas tous les jours au même point de l'horizon ; la lune a différentes phases. Une armée bien commandée et bien disciplinée présente aussi ces variétés.

ARTICLE VII

Des avantages qu'il faut se procurer

Sun Tse dit :

« Lorsque le général a réuni dans une région toutes ses troupes, il doit leur procurer des positions avantageuses : c'est la condition de la réussite de ses projets et c'est plus difficile qu'on ne l'imagine.

Sur les positions, on considérera le proche et le lointain, les gains et les pertes, le travail et le repos, le diligent et le lent, c'est-à-dire rapprocher ce qui est loin, faire un avantage de ses pertes et transformer en travail utile l'oisiveté dégradante ; c'est encore agir de telle sorte que l'ennemi vous croit loin quand vous êtes près, que vous soyez fort alors que l'ennemi s'imagine que vous êtes affaibli par les pertes qu'il vous a occasionnées, que vous vous employez à des travaux utiles quand il se persuade que vous êtes inerte et que vous n'avez jamais été si prompt que lorsque vous semblez long à mouvoir : c'est ainsi que vous le tromperez, que vous l'endormirez au moment où vous vous disposez à le surprendre et sans qu'il ait le temps de se reconnaître (41).

L'art de profiter du proche et du lointain consiste à tenir l'ennemi à distance de vos lieux de stationnement et de vos postes importants, à l'éloigner de ce qui pourrait lui servir utilement et rapprocher de ce qui peut vous être avantageux, à vous tenir constamment sur vos gardes pour ne pas être surpris et à être toujours en mesure de surprendre l'adversaire.

De plus, il n'est pas bon de s'engager dans de petites actions dont il n'est pas certain que vous tiriez profit, mais il est encore moins bon, si vous n'y êtes pas forcé, de vous engager dans une action générale si vous n'êtes pas certain d'une victoire complète. En pareil cas, la précipitation est toujours dangereuse. Risquée mal à propos, la bataille peut occasionner votre perte. Le moins qu'il puisse vous arriver, si le résultat est douteux ou la réussite incertaine, c'est de vous voir frustré de la plus grande partie de vos espérances et de ne pas parvenir à vos fins.

L'engagement pour la bataille décisive ne doit avoir lieu que si vous l'avez prévue, et que vous y soyez préparé depuis longtemps. Ne comptez pas sur le hasard. Lorsque vous serez résolu de livrer

la bataille et que vos préparatifs en seront achevés, mettez en sûreté les bagages inutiles, allégez les troupes de tout ce qui les embarrasse ou les surcharge et ne leur laissez, en fait d'armes, que ce qu'elles peuvent aisément porter.

Si vous devez faire mouvement, hâtez-vous marchez jour et nuit et doublez les étapes, mettez en tête les troupes d'élite et, en queue, les médiocres. Prévoyez tout, disposez tout et fondez sur l'ennemi quand il vous croit encore à 100 li d'éloignement (42) : dans ce cas, je vous prédis la victoire. Mais si, ayant à faire 100 li de chemin avant d'atteindre l'ennemi, vous n'en parcourez que 50 et que l'ennemi, s'étant porté à votre rencontre, en ait fait autant, il y a cinq chances sur dix que vous soyez battu comme deux chances sur trois que vous soyez vainqueur. Si l'ennemi n'apprend que vous allez à lui que lorsqu'il ne vous reste plus que 30 li à faire pour pouvoir le joindre, il y a peu de chance que, dans le faible temps qui lui reste, il puisse préparer une parade au coup qui le menace.

Que le souci de faire reposer vos troupes, lorsque vous serez arrivé, ne vous fasse pas différer l'attaque. Un ennemi surpris est à demi vaincu. Mais si vous lui laissez le temps de se reconnaître, il trouvera des ressources pour vous échapper et peut-être pour vous perdre. Aussi, pour ménager vos troupes, ne négligez rien de ce qui peut contribuer au bon ordre, à la santé, à la sûreté, au bon entretien des armes, au transport et à la répartition des vivres, car si ceux-ci viennent à manquer vous ne pourrez réussir (43). Par vos intelligences secrètes avec les ministres étrangers ou par les informations prises sur les desseins des princes alliés ou tributaires, par la connaissance des intrigues, bonnes ou mauvaises qui peuvent influencer sur la conduite de votre prince et modifier les projets que vous exécutez, vous vous assurez la possibilité de mener à bien vos desseins. A leurs cabales, vous opposez votre prudence et votre acquis. Ne les méprisez pas, sachez parfois recourir à leurs avis comme s'ils vous étaient précieux ; soyez ami de leurs amis, n'opposez pas leurs intérêts aux vôtres, cédez-leur pour l'accessoire, entreprenez avec eux l'union la plus étroite qu'il vous sera possible (44).

Mais plus que tout cela : connaissez avec exactitude et dans le plus infime détail tout ce qui vous environne, les couverts (forêts ou bois), les obstacles (fleuves, rivières, ruisseaux, marécages), les hauteurs (montagnes, collines, buttes), les espaces libres (plaines, vallées à faible pente), c'est-à-dire tout ce qui peut servir ou nuire à vos troupes. Si vous ne pouvez voir par vous-même, faites reconnaître et ayez des guides sûrs (45).

Lorsque les circonstances commandent la tranquillité, que vos troupes vivent dans un calme semblable à celui qui règne dans les forêts épaisses. S'il faut que l'ennemi vous entende, surpassez le bruit du tonnerre ; s'il faut être ferme, soyez montagne ; s'il faut courir au pillage, soyez torrent de feu ; éclair pour éblouir l'ennemi, soyez obscur comme la nuit pour cacher vos projets. Ne tentez rien en vain mais seulement dans l'espérance et même la certitude d'un avantage réel et que le butin soit équitablement partagé pour ne pas faire de mécontents. Prévoyez de quelle manière, en quelque circonstance que ce soit, vous pourrez transmettre vos ordres et savoir qu'ils sont exécutés. Si la voix ne porte pas, servez-vous du tambour et du Lo (46), des étendards et pavillons. Convenez des signaux que vous utiliserez. Tambours et Lo serviront de préférence la nuit ; étendards et pavillons le jour. La nuit, le bruit servira autant à jeter l'épouvante chez vos ennemis qu'à raffermir le courage de vos soldats. Le jour, le nombre des fanions, leurs éclatantes couleurs, leurs combinaisons instruiront vos troupes, les tiendront en haleine et jetteront trouble et perplexité chez l'ennemi. Ainsi ce qui vous sera profitable sera nuisible à l'adversaire. Votre armée sera promptement avisée de vos volontés, alors que l'ennemi sera rendu perplexe ; vos troupes seront aussi rassurées que l'ennemi sera inquiet de ce que vous pensez entreprendre et qu'il ne peut que craindre.

Ne laissez pas un brave sortir du rang pour provoquer l'ennemi. Il est rare qu'il en revienne et il en périt trop, soit par trahison, soit par la riposte du grand nombre.

Quand vos troupes paraissent animées de bonnes dispositions, utilisez leur ardeur : il faut savoir faire naître les occasions et en profiter lorsqu'elles sont favorables, mais il est bon de recueillir l'avis des chefs et leurs indications quand elles s'inspirent de l'intérêt général.

Le temps et les conditions atmosphériques doivent entrer en considération. L'air du matin et du soir donne de la force. Le matin, les soldats sont dispos ; le soir, ils ont toute leur vigueur. Au milieu du jour, ils sont mous et languissants ; pendant la nuit, ils aspirent au repos pour se retremper des fatigues (47).

Vous attaquerez l'ennemi avec chance quand il est faible ou fatigué à la condition d'avoir fait reposer vos troupes pour mettre de votre côté l'avantage de la force et de la vigueur.

Si l'ordre règne chez l'adversaire, attendez qu'il soit interrompu. Si vous êtes trop près de l'ennemi et que cela vous gêne, éloignez-vous pour l'attaquer quand il viendra à vous. S'il manifeste un excès d'ardeur, attendez que celle-ci se ralentisse et

qu'il soit accablé par l'ennui et la fatigue. Quand il sera rangé comme les cigognes prêtes à s'envoler, gardez-vous d'aller à lui. S'il vient à vous, réduit au désespoir, pour vaincre ou pour mourir, évitez la rencontre. S'il retraite vers des lieux élevés, ne l'y poursuivez pas ; si vous êtes dans des lieux défavorables, n'y stationnez pas et si l'ennemi, réduit à l'extrémité, abandonne sa position, veut se frayer un chemin pour s'installer ailleurs, ne tentez pas de l'arrêter. S'il est agile et lesté, ne courez pas après lui et s'il est dépourvu de tout, prévenez son désespoir.

Voilà les différents avantages que vous devez tâcher de vous procurer lorsque, à la tête d'une armée, vous aurez à vous mesurer avec des ennemis qui peuvent être aussi prudents et aussi vaillants que vous et ne pourraient être vaincus si vous n'usiez des stratagèmes que je viens d'énumérer.

ARTICLE VIII

Des neuf changements

Sun Tse dit :

I. Sortez sans tarder des bas-fonds marécageux, des terres inondables, des forêts mal percées, des régions montagneuses dépourvues de chemins, des zones arides ou désertes, des pays coupés, de partout, enfin, où les communications sont difficiles et où les secours rapidement acheminés ne peuvent vous appuyer, en cas de besoin, mais recherchez les espaces libres où vos troupes peuvent se déployer et vos alliés vous apporter l'aide nécessaire (49).

II. Évitez le plus possible de faire stationner vos troupes dans des lieux privés de communication ou, si la nécessité vous y contraint, n'y demeurez que le temps qu'il faut pour en sortir et, dès votre arrivée, prenez les mesures efficaces pour le faire en sûreté et en bon ordre.

III. Quittez promptement les régions où il n'y a ni eau, ni vivres, ni fourrages. Faites-le en vous assurant que le lieu que vous avez choisi peut être mis à l'abri d'une surprise de l'ennemi, qu'il est pourvu de ressources et que vous pourrez en sortir aisément et s'il est tel, n'hésitez pas à vous en emparer.

IV. Si vous êtes dans un lieu de mort, cherchez l'occasion de combattre. J'appelle lieu de mort ces régions dépourvues de ressources, malsaines aussi bien pour les vivants que pour les provisions qui se gâtent. En telle occurrence, n'hésitez pas à vous battre. Les troupes ne demanderont pas mieux, préférant risquer de mourir de la main de l'ennemi que de succomber misérablement sous le poids des maux qui vont les accabler.

V. Si, par hasard ou imprudence, une rencontre se produisait dans des lieux coupés de défilés, propices aux embuscades et desquels une prompte retraite est difficile, gardez-vous bien d'attaquer l'ennemi, mais, si celui-ci vous attaque, combattez jusqu'à la mort. Qu'un léger avantage ne vous incite pas à poursuivre : c'est peut-être un piège. Restez sur vos gardes même après les apparences d'une victoire complète.

VI. N'assiégez pas une place, si petite soit-elle, si elle est bien fortifiée, abondamment pourvue de vivres et de munitions et, si

vous n'êtes renseigné sur l'état excellent où elle se trouve qu'après l'ouverture des travaux, ne vous obstinez pas à les poursuivre. Vous risquez d'échouer et d'être contraint d'abandonner honteusement.

VII. Ne négligez pas de prendre un petit avantage s'il est accessible sûrement et à bon compte. La somme de ceux que vous n'aurez pas saisis occasionne souvent de grandes pertes et d'irréparables dommages.

VIII. Avant de vous déterminer à prendre ces avantages, comparez le résultat qu'ils vous procureront avec les efforts, les consommations et les pertes qu'ils exigeront et jugez si vous pourrez les conserver.

IX. Quand il faut agir promptement, il ne faut pas attendre les ordres du Prince. Si même il vous faut agir contre les ordres reçus, faites-le sans crainte ni hésitation. Vous avez été mis à la tête des troupes pour vaincre l'ennemi et la conduite que vous tiendrez est celle qui vous eût été prescrite par le Prince s'il avait prévu les circonstances où vous vous trouvez (50).

Telles sont les neuf circonstances qui peuvent vous engager à changer vos dispositions. Au reste, un bon général ne doit jamais dire : « *Quoi qu'il arrive, je ferai telle chose, j'irai là, j'attaquerai l'ennemi, j'assiégerai telle place.* » Seules, les circonstances doivent le déterminer. Il ne doit pas s'en tenir à un système constant, ni à une manière unique de commander. Chaque jour, chaque occasion, chaque circonstance demande une application particulière des mêmes principes. Les principes sont bons en eux-mêmes, mais l'application qui en est faite les rend souvent mauvais (51).

Un grand général doit savoir l'art des changements. S'il se borne à une connaissance vague de certains principes, à une application routinière des règles de l'art, si ses méthodes de commandement sont dépourvues de souplesse, s'il se borne à examiner les situations conformément à quelques schémas, s'il prend ses résolutions d'une manière automatique, il ne mérite pas le nom qu'il porte et il ne mérite même pas de commander (52).

Par le rang qu'il occupe, un général est un homme au-dessus d'une multitude d'hommes ; il doit donc savoir gouverner les hommes et les conduire. Il faut qu'il soit au-dessus d'eux, non pas seulement par sa dignité, mais par son intelligence, son savoir, sa compétence, sa conduite, sa fermeté, son courage et ses vertus. Il doit savoir discerner, parmi les avantages, ceux qui ont du prix et ceux qui n'en ont pas, ce qu'il y a de réel ou de relatif dans les pertes subies et compenser avantages et pertes les uns par les

autres, et tirer parti de tout, savoir tromper l'ennemi et n'en être pas dupe, n'ignorer aucun des pièges qu'on peut lui tendre et pénétrer toutes les ruses, de quelque nature qu'elles soient. Il ne s'agit pas de deviner (car à trop faire d'hypothèses, vous risquez d'être victime de vos conjectures précipitées), mais seulement d'opérer toujours en sûreté, d'être toujours en éveil, de s'éclairer sur la conduite de l'ennemi et de conclure (53).

Pour n'être pas accablé par la multitude des travaux et des efforts à accomplir, attendez-vous toujours à ce qu'il y a de plus dur et de plus pénible et travaillez sans cesse à susciter des difficultés à votre adversaire. Il y a plus d'un moyen pour cela, mais voici l'essentiel.

Corrompez tout ce qu'il y a de mieux chez lui par des offres, des présents, des promesses, altérez la confiance en poussant les meilleurs de ses lieutenants à des actions honteuses et viles et ne manquez pas de les divulguer : entretenez des relations secrètes avec ce qu'il y a de moins recommandable chez l'ennemi et multipliez le nombre de ces agents.

Troublez le gouvernement adverse, semez la dissension chez les chefs en excitant la jalousie ou la méfiance, provoquez l'indiscipline, fournissez des causes de mécontentement en raréfiant l'arrivée des vivres et des munitions ; par la musique amollissez le coeur des troupes, envoyez-leur des femmes qui les corrompent ; faites en sorte que les soldats ne soient jamais où ils devraient être : absents quand ils devraient se trouver présents, au repos quand leur place serait en première ligne. Donnez-leur de fausses alarmes et de faux avis, gagnez à vos intérêts les administrateurs et gouverneurs des provinces ennemies. Voilà ce qu'il faut faire, pour créer des difficultés par adresse et par ruse (54). Ceux des généraux qui brillaient parmi nos ancêtres étaient des hommes sages, prévoyants, intrépides et durs à la besogne. Toujours, ils avaient leur sabre pendu au côté ; ils étaient prêts à toute éventualité. S'ils rencontraient l'ennemi, ils n'attendaient pas d'être renforcés pour l'attaquer. Leurs troupes étaient disciplinées et toujours en état de marcher au premier signal. Chez eux, l'étude et la méditation précédaient la guerre et les y préparaient. Ils surveillaient la frontière avec vigilance et ne négligeaient rien pour en renforcer la défense. Ils n'attaquaient pas un ennemi prêt à les recevoir, mais ils le surprenaient pendant qu'il était oisif ou désœuvré.

Avant de terminer cet article, je dois vous mettre en garde contre cinq sortes de dangers, d'autant plus redoutables qu'ils

paraissent moins à craindre, écueils funestes contre lesquels la prudence et la bravoure ont échoué plus d'une fois.

I. Le premier est la témérité à risquer la mort. C'est à tort qu'on la glorifie sous les noms de courage, intrépidité, valeur, mais ce n'est, en fait, que lâcheté. Un général qui s'expose sans nécessité, comme le ferait un simple soldat, qui semble chercher le danger et la mort, qui combat lui-même et qui fait combattre jusqu'à la dernière extrémité, est un homme qui n'est bon qu'à mourir. C'est un simple, dépourvu de ressources ; c'est un faible qui ne peut supporter le moindre échec sans être déprimé et qui se croit perdu s'il en subit un (55).

II. Le deuxième est l'excès de précautions à conserver sa vie. Se croyant indispensable à l'armée, on n'a garde de s'exposer, on ne tente rien, tout inquiet ; toujours dans l'expectative, on ne se détermine à rien ; en perpétuelle instance d'une occasion favorable, on perd celle qui se présente ; on reste inerte en présence d'un ennemi attentif, qui profite de tout et a tôt fait de dissiper toute espérance à un général aussi prudent. Bientôt manœuvré, il périra par le trop grand souci qu'il avait de conserver sa vie (56).

III. Le troisième est le manque de maîtrise de soi-même. Un général qui ne sait pas se modérer ou se dominer, qui se laisse emporter par son indignation ou sa colère, doit devenir la dupe de ses ennemis, lesquels sauront bien le provoquer, lui tendre mille pièges qu'il ne saura discerner et dans lesquels il tombera.

IV. La quatrième est un point d'honneur mal entendu. Un général ne doit pas avoir cette susceptibilité ombrageuse. Il doit savoir dissimuler ses froissements. Après un échec, il ne faut pas se croire déshonoré et se laisser aller à des résolutions désespérées. Pour réparer une atteinte à son honneur, on le perd parfois irrémédiablement.

V. Le cinquième, enfin, est une trop grande sensibilité pour le soldat. Un général qui, pour ne pas punir, ferme les yeux sur le désordre et l'indiscipline, qui n'impose pas les travaux indispensables pour ne pas accabler ses troupes, n'est propre qu'à tout compromettre. Il faut que les soldats aient une vie rude, qu'ils soient toujours occupés. Il faut punir avec sévérité mais sans méchanceté ; il faut faire travailler, mais sans aller jusqu'au surmenage.

En somme : sans trop chercher à vivre ou à mourir, le général doit se conduire avec valeur et prudence, selon les circonstances ; s'il a des raisons de se mettre en colère, qu'il le fasse avec mesure et non pas à la manière du tigre qui ne connaît aucun frein ; s'il estime son honneur blessé et qu'il veuille le réparer que ce soit

avec sagesse et non en suivant une impulsion capricieuse ; il doit aimer ses soldats et les ménager, mais sans le montrer avec ostentation et, soit qu'il livre des batailles, soit qu'il déplace ses troupes, soit qu'il assiège des villes, qu'il joigne toujours la ruse à la valeur, la sagesse à la force, pensant à réparer ses fautes, s'il en a commises, à profiter de celles de l'ennemi en se préoccupant de lui en faire commettre de nouvelles (57).

ARTICLE IX

De la conduite que les troupes doivent tenir

Sun Tse dit :

Avant de faire stationner vos troupes, sachez dans quelle position sont les ennemis, renseignez-vous sur le terrain et choisissez ce qui vous offre le plus d'avantages. Ces différentes situations peuvent se réduire à quatre points.

I. Dans un pays montagneux, occupez les versants qui regardent le sud et non ceux qui sont exposés au nord. Cet avantage est d'importance (58). Sur ce versant choisi, étendez-vous jusqu'au bas des vallées pour y trouver l'eau et les fourrages, vous serez égayé et réchauffé par le soleil et l'air y est plus salubre.

Si les ennemis surviennent par l'autre versant pour vous surprendre, vous en serez prévenu par les postes que vous aurez placés à la crête. Vous vous retirerez si vous n'êtes pas en force pour leur résister ou vous vous préparerez à combattre si vous estimez pouvoir être vainqueur sans trop de pertes. Mais ne combattez sur les crêtes que par nécessité et n'allez jamais y chercher l'ennemi.

II. Si vous êtes près d'une rivière, approchez-vous le plus possible de sa source. Reconnaissez les endroits marécageux et les points où elle peut être franchie. Si vous avez à la passer, ne le faites jamais en présence de l'ennemi, mais, si celui-ci veut tenter le franchissement, attendez que la moitié de ses effectifs soit de l'autre côté : vous serez ainsi à deux contre un (59). Près des rivières, tenez toujours les hauteurs d'où vous pourrez observer l'ennemi, mais n'attendez pas celui-ci près des bords et n'allez pas nu devant de lui. Tenez-vous sur vos gardes afin qu'en cas de surprise, vous ayez un lieu pour vous y retirer.

III. Des lieux humides, marécageux et malsains, éloignez-vous au plus vite, car de grands maux vous y attendent, notamment la disette et les épidémies. Si vous êtes contraint d'y rester, placez-vous sur les bords et gardez-vous de pénétrer trop avant. Une forêt, laissez-la derrière vous.

IV. Dans une plaine sans obstacle, vos ailes ne doivent pas avoir la vue masquée et il faut chercher derrière votre centre une élévation qui puisse permettre de découvrir le terrain en avant. Si

les avants ne présentent que des objets de mort (60), ménégez derrière vous des lieux où vous trouverez des remèdes contre l'extrême nécessité.

De l'art de faire stationner judicieusement ses troupes dépend la plus grande partie des succès militaires. C'est parce qu'il possédait à fond cet art que l'empereur Siuann-juann (61) (Hoang-Ti) triompha de ses ennemis et soumit tous ses voisins. De tout ce qui précède, il faut conclure que, pour des raisons de salubrité, il faut préférer les hauteurs aux lieux bas ; sur les hauteurs, il faut choisir le côté du midi à cause de sa fertilité et de son abondance. Ainsi s'augmentent les chances de succès car le bien-être et la santé, conséquences d'une bonne nourriture, donnent au soldat force et courage, tandis que la tristesse et les maladies l'épuisent et le découragent.

Les campements près des rivières ont des avantages qu'il ne faut pas négliger et des inconvénients qu'il convient d'éviter. De préférence, tenez l'amont et laissez l'aval à l'ennemi, car vous aurez ainsi l'avantage des gués plus nombreux et des eaux plus salubres.

Après des pluies abondantes, attendez pour vous mettre en marche que les affluents supérieurs aient déversé leurs eaux et ne franchissez pas la rivière que celle-ci ait repris son courant normal. Vous le discernerez lorsque vous n'entendrez plus le grondement des eaux, que l'écume cessera de surnager et que le sable et la terre ne couleront plus avec l'eau.

Si le hasard ou la nécessité vous ont conduit dans des lieux parsemés de défilés, coupés de précipices, couverts de forêts denses ou de marais fangeux, retracez-les promptement et éloignez-vous-en le plus vite possible. En vous éloignant, l'ennemi s'en rapprochera. Si vous retracez, l'ennemi vous poursuivra et c'est lui qui sera exposé aux dangers que vous avez évités.

Gardez-vous également de ces sortes de pays entrecoupés de petits bois ou d'épais taillis ou de ces contrées pleines de hauts et de bas, où collines et vallons se succèdent. Défiez-vous-en, car ils sont propices aux embuscades. De ces couverts, à chaque instant, l'assaillant peut sortir et vous attaquer. Si vous en êtes loin, n'en approchez pas ; si vous en êtes près, ne vous mettez pas en marche qu'ils n'aient été fouillés. Si l'ennemi vous y attaque, qu'il ait contre lui le désavantage du terrain. Pour vous, ne l'attaquez que lorsqu'il sera à découvert. Enfin, quel que soit le lieu de stationnement choisi, bon ou mauvais, sachez en tirer parti : activité et vigilance, surveillez tous les mouvements de l'ennemi, portez des espions de distance en distance jusqu'au milieu de l'en-

nemi, jusque dans la tente du général et ne négligez rien des informations qu'ils vous enverront. Faites attention à tout.

Si votre découverte vous dit que les arbres bougent, bien qu'il n'y ait pas de vent, c'est que l'ennemi est en marche. Il se peut qu'il vienne à vous : préparez-vous soit à le recevoir, soit à vous porter à sa rencontre. Si l'on vous dit que les herbes des champs sont très hautes, redoublez de vigilance, car une surprise est possible. Si l'on vous dit qu'on a vu des oiseaux attroupés voler par bandes sans s'arrêter, méfiez-vous : des détachements s'approchent pour vous espionner ou vous tendre des embuscades, mais si, outre les oiseaux, les quadrupèdes errent dans la campagne comme s'ils n'avaient plus de gîte, c'est une marque que ces détachements se sont postés. Si on vous rapporte qu'on aperçoit de loin des tourbillons de poussière s'élever dans l'air, concluez que l'ennemi est en marche. Si la poussière est épaisse et basse, ce sont des fantassins et là où elle est légère et haute, sont les cavaliers et les chars. Vous informe-t-on que l'ennemi se déplace par petits paquets : c'est qu'il a dû traverser quelque bois, qu'ils ont fait des abattis et qu'ils sont fatigués : ils cherchent alors à se rassembler. Si on voit dans la campagne des fantassins et des cavaliers isolés, dispersés, ça et là, par petites bandes, c'est une indication que les ennemis sont campés à proximité.

Interprétez ces indices aussi bien pour préjuger la position de l'ennemi que pour faire avorter ses projets et vous prémunir contre une surprise.

Voici encore d'autres indices auxquels vous devez une attention particulière.

Si vos espions vous disent que, dans le camp ennemi, on parle bas et à mots couverts, que l'attitude des adversaires est réservée : concluez qu'une action générale est projetée et que les préparatifs sont en cours. N'attendez pas qu'ils vous surprennent, allez à eux promptement pour les surprendre. Si, au contraire, vous apprenez qu'ils sont bruyants et pleins de morgue, c'est qu'ils n'ont nulle idée d'en venir aux mains et pensent plutôt à retraiter. Si vous êtes informé que des chars vides précèdent les troupes, préparez-vous à combattre ⁽⁶²⁾ car l'ennemi a déjà pris sa formation de bataille et ce n'est pas le moment d'écouter les propositions de paix ou d'alliance qu'il pourrait vous faire : ce ne serait qu'un artifice. L'ennemi s'approche-t-il à marches forcées : il tient la victoire pour assurée. S'il va, vient, tantôt avance et tantôt recule : c'est qu'il veut vous attirer au combat. Si vos adversaires sont apathiques, s'appuient sur leurs armes comme sur des bâtons : c'est qu'ils sont épuisés, réduits aux expédients et qu'ils meurent de

faim ; si, passant près de quelque rivière, ils se débandent pour se désaltérer, c'est qu'ils souffrent de la soif ; s'ils dédaignent les appâts utiles que vous leur tendez, c'est qu'ils se défient ou qu'ils ont peur ; si le courage d'avancer leur fait défaut dans une circonstance où ce mouvement s'impose : ce sont les soucis, les embarras ou les inquiétudes qui les retiennent.

En outre, repérez les campements successifs qu'ils ont occupés : les attroupements d'oiseaux, à certaines places, vous les signaleront. Si ces campements se succèdent à courte distance, vous pourrez conclure que vos ennemis montrent peu de talents dans la connaissance du terrain. Le vol des oiseaux ou les cris de ceux-ci peuvent vous indiquer la présence d'embuscades invisibles (63).

Si le camp ennemi vous offre le spectacle de festins et ripailles ininterrompues, réjouissez-vous-en : c'est la preuve infaillible que les généraux n'ont aucune autorité.

Si leurs étendards changent souvent de place, c'est une preuve d'irrésolution. Si les gradés subalternes sont inquiets, nerveux, mécontents et susceptibles, c'est que des soucis les préoccupent ou qu'ils sont accablés par la fatigue. Si l'on tue des chevaux en cachette pour les dévorer, c'est que les provisions tirent à leur fin (64).

Une telle minutie dans les détails peut vous paraître superflue, mais cette énumération n'a pour but que d'appeler votre attention sur la nécessité d'observer et de réfléchir et de vous convaincre que rien n'est inutile qui peut contribuer au succès. L'expérience me l'a appris : elle vous l'apprendra de même, mais que ce ne soit pas à vos dépens.

Encore une fois, éclairez-vous sur l'ennemi quoi qu'il fasse, mais veillez aussi sur vos propres troupes. Voyez tout et sachez tout. Il faut interdire le vol, le brigandage, la débauche et l'ignorance, les mécontentements et les complots, la paresse et l'oisiveté. Sans même qu'on vous en informe, voici comment, par vous-même, vous pourrez vous en rendre compte :

Si quelque soldat, en se déplaçant, laisse tomber un objet, même de minime valeur, et ne se baisse pas pour le ramasser ; si, ayant perdu un ustensile, il ne le réclame pas : c'est un voleur. Qu'il soit puni comme tel (65).

Si, parmi vos gens, il y a des conciliabules, si l'on y parle de bouche à oreille, si l'on ne désigne les choses qu'à demi-mot : c'est que la peur a fait son apparition, que le mécontentement couve et que des cabales vont se former : mettez-y promptement ordre.

Si la troupe paraît minable et que certaines choses utiles lui font défaut, ajoutez à la solde un petit supplément, mais ne soyez pas prodigue, car abondance d'argent est plus funeste qu'impécuniosité. Par l'abus qu'on en fait, elle est source de corruption et mère de tous les vices.

Si d'audacieux qu'ils étaient, vos soldats deviennent craintifs, si la force fait place à la faiblesse, la lâcheté au courage (65a), c'est que le moral est altéré. Cherchez la cause de la dépravation et tranchez-la jusqu'à la racine.

Si de nombreux soldats demandent leur libération du service, c'est qu'ils ne veulent plus se battre. Ne refusez pas tous les congés, mais imposez des conditions humiliantes à ceux qui les obtiendront.

S'ils viennent en troupe réclamer justice sur un ton arrogant, écoutez leurs raisons, donnez-leur satisfaction d'un côté, mais sachez réprimer durement de l'autre (66).

Si un ordre donné n'est pas suivi d'une prompte obéissance, si l'on tarde à venir ou à se retirer : méfiez-vous et soyez sur vos gardes.

La conduite des troupes demande des attentions sur tout, aussi bien sur l'ennemi que sur vos troupes. Quand augmente le nombre de vos adversaires, vous devez être informé de la mort ou de la désertion du moindre de vos soldats.

Si, parce que ses forces sont inférieures, l'ennemi n'ose vous assaillir, attaquez-le sans délai, sans lui laisser le temps de se renforcer : une seule bataille, dans ce cas, peut être décisive. Mais si vous ignorez la force actuelle de l'ennemi et que, n'ayant pas mis ordre à tout, vous vous avisez de le harceler pour l'engager au combat, vous risquez de tomber dans un piège et de vous faire battre. Si la discipline n'est pas maintenue, si les fautes ne sont pas réprimées, vous perdrez toute autorité et tout respect et, par la suite, l'emploi des châtiments les plus rigoureux ne fera qu'augmenter le nombre des coupables. Or, si vous n'êtes ni craint, ni respecté, si vous êtes dépourvu d'autorité, comment pouvez-vous être avec honneur à la tête de l'armée, comment pourrez-vous combattre les ennemis de l'État ?

Quand vous devez punir, faites-le rapidement et dès que les fautes l'exigent. Quand vous avez des ordres à donner, ne les donnez qu'avec la certitude que vous serez promptement obéi ; instruisez vos troupes en leur inculquant des notions pratiques ; ne les ennuyez pas, ne les fatiguez pas sans nécessité. Le bon et le mauvais, le bien et le mal qu'elles peuvent faire est entre vos

mains. Avec les mêmes individus, une armée peut être très méprisable avec tel général et invincible avec tel autre.

ARTICLE X

De la connaissance du terrain (67)

Sun Tse dit :

« Tous les lieux de la surface de la terre ne sont pas d'une valeur équivalente. S'il en est que vous devez fuir, d'autres sont à rechercher, tous doivent être parfaitement connus.

Dans les premiers, sont à ranger ceux qui n'offrent que d'étroits passages, qui sont bordés de rochers ou de précipices, qui n'ont pas d'accès facile avec les espaces libres desquels vous pouvez attendre du secours. Connaissez-les pour ne pas y engager votre armée mal à propos.

Recherchez au contraire un lieu dominé par une élévation suffisante pour que son occupation vous préserve de toute surprise, où l'on accède et d'où l'on peut sortir par plusieurs chemins que vous aurez reconnus, où les vivres sont abondants, les eaux salubres, l'air sain et le terrain assez uni. Mais, en toutes circonstances, que vous vouliez occuper un emplacement favorable ou évacuer un lieu dangereux ou incommode, faites vite comme si l'ennemi avait la même préoccupation que vous.

Si le lieu est à égale distance de l'ennemi et de vous, aussi facilement accessible à lui qu'à vous, il faut l'y devancer. Faites au besoin des marches de nuit, mais arrêtez-vous au lever du soleil et, de préférence, sur quelque éminence afin d'avoir des vues lointaines. Attendez alors l'arrivée de vos convois de ravitaillement et, si l'ennemi vient à vous, vous le recevrez de pied ferme et pourrez le combattre avec avantage.

Écartez-vous de ces endroits d'accès facile, mais dont on ne sort qu'avec peine. Laissez un tel choix à l'ennemi et, s'il est assez imprudent pour les occuper, attaquez-le. Il ne vous échappera pas et vous le vaincrez sans peine.

Quand vous occuperez un terrain avec tous ses avantages, laissez à l'ennemi le soin de prononcer les premières attaques. S'il se présente en bon ordre, ne vous portez à sa rencontre que lorsqu'il lui sera difficile de revenir sur ses pas (68).

Un ennemi bien préparé au combat et contre qui votre attaque a échoué est dangereux. C'est le moment de vous mettre à l'abri dans votre camp et non pas de recommencer l'attaque. Ne le faites

que s'il apparaît que l'ennemi ne prépare aucun piège et pensez qu'il fera tout pour vous attirer en rase campagne.

Si l'ennemi est arrivé avant vous sur la position que vous aviez choisie, ne perdez pas votre temps inutilement à vouloir l'en faire sortir par des stratagèmes connus.

Si l'ennemi a du champ devant lui et que les forces sont à peu près équivalentes, il ne se laissera pas prendre aux pièges que vous lui tendez pour l'en faire sortir. Ne perdez pas votre temps inutilement. Vous réussirez mieux d'un autre côté. Considérez que l'ennemi met autant d'empressement que vous à chercher ses avantages. Essayez donc de lui donner le change de ce côté, mais surtout ne le prenez pas vous-même. Retenez qu'on peut tromper ou être trompé de bien des façons. Je me bornerai à vous en rappeler six principales, desquelles dérivent toutes les autres.

La première consiste dans la marche des troupes.

La deuxième dans les divers arrangements.

La troisième dans leur position dans des lieux bourbeux.

La quatrième dans leur désordre.

La cinquième dans leur dépérissement.

La sixième dans leur fuite.

Un général qui subirait un échec pour avoir ignoré ces connaissances aurait tort d'accuser le ciel de son malheur. Il ne devrait s'en prendre qu'à lui.

Si le chef d'une armée néglige d'apprendre tout ce qui concerne ses troupes et celles qu'il aura à combattre, s'il n'a pas étudié le terrain sur lequel il se trouve, celui où il se propose d'aller, celui sur lequel il pourrait se retirer le cas échéant, celui où on peut feindre d'aller, sans autre envie que d'y attirer l'ennemi et celui sur lequel il peut être forcé de s'arrêter, en cas d'imprévu ; s'il fait mouvoir son armée hors de propos, s'il n'est pas instruit de tous les mouvements de l'adversaire comme des projets de celui-ci ; s'il divise ses troupes sans nécessité ou sans y être contraint par la nature du terrain ou sans avoir prévu tous les inconvénients qui pourraient en résulter, ou sans escompter un avantage de cette dispersion ; s'il tolère que le désordre s'introduise dans son armée ou si, sur des indices non conformés, il se persuade que le désordre règne dans l'armée ennemie et agit en conséquence ; si son armée dépérit insensiblement sans qu'il y apporte un prompt remède, un tel général sera inévitablement la dupe de ses ennemis qui le tromperont par de fausses manœuvres et par un ensemble de feintes dont il sera la victime. Les maximes suivantes doivent vous servir de règles pour toutes vos actions.

A force égale entre l'ennemi et vous, sur dix des avantages du terrain, ayez-en neuf pour vous. Pour vous les procurer, mettez en oeuvre toute votre application et toutes vos ressources. Ainsi fait, l'ennemi n'osera pas se montrer et il fuira dès que vous vous montrerez. S'il est assez imprudent pour vous attaquer, vous le combattrez avec l'avantage de dix contre un. Si, faute d'habileté ou de diligence, vous lui laissez le temps de se procurer ce qu'il n'a pas, c'est le contraire qui arrivera.

Mais, quelle que soit la position que vous occupez, eussiez-vous même des soldats valeureux et courageux, si vos officiers sont lâches et timides, vous serez battus. Il en sera de même si vos officiers ont force et valeur, mais que leurs soldats sont craintifs et sans énergie car, dans le premier cas, bien que les soldats ne veuillent pas se déshonorer, ils ne pourront faire plus que ce que leur montrent leurs officiers et, dans le second cas, des officiers intrépides et vaillants ne pourront se faire obéir de soldats poltrons et timorés.

Si les officiers généraux ne peuvent maîtriser leurs impulsions, s'ils ne savent ni dissimuler, ni freiner leur mauvaise humeur, quel qu'en puisse être le motif, ils s'engageront d'eux-mêmes dans des affaires partielles, dont ils ne sortiront pas honorablement parce qu'ils les auront entamées avec précipitation et n'en auront prévu ni le déroulement ultérieur, ni les conséquences. Parfois même, ils agiront contre les intentions du général, sous des prétextes qu'ils s'évertueront à rendre plausibles et une action particulière, entamée étourdiment, contre toutes les règles, dégènera en mêlée générale, dont tout l'avantage sera pour l'ennemi.

De tels officiers doivent être étroitement surveillés. Tenez-les à vos côtés, quelque grandes qualités qu'ils puissent avoir par ailleurs. Ils peuvent vous occasionner les pires préjudices et même la perte de votre armée (69).

Si le général est pusillanime, il n'aura pas l'élévation de sentiments qui convient à un homme de son rang, il sera incapable d'enflammer ses troupes ; au lieu d'exciter leur courage, il le ralentira. Il ne saura leur apprendre les enseignements à tirer de la guerre. Doutant de ses capacités aussi bien que de celles de ses subordonnés, il donnera des ordres équivoques qui provoqueront l'hésitation et les fausses manœuvres, rectifiant sans cesse ce qu'il a prescrit, modifiant sans aucune méthode ni suite dans les idées. Hésitant sur tout, il ne se décidera sur rien, tout lui sera sujet de crainte, et alors le désordre, un désordre général, règnera dans son armée.

Si un général ignore le fort et le faible de l'ennemi, s'il ne connaît pas à fond les lieux que celui-ci occupe actuellement comme ceux qu'il occupera éventuellement, il lui arrivera d'opposer ce qu'il a de plus faible à ce que l'ennemi a de plus fort, à lancer ses forces légères contre les forces lourdes, à faire attaquer où il fallait éviter de le faire, à ne pas apporter de secours aux troupes qui sont à la limite de leur résistance, à s'obstiner dans un mauvais poste ou à abandonner une position de première importance. En pareille occurrence, il escompte comme avantages pour lui ce qui n'est qu'un calcul de l'ennemi. Parfois encore, il se découragera après un échec de peu d'importance. Il se verra poursuivi, sans s'y attendre, enveloppé, harcelé. Heureux s'il peut trouver son salut dans la fuite. C'est pourquoi un général doit connaître les théâtres de guerre aussi nettement que les coins et recoins des cours et jardins de sa propre maison.

J'ai dit précédemment que l'amour pour les hommes en général, que la justice et la manière de répartir les châtiments et les récompenses étaient les fondements sur lesquels devait être bâti tout système d'art militaire, mais je disais aussi qu'une exacte connaissance du terrain était ce qu'il y avait de plus essentiel parmi les matériaux à utiliser pour un édifice aussi important à la tranquillité et à la gloire de l'État. Ainsi, l'homme qui se destine à la dignité de général doit apporter tous ses soins et faire tous ses efforts pour se rendre habile dans cette branche de l'art militaire (70).

Avec la connaissance exacte du terrain, un général peut se tirer d'affaire dans les circonstances les plus critiques ; il peut se procurer les renforts qui lui sont nécessaires comme empêcher l'arrivée de ceux que l'ennemi attend ; il peut avancer, reculer, faire tous les mouvements qu'il juge opportuns, disposer des marches de son adversaire et, à son gré, le faire avancer ou reculer ; il peut le harceler sans cesser d'être lui-même en sécurité, l'incommoder tout en se préservant de quelque dommage que ce soit, il peut, enfin, finir ou prolonger la campagne suivant ce qui lui paraîtra de plus expédient pour sa gloire ou son intérêt.

Comptez sur une certitude de victoire si vous connaissez tous les tours et détours, les tenants et aboutissants de tous les lieux que les deux armées peuvent occuper, proches ou lointains, parce qu'ainsi vous saurez la formation qu'il faut donner à vos troupes, s'il faut livrer bataille ou différer l'engagement. Si vous ne croyez pas devoir risquer la rencontre, ne combattez pas, même si vous avez reçu des ordres précis pour le faire. Si, au contraire, l'occasion paraît avantageuse, profitez-en, même si les ordres du Souverain étaient de ne pas le faire. Votre vie et votre réputation ne courent

aucun risque et vous n'aurez commis aucun crime devant celui dont vous avez enfreint les ordres. Servir le Souverain, avantager l'État et faire le bonheur du peuple : voilà ce que vous devez avoir en vue. Remplissez cette mission, vous avez atteint le but.

Quel que soit le terrain, considérez vos troupes comme des enfants ignorants qui ne peuvent se déplacer sans être conduits. Comme vos propres enfants, vous les conduirez vous-même, parce que vous les aimez. S'il y a des hasards à affronter, que vos soldats ne les affrontent pas seuls, mais à votre suite ; s'ils doivent mourir, qu'ils meurent, mais périssez avec eux (71).

Je dis qu'il faut aimer vos soldats comme vos propres enfants. Il ne faut pourtant pas en faire des enfants gâtés et ils le deviendraient s'ils n'étaient pas corrigés quand ils le méritent et si, malgré vos attentions pour eux, ils se montrent insoumis ou peu empressés à répondre à vos désirs.

Quel que soit le terrain, si vous le connaissez bien et si vous avez discerné l'endroit le plus propice pour attaquer l'ennemi, mais si vous ne savez pas quelles dispositions ce dernier a prises, s'il est prêt à subir l'attaque et s'il a fait ses préparatifs pour cette éventualité, vous n'aurez qu'un demi-succès.

Quel que soit le terrain, l'eussiez-vous parfaitement reconnu, seriez-vous informé que les ennemis sont vulnérables et par quel côté, si vous n'avez pas des indices certains que vos propres troupes sont en état d'attaquer avec avantage, vous n'aurez qu'un demi-succès.

Si vous connaissez l'état des deux armées, si vous êtes assuré que vos troupes peuvent attaquer avec avantage, que celles de l'ennemi sont inférieures en force et en nombre, mais que vous n'êtes pas familiarisé avec les coins et recoins de tout le voisinage, vous vaincrez peut-être, mais vous n'aurez qu'un demi-succès.

Ceux qui sont véritablement habiles dans l'art militaire font toutes leurs marches sans risque, tous leurs mouvements sans désordre, toutes leurs attaques à coup sûr, toutes leurs défenses sans surprise, leur campement avec choix, leur retraite par système et avec méthode. Ils connaissent leurs propres forces, celles de l'ennemi, et ils sont instruits de tout ce qui concerne les lieux.

ARTICLE XI

Des neuf sortes de terrains (72)

Sun Tse dit :

« Il y a neuf sortes de lieux qui peuvent être à l'avantage ou au désavantage de l'une ou l'autre armée.

Ce sont : 1° des lieux de dispersion ; 2° des lieux légers ; 3° des lieux contestables ; 4° des lieux de réunion ; 5° des lieux pleins et unis ; 6° des lieux à plusieurs issues ; 7° des lieux graves et importants ; 8° des lieux gâtés (73) ; 9° des lieux de mort.

I. J'appelle *lieux de dispersion* ceux qui sont situés sur notre territoire à proximité des frontières. A s'y tenir trop longtemps rassemblées sans nécessité, au voisinage de leurs foyers, les troupes y ont plus d'envie de s'en retourner per pétuer leur race que de s'exposer à la mort. A la nouvelle de l'approche de l'ennemi ou de l'an nonce d'une bataille, chacun s'attriste, se la isse tenter par la facilité de s'en retourner chez lui et l'exemple fâcheux peut être contagieux. Ainsi l'armée risque de se dissoudre, les chefs ne seront plus écoutés même par ceux de leurs soldats qui seront restés fidèles, si bien qu'au moment de se dé terminer, le général ne saura quel parti prendre quand il verra toute son armée s'évanouir comme la nuée dispersée par le vent (74).

II. J'appelle *lieux légers* ceux qui sont situés près des frontières, mais sur le territoire ennemi. On ne peut s'y fixer, car le soldat y regarde trop souvent derrière lui et les facilités du retour lui font naître le désir de le tenter à la première occasion. Il faut de la fantaisie ou de l'inconscience pour se contenter de tels lieux.

III. Les *lieux contestables* sont ceux tels que chacune des deux armées peut y trouver son avantage, qui se prêtent, pour l'un comme pour l'autre, au stationnement, aux manoeuvres pour s'opposer aux visées de l'ennemi. Ces sortes de lieux peuvent et doivent être disputés.

IV. Par *lieux de réunion*, j'entends ceux que nous ne pouvons manquer d'occuper et dans lesquels l'ennemi ne peut manquer de se rendre également ; ceux dans lesquels, en raison de leur distance des frontières, l'ennemi, comme nous, trouverait refuge en cas de malheur, ou l'occasion d'accentuer les avantages acquis en cas de succès (75).

V. Les lieux que j'appelle simplement *pleins et unis* sont ceux qui, par leur configuration et leurs dimensions, permettent leur utilisation par les deux armées, mais qui, pour d'autres raisons, ne doivent pas inciter à livrer bataille, sauf en cas de nécessité ou de contrainte de l'ennemi.

VI. Les lieux à *plusieurs issues* sont ceux qui permettent aisément l'arrivée des renforts ou qui se prêtent à l'aide qu'un État voisin peut, le cas échéant, apporter à l'un des deux partis (76).

VII. Les lieux que je nomme *graves et importants* sont ceux qui, placés dans les États ennemis, présentent de tous côtés des villes fortifiées, des montagnes, des défilés, des lignes d'eau ou des campagnes arides.

VIII. Les lieux où les espaces libres sont rares, où les colonnes, dans leur marche, sont isolées les unes des autres, où les eaux courantes et stagnantes compartimentent le terrain, exigent de constantes précautions et créent de perpétuels embarras, entraînant la fragmentation des troupes, sont ceux que j'appelle *gâtés*.

IX. Enfin, par *lieux de mort*, j'entends ceux où, quelque précaution qu'on prenne, on est toujours en danger, où en cas de combat, on risque d'être vaincu et si l'on est inactif, c'est la faim, la maladie ou la misère qui vous guettent, en un mot des lieux où l'on ne peut rester et d'où on a peine à sortir.

Apprenez à connaître ces neuf sortes de lieux pour vous en défier ou pour en tirer parti.

Lorsque vous serez dans des *lieux de dispersion*, tenez vos troupes rassemblées, mais ne livrez pas bataille, quelque favorables que les circonstances peuvent vous paraître. Vous risquez de provoquer trop de lâchetés et de voir les arrières se couvrir de fuyards.

Ne stationnez pas dans les *lieux légers*. Votre armée ne s'est encore emparée d'aucune ville, d'aucune forteresse, ni d'aucune position adverse. Derrière elle, aucune digue ne paraissant devoir l'arrêter et, devant elle, les difficultés et les dangers s'offrant à sa vue, craignez qu'elle soit tentée de préférer ce qui lui paraît le plus aisé à ce qui lui semble le plus difficile.

Si vous avez reconnu un de ces lieux que j'ai appelés *contestables*, commencez par vous en emparer. Ne laissez pas l'initiative à l'ennemi et faites tous vos efforts pour vous en assurer la possession, mais ne tentez pas d'en chasser l'ennemi de haute

lutte s'il les occupe avant vous. Usez plutôt de finesse et, à votre tour, ne vous en laissez pas déloger quand vous les tenez.

Il faut vous efforcer également d'occuper les lieux de *réunion* avant l'ennemi. Assurez bien la liberté de vos communications : que vos chevaux, vos chariots et vos bagages puissent y arriver et en repartir sans risque. Ménagez-vous de bons rapports avec les populations avoisinantes et assurez-vous de leur bonne volonté, en la demandant, en l'achetant à quelque prix que ce soit, tant elle vous est indispensable, car ce n'est que par ce moyen que vous pourrez être pourvu de tout ce qui vous est nécessaire. Tout ce qui abondera de votre côté fera défaut à l'ennemi.

Dans les *lieux pleins et unis*, étendez-vous à l'aise, protégez-vous par des retranchements contre une surprise et attendez que le temps et les circonstances vous offrent une occasion d'agir.

Si vous êtes à portée de ces *lieux à plusieurs issues*, commencez par bien reconnaître les voies d'accès, tenez toutes les issues, n'en négligez aucune, quelque peu importante qu'elle vous paraisse et gardez-les toutes soigneusement.

Si vous vous trouvez dans les lieux *graves et importants*, soyez maître de tout ce qui vous environne immédiatement, marchez rassemblés en ne laissant aucun détachement derrière vous qui puisse être emporté. Sans ces précautions, vous risquez de voir enlever les approvisionnements nécessaires à l'entretien de l'armée ou d'être surpris par des attaques convergentes au moment où vous vous y attendez le moins.

Si vous êtes dans des lieux *gâtés*, n'allez pas plus avant, retournez sur vos pas le plus vite possible.

Dans les *lieux de mort*, il ne peut y avoir d'hésitation : allez droit à l'ennemi pour combattre. Le plus tôt est le meilleur.

Telle est la conduite que tenaient nos anciens guerriers. Ces hommes habiles et experts avaient pour principe qu'il n'y avait pas de manière invariable pour attaquer ou pour se défendre, que tout dépendait du terrain sur lequel on se trouvait. Ils disaient aussi que la tête et la queue d'une armée ne devaient pas être commandées de la même façon (77), que l'accord était de faible durée entre la multitude et le petit nombre, que forts et faibles ne restaient pas longtemps unis, que ceux qui sont en haut et ceux qui sont en bas n'ont pas égale utilité, qu'il est aisé de diviser des troupes unies, mais difficile de rassembler celles qui ont été divisées. Sans cesse, ils répétaient qu'une armée ne doit se mettre en mouvement que si

elle est assurée d'y trouver un avantage réel et que, lorsqu'il n'y a rien à gagner, le mieux est de se tenir tranquille.

En résumé, que votre conduite se règle sur les circonstances. Vous attaquerez ou vous vous défendrez suivant que vous ferez la guerre chez vous ou chez l'ennemi.

Si la guerre a pour théâtre votre propre pays et si l'ennemi fait irruption avec toutes ses forces avant que soient achevés vos préparatifs, rassemblez promptement vos troupes, demandez secours aux voisins, emparez-vous des lieux que l'ennemi convoite, mettez-les en état de défense, ne serait-ce que pour gagner du temps, ralentissez la marche de l'ennemi en harcelant ses convois, barrez les chemins de telle sorte que, partout, il trouve des embuscades et soit obligé de combattre pour avancer. Les paysans peuvent vous être d'une grande utilité et vous servir mieux que vos propres troupes. Faites-leur comprendre qu'ils doivent empêcher que l'ennemi s'empare de leurs biens et leur enlève leurs pères, leurs mères, leurs femmes et leurs enfants. Ne vous tenez pas exclusivement sur la défensive, lancez des partisans sur les arrières de l'ennemi, fatiguez-le par d'incessantes attaques, tantôt d'un côté et tantôt de l'autre. Qu'il se repente de sa témérité et soit contraint de retourner sur ses pas, n'emportant pour tout butin que la honte de n'avoir pas réussi.

Si vous faites la guerre en territoire ennemi, évitez les détachements ou, mieux encore, ne divisez jamais vos troupes. Toujours, elles doivent être réunies et en état de se prêter un mutuel appui. Faites-les cantonner dans des lieux fertiles et salubres pour qu'elles ne souffrent pas de la faim, de la misère et de la maladie qui feraient bientôt parmi elles plus de ravages que le fer de l'ennemi en plusieurs années. Recherchez le concours pacifique des populations et n'usez de la force que si tous les autres moyens ont échoué. Faites appel à l'intérêt. Les troupes étant rassemblées, toutes choses par ailleurs étant égales, est plus fort de moitié celui qui combat chez lui. Ce principe est à retenir, si vous combattez en territoire ennemi, assez loin de votre frontière. Dans ce cas, opérez bien réunis, dans le plus grand secret pour que vos projets ne se révèlent qu'au moment de l'exécution.

S'il vous arrive de ne savoir où aller, ni quelle détermination prendre, restez dans l'expectative en vous gardant de rien précipiter. Tenez-vous ferme là où vous êtes et attendez du temps et des circonstances une occasion favorable (78). Si vous vous êtes engagé mal à propos, n'ordonnez pas de rompre hâtivement le combat : une telle fuite risquerait de tourner au désastre. Une bonne contenance peut contribuer à raffermir vos troupes,

lesquelles, ignorant le péril auquel elles s'ont exposées et accoutumées à ignorer vos plans, combattront avec autant d'ardeur et de vaillance que s'il s'agissait d'une bataille voulue par vous. Si, en pareille occurrence, vous triomphez de l'ennemi, votre réputation d'invincibilité parmi vos soldats et la confiance de ceux-ci dans vos talents s'accroîtront dans la proportion même du risque que vous avez couru.

Quelque critique que soit votre situation, ne désespérez jamais. Quand tout est à craindre, il ne faut avoir peur de rien ; environné de dangers, n'en redoutez aucun ; dépourvu de ressources, tablez sur toutes et surpris par l'ennemi, pensez aussitôt à le surprendre lui-même. Entraînez vos troupes à être prêtes, sans préparatifs, à saisir les avantages là où elles n'en cherchaient pas, à improviser les dispositions à prendre sans attendre vos ordres, à s'imposer elles-mêmes les règles qui garantissent la discipline.

Ne laissez pas se propager les faux bruits, coupez racine aux plaintes et aux murmures et, si quelque phénomène de la nature risque d'étonner vos soldats, ordonnez aux astrologues et aux devins de prédire le succès. Aimez vos troupes et procurez-leur tout ce qui peut alléger leur tâche. Si elles supportent de rudes fatigues, ce n'est pas qu'elles y prennent plaisir ; si elles endurent les privations, ce n'est pas qu'elles méprisent le bien-être, et si elles affrontent la mort, ce n'est pas qu'elles dédaignent la vie : réfléchissez sérieusement à cela.

Il arrive parfois que les troupes donnent des signes non équivoques d'affaissement, de tristesse et d'abattement. Réagissez avec promptitude en améliorant la nourriture, en organisant des fêtes et des parades, variez sans cesse l'emploi du temps, changez l'emplacement des camps et faites exécuter des travaux pénibles et astreignants. Imitiez la conduite tenue par *Tchouan-Tchou* et *Tsao Kuei* (79) et vous changerez le cœur de vos soldats. L'accoutumance au travail les endureira.

Si les quadrupèdes périssent à être trop chargés alors que les oiseaux exigent d'être forcés pour être bien entraînés, les hommes demandent le juste milieu dans l'appréciation des efforts qui peuvent leur être demandés.

Pour être invincible, votre armée doit ressembler au *Shuai-jan*, ce gros serpent des montagnes du Tchang-chan (80). Frappé à la tête, la queue va au secours de celle-ci et, si on menace la queue, c'est la tête qui vient la protéger ; menacé dans la partie centrale de son corps, tête et queue se réunissent aussitôt pour la parade. Cela est-il possible pour une armée ? Je réponds : cela se peut, cela se doit et il le faut.

Un certain nombre de soldats du royaume de Wu se trouvèrent un jour opposés à des soldats du royaume de *Yuèh*, au moment où, simultanément, ils tentaient de franchir une rivière. Le vent renversa les barques et les hommes jetés dans le courant auraient infailliblement péri si, oubliant qu'ils étaient ennemis, ils ne s'étaient mutuellement secourus. Ce qu'alors firent ceux qui étaient ennemis, toutes les parties de votre armée doivent le faire et vous devez aussi le faire pour vos alliés et même pour les peuples vaincus, s'ils en ont besoin car, s'ils vous sont soumis, c'est qu'ils n'ont pu faire autrement et ils ne peuvent être rendus responsables si leur Souverain a déclaré la guerre. Rendez-leur service car le temps viendra où ils vous en rendront aussi.

Prenez garde, en quelque pays que vous soyez, si des étrangers se rangent parmi vos troupes de les laisser figurer en majorité dans une unité, de même que vous avez soin, si vous attachez des chevaux à un piquet, de ne pas grouper plus d'indomptés que de dressés afin de ne pas créer de désordre.

S'il arrive que votre armée soit inférieure en nombre à celle de l'ennemi, une conduite habile peut néanmoins vous donner le succès. Une position avantageuse sans la résolution d'en tirer profit, la bravoure sans la prudence, la valeur sans la ruse : tout cela ne sert à rien, mais un bon général sait faire profit de tout parce qu'il observe le secret des opérations, conserve son sang-froid et, tout en commandant avec droiture, trompe les oreilles et fascine les yeux de ses soldats de telle sorte que ceux-ci ne sachent jamais ce qu'ils ont à entreprendre. Les circonstances viennent-elles à changer, le général modifie sa conduite ; le plan adopté présente-t-il des inconvénients, le général le corrige quand et comme il veut. Si ses troupes ignorent ses projets, comment l'ennemi pourrait-il les pénétrer ?

Un général habile sait, d'avance, ce qu'il doit faire, mais tout autre que lui doit l'ignorer absolument. Telle était la pratique des anciens guerriers. Voulaient-ils prendre une ville d'assaut ? Ils n'en parlaient qu'arrivés auprès des murailles. Ils y montaient les premiers et tous les autres suivaient. Logés sur le parapet, ils faisaient rompre les échelles. Avancés sur les terres alliées, ils redoublaient de prudence et de mystère. Leur armée était comme un troupeau que le berger conduit où bon lui semble sans protestation et sans résistance.

La science principale du général consiste dans la connaissance des neuf sortes de terrains afin d'exécuter à propos les neuf changements, déployer ou rassembler ses troupes suivant les lieux ou circonstances, cacher ses intentions et découvrir celles de

l'ennemi, être bien convaincu que les troupes sont très unies lorsqu'elles pénètrent fort avant en territoire ennemi, mais qu'elles se dispersent facilement quand on les tient près des frontières. La victoire est à moitié acquise quand on tient les débouchés par lesquels on accède aussi bien à l'endroit qu'on doit occuper qu'aux abords de la position adverse. C'est un commencement de succès que d'avoir pu camper dans un terrain vaste et ouvert, mais c'est déjà presque avoir vaincu que de s'être emparé, dans les positions ennemies, des postes avancés qui couvrent les côtés et d'avoir gagné l'affection de ceux que les troupes veulent vaincre ou qu'elles ont vaincus.

Lorsque je commandais les armées, l'expérience et la réflexion m'ont engagé à condenser tout ce que je viens de vous rappeler. Dans les lieux de dispersion, je m'efforçais d'uniformiser les sentiments et de consolider l'union. Dans les lieux légers, je tenais mes gens rassemblés et je les occupais ; en lieux contestables, je tentais d'être le premier occupant et, si l'ennemi m'avait devancé, j'usais d'artifices pour l'en déloger ; dans les lieux de réunion, j'observais avec attention et j'attendais l'ennemi. Je m'étendais à l'aise et je mettais l'ennemi à l'étroit dans les lieux pleins et unis. Dans les lieux à plusieurs issues, s'il ne lui était pas possible de les occuper toutes, je me tenais sur mes gardes en surveillant de près l'ennemi ; dans les lieux graves et importants, je soignais la subsistance des troupes ; dans les lieux gâtés et abîmés, je tâchais de sortir d'embarras en multipliant les détours et en comblant les vides laissés entre les troupes ; enfin, dans les lieux de mort, l'ennemi ne tardait pas à se rendre compte de mes résolutions désespérées. Jamais les troupes disciplinées ne se laissent envelopper ; elles affrontent sans crainte le danger, se défendent opiniâtrement et poursuivent sans se débander. C'est de votre faute si elles ne se comportent pas ainsi et alors, vous êtes indigne d'être leur chef. Vous ne méritez pas non plus de commander si, ne connaissant pas la force de l'ennemi, son fort et son faible, vous n'avez pas fait vos préparatifs en conséquence. Indigne, vous serez encore si, faute de connaître la topographie des lieux, vous ne pouvez donner les ordres convenables. Si vous ignorez les chemins et êtes dépourvus de guides sûrs, vous n'atteindrez pas le but fixé et vous serez la dupe de l'ennemi. Si vous ne savez pas combiner quatre et cinq (81), vos troupes ne pourront rivaliser avec celles des *Pa* ou des *Ouang* (82).

Lorsque *Pa* et *Ouang* faisaient la guerre contre quelqu'autre prince, ils mettaient en commun leurs forces et tâchaient de troubler l'Univers (83) pour trouver des alliés, qu'ils achetaient au besoin. Sans laisser à l'ennemi le temps de se reconnaître et d'avoir recours à ses voisins, ils l'attaquaient avant qu'il fût en état

de défense. Quelque grands avantages qu'ils se fussent procurés, ville ou province, ils tenaient leurs troupes en haleine, récompensant ou punissant ceux qui le méritaient et édictaient, pour administrer, les lois qu'exigeaient le pays ou les circonstances.

Pour réussir, telle est la conduite à imiter. Que votre armée soit comme un seul homme à conduire. Ne motivez pas vos raisons d'agir, mais faites connaître exactement vos avantages. Cachez vos pertes, agissez en secret et percez les démarches adverses. Prenez des mesures efficaces pour faire tuer le général ennemi (84), ne divisez jamais vos forces ; qu'aucun danger n'abatte votre courage ; soyez victorieux ou mourez glorieusement.

Dès que, après votre entrée en campagne, votre armée aura franchi les frontières, interdisez toute circulation d'émissaires, tout envoi ou réception de nouvelles et rompez la partie du sceau qui est entre vos mains (85) ; fixez l'assemblée de votre Conseil dans le lieu où vous honorez vos ancêtres (86) et là, en présence de vos subordonnés, proclamez que vous ne ferez rien dont la honte puisse rejaillir sur vos ascendants. Après cela, allez à l'ennemi et si celui-ci a laissé une seule issue, précipitez-vous-y résolument.

Quand la campagne n'est pas commencée, soyez comme une jeune fille dans sa maison. Quand la campagne est entamée, ayez du lièvre la promptitude (87) et l'ennemi ne pourra tenir devant vous.

ARTICLE XII

De l'emploi du feu à la guerre

Sun Tse dit :

Les différentes manières d'employer le feu à la guerre se réduisent à cinq :

- 1° brûler les soldats dans leur camp ;
- 2° mettre le feu aux provisions ;
- 3° incendier les bagages et les trains ;
- 4° livrer aux flammes les arsenaux et magasins ;
- 5° lancer des traits enflammés contre les animaux, les armes et les étendards.

De telles entreprises exigent : la reconnaissance de la position exacte de l'objectif, des itinéraires par où l'ennemi peut s'échapper ou recevoir du secours, l'approvisionnement à pied d'oeuvre de tous les ingrédients nécessaires et un temps et des circonstances favorables. En tout état de cause, agir avec promptitude.

Les matières combustibles étant réunies, avant d'y mettre le feu, pensez à la fumée car il y a une saison pour mettre le feu et un jour pour le faire éclater. Ne confondez pas ces deux choses. La saison de mettre le feu, c'est l'époque où tout est tranquille sous le ciel et où la sérénité paraît devoir se prolonger. Le jour où l'incendie doit être déclenché est celui où la lune se trouve sous une des quatre constellations Ki-Pi-y-Tchen (88). Il est rare que le vent ne souffle pas alors et souvent avec force.

A chacune des cinq manières d'attaquer par le feu correspond une conduite à tenir :

1° Si le feu ayant été jeté dans le camp ennemi tout y paraît tranquille, restez vous-même tranquille. Attaquer imprudemment, c'est chercher à se faire battre. Le feu ayant été mis, couve pendant quelque temps et ses effets en seront d'autant plus funestes. Quand les étincelles jailliront, attaquez résolument ceux qui ne chercheront qu'à se sauver.

2° Si, peu après la mise de feu, les tourbillons s'élèvent, ne laissez pas à l'ennemi le temps d'éteindre l'incendie ; alimentez le feu et partez à l'attaque.

3° S'il ne vous est pas possible de pénétrer à l'intérieur pour y mettre le feu et que vous ne pouvez opérer que du dehors, allumez le foyer du côté où souffle le vent, attaquez aussi par ce côté et non en vous plaçant sous le vent.

4° Si le vent a soufflé tout le jour sans discontinuer, il est certain qu'au cours de la nuit, il se produira une accalmie : préparez-vous à en profiter.

5° Un général qui sait se servir du feu avec à-propos est un chef habile. S'il sait se servir de l'eau aux mêmes fins, il est réputé excellent. Cependant l'eau ne doit être employée qu'avec discrétion comme, par exemple, pour gêner les chemins par lesquels l'ennemi peut s'échapper ou recevoir du secours (89).

La victoire est l'habituel couronnement des attaques par le feu. Il faut donc être préparé à en recueillir les fruits. Le mérite de ceux qui ont couru tous les risques pour assurer la réussite de l'entreprise n'en est que plus grand et doit être récompensé en proportion de leur participation. Les hommes se conduisent ordinairement par l'intérêt, et si vos troupes ne trouvent dans le service que peines et risques, vous ne les emploierez pas deux fois avec avantage.

En règle générale, faire la guerre n'est pas le bon. Seule la nécessité doit la faire entreprendre. Quelles que soient leur issue et leur nature, les combats sont funestes aux vainqueurs eux-mêmes. Il ne faut les livrer que si la guerre ne peut être autrement menée.

Si le Souverain est animé par la colère ou la vengeance, qu'il ne déclare pas la guerre et ne lève pas de troupes. Si le général est dans les mêmes sentiments, qu'il diffère de livrer combat. Pour l'un et l'autre, ce sont des moments troubles. Qu'ils attendent les jours de sérénité pour se déterminer et entreprendre.

S'il y a quelque profit à espérer de votre offensive, mettez toute votre armée en mouvement, mais si vous ne prévoyez aucun avantage, tenez-vous tranquille. Si vous êtes irrité, si vous avez été insulté, attendez pour prendre parti que la bonne humeur ait succédé à la colère et qu'une satisfaction efface les effets d'une vexation. N'oubliez jamais que votre dessein, en faisant la guerre, doit être de procurer la paix à l'État et non d'y apporter la désolation. Vous avez à défendre les intérêts généraux du Pays et non pas vos intérêts personnels. Vos vertus et vos vices, vos qualités et vos défauts rejaillissent sur ceux que vous représentez. Vos moindres fautes sont toujours de conséquence ; les grandes sont souvent irréparables et toujours funestes. Quand un royaume a été ruiné, il est impossible de lui rendre son ancienne prospérité, de même qu'on ne ressuscite pas un mort.

De même qu'un Prince éclairé et vigilant met tous ses soins à bien gouverner, ainsi un général habile ne néglige rien pour former de bonnes troupes destinées à garantir la paix et le bonheur de l'État.

ARTICLE XIII

Des dissensions et de leur exploitation ⁽⁹⁰⁾

Sun Tse dit :

Quand est réunie une armée de cent mille hommes et qu'il faut la conduire à mille li, ne doutez pas que cela ne s'effectuera pas sans que le bruit s'en répande, au dedans comme au dehors. Les villes et les villages où sont opérées les levées d'hommes, les campagnes d'où sont tirés les provisions et les charrois, les chemins où se manifeste une intense circulation offrent un spectacle qui fait présumer la désolation dans les familles, l'abandon des terres à cultiver et de lourds impôts pour couvrir les dépenses du royaume.

Sept cent mille familles démunies de leur chef ou de leur soutien sont subitement hors d'état de vaquer à leurs occupations coutumières ⁽⁹¹⁾. Les terres, privées de la main-d'oeuvre nécessaire, voient leur rendement diminuer en qualité comme en quantité. Pour payer, entretenir et nourrir la troupe, les greniers comme le trésor du prince et des particuliers se vident et sont menacés d'épuisement.

Employer plusieurs années à observer l'ennemi ou à faire la guerre, c'est ne pas aimer le peuple, c'est être l'ennemi de son pays. Toutes les dépenses toutes les souffrances, tous les travaux et toutes les fatigues de plusieurs années n'aboutissent, le plus souvent, pour les vainqueurs eux-mêmes qu'à une journée de triomphe, celle où ils ont vaincu. N'employer pour vaincre que sièges et batailles, c'est ignorer également et les devoirs du Souverain et ceux du général ; c'est ne pas savoir gouverner ; c'est ne pas savoir servir l'État ; c'est ne pas savoir combattre.

Aussi, lorsque la guerre est résolue, que les troupes étant formées sont sur le point d'entreprendre, ne dédaignez pas d'employer la ruse. Informez-vous d'abord de tout ce qui concerne les ennemis, les rapports qui existent entre eux, leurs relations et leurs intérêts réciproques. A cet effet, n'épargnez pas l'argent. N'ayez pas plus de regret pour celui que vous ferez passer à l'étranger, soit pour créer des connivences, soit pour vous faire parvenir d'exactes informations, que pour celui que vous emploierez à solder vos troupes. Plus vous dépenserez, plus vous gagnerez. Vous faites un placement à gros intérêt.

Ayez des espions partout pour être instruit de tout. Ne négligez rien qui doive être su, mais ce que vous aurez appris, gardez-le pour vous. Quand il s'agira d'appliquer quelque ruse, comptez plus sur les dispositions que vous aurez prises pour la faire réussir que sur le secours des Esprits que vous aurez invoqués (92).

Quand un habile général prend l'offensive, l'en nemi est déjà vaincu. Quand il livre bataille, à lui seul, il doit faire plus que toute son armée ensemble, non par la force de son bras, mais par son intelligence et surtout par ses ruses. Il faut qu'au premier signal, une partie de l'armée ennemie passe de son côté. A tout instant, il doit être le maître d'accorder la paix et de la conclure aux conditions qu'il lui plaira. Le grand secret pour cela consiste dans l'art de semer la division à propos : division dans les villes et les villages, division extérieure, division interne, division de mort et division de vie (93). Ces cinq espèces de dissensions ne sont que les branches d'un même tronc. Celui qui sait s'en servir est un homme véritablement digne de commander : c'est le trésor de son Souverain et le soutien de l'Empire.

J'appelle division dans les villes et les villages, ou simplement division au dehors celle par laquelle on trouve le moyen de détacher du parti ennemi les habitants qui sont sous la domination de ce dernier et de se les attacher de manière à pouvoir s'en servir au besoin. J'appelle division externe celle par laquelle on utilise à son profit les officiers qui servent actuellement dans l'armée ennemie. Par division interne, j'entends celle qui met à profit la mésintelligence qui peut exister entre alliés, entre les différents corps ou entre les officiers de divers grades. La division de mort est celle par laquelle nous tentons, par des bruits tendancieux, de jeter le discrédit ou la suspicion jusqu'à la cour du Souverain ennemi sur les généraux qu'il emploie. La division de vie est celle par laquelle on récompense avec largesse tous ceux qui ont quitté le service de leur maître légitime, sont passés de votre côté soit pour combattre avec vous, soit pour vous rendre d'autres services non moins essentiels.

Par les intelligences que vous vous serez ménagées dans les villes et villages, vous ne tarderez pas à accroître le nombre de vos partisans, vous connaîtrez les sentiments des habitants à votre égard et ils vous suggéreront les moyens les plus efficaces à employer pour rallier ceux de leurs compatriotes qui ont le plus d'influence, en sorte que, lorsque le temps de faire le siège sera venu, vous pourrez vous emparer de la place sans monter à l'assaut, sans coup férir et sans même tirer l'épée.

Si vos ennemis emploient des officiers qui ne soient pas d'accord entre eux et que divisent des intérêts personnels, des soupçons réciproques, des jalousies mutuelles, il vous sera facile d'en détacher quelques-uns, car il est à présumer qu'en dépit de leur loyalisme envers le souverain, le désir de la vengeance, l'appât du gain ou l'envie des postes éminents que vous leur promettez suffiront amplement pour les attirer et, une fois que ces passions seront déchaînées, il n'est rien qu'ils ne tenteront pour les satisfaire.

La mésintelligence est facile à entretenir entre les différentes unités qui composent l'armée, si elles se méfient les unes des autres, cherchent à se nuire ou se méprisent entre elles. Il vous suffira de les opposer pour qu'elles s'entre-détruisent sans qu'elles aient ouvertement à prendre votre parti et qu'elles servent vos intérêts sans même le savoir.

En répandant des bruits, tant pour faire connaître ce que vous voulez qu'on croie de vous sur les prétendues démarches entreprises par les généraux ennemis, en faisant parvenir ces nouvelles tendancieuses jusque dans les conseils du prince que vous combattez, en faisant planer le doute sur les intentions de ceux dont la fidélité est pourtant de notoriété publique, vous ne tarderez pas à constater que chez l'ennemi les soupçons remplacent la confiance, qu'on y récompense ce qui devait être châtié et qu'on punit ce qui méritait la récompense ; que les plus légers indices tiennent lieu de preuves convaincantes pour faire périr ceux qui sont soupçonnés. Dès lors, chez les meilleurs, le zèle se refroidit, le dégoût grandit si bien que, désespérant de se justifier, ils se réfugieront chez vous pour se délivrer des craintes qui les menacent et pour préserver leur existence. Leurs parents, leurs amis seront, à leur tour, accusés, poursuivis, châtiés. Partout des complots se noueront, des vindictes s'exerceront, des désordres et des révoltes éclateront. Il vous restera bien peu à faire pour vous rendre maître d'un pays où une partie de la population souhaite déjà votre arrivée (94).

Le succès d'une telle entreprise est d'autant mieux assuré que vous aurez récompensé ceux qui se seront ainsi donnés à vous, que vous aurez répandu l'argent à pleines mains, que vous aurez tenu vos troupes dans une exacte discipline pour qu'ils n'endommagent pas les biens de ceux que vous voulez attirer et que vous aurez réservé à tous le meilleur accueil.

Mais, tout en montrant à l'extérieur beaucoup de simplicité, de sécurité et même d'indifférence, soyez vigilant et éclairé. Tenez-vous sur vos gardes, défiez-vous de tout, soyez très réservé.

Ayez des espions partout et convenez avec eux de signaux. Voyez par la bouche, parlez par les yeux. Ce n'est pas aisé ; c'est même très difficile et tel est trompé qui croyait tromper les autres. Seul un homme d'une prudence consommée, très renseigné, profondément sage, peut employer avec à-propos et succès l'art des dissensions. Renoncez-y si vous n'avez pas les qualités exigées, car l'usage que vous en feriez tournerait à votre détriment.

Un projet ayant été formé par vous, si vous apprenez que le secret en a transpiré, faites impitoyablement périr, tant ceux qui l'auront divulgué que ceux à la connaissance desquels il sera parvenu. A la vérité, ces derniers ne sont pas coupables, mais ils pourront le devenir et leur mort sauvera la vie à quelques milliers d'hommes et sera d'un salutaire exemple (95).

Ainsi, punissez sévèrement et récompensez avec largesse. Multipliez vos espions, ayez-en sous la tente des généraux ennemis, dans les conseils des ministres, dans le propre palais du souverain ennemi. Connaissez le nom, la famille, les relations, les domestiques de vos principaux adversaires et n'ignorez rien de ce qui se passe chez eux (96).

Mais vous devez également supposer que l'ennemi a aussi ses espions. Si vous les découvrez, gardez-vous de les faire périr. Leurs jours doivent vous être infiniment précieux. Ils serviront, sans qu'ils s'en doutent, à transmettre à l'ennemi des informations tirées des démarches calculées, des propos insidieux que vous aurez laissé porter à leur connaissance.

J'ai dit qu'un bon général devait tirer parti de tout et n'être surpris de rien, quoi qu'il puisse arriver. Mais par-dessus tout et de préférence à tout, il doit mettre en pratique les cinq sortes de divisions. Rien n'est impossible à qui sait s'en servir. Défendre le territoire de son souverain, l'agrandir, exterminer les ennemis, ruiner ou fonder de nouvelles dynasties, tout cela ne peut être que l'effet des dissensions employées à propos.

Le grand Y-In (97) ne vivait-il pas du temps des Sia ? C'est par lui cependant que s'établit la dynastie des Inn. Le célèbre Lu-Ya n'était-il pas sujet de Y-In, lorsque, par son entremise, la dynastie Tcheou monta sur le trône ? Quel est celui de nos livres qui ne fasse l'éloge de ces deux grands hommes ? L'histoire les a-t-elle jamais considérés comme traîtres à leur patrie ou rebelles à leur souverain ? Loin de là, elle en parle avec un grand respect et elle en a fait des héros (98).

Voilà tout ce qu'on peut dire en substance sur la manière d'employer les dissensions et c'est par là que je finis mes réflexions sur l'art des guerriers.

OU TSE

Ou Tse, dont six articles sur l'art militaire nous ont été transmis, vivait au III^e siècle av. J.-C., dans le royaume d'Oe, fondé, à la suite de dissensions intestines par la dislocation du royaume de Tsinn (région du Chan-si). Le royaume d'Oe avait pour souverain Huen hou à qui Ou Tse aurait fait hommage des mémoires qu'il avait composés sur l'art militaire. Ceux-ci semblent avoir disparu à une très haute époque et les lettrés chinois ne connaissent que les « Six articles » qui en sont extraits ou qui ont été recomposés avec une certaine fantaisie. Ces articles jouissaient, tant auprès des Chinois que des Mandchous, d'une grande réputation et ont fait, dans chacune des langues de ces deux peuples, l'objet de nombreux commentaires. Les exploits militaires de Ou Tse ont laissé des traces dans les anciennes chroniques chinoises. On sait qu'il vécut, longtemps à l'écart de la cour du roi d'Oe, fut opportunément rappelé par celui-ci lors d'une invasion des Tsrinn (vers 247 av. J.-C.), remporta une victoire, grâce au concours des alliés mais, finalement, fut disgracié par son souverain et mourut dans l'obscurité. Ces traits biographiques n'apparaissent pas dans les articles de Ou Tse, ce qui semble indiquer que ces derniers, s'ils ne sont pas apocryphes, ont tout au moins subi des retouches considérables.

Nous nous bornerons à résumer ces articles, sauf pour quelques parties qui présentent des différences notables avec le texte de Sun Tse. Ont été écartés des passages, probablement interpolés, qui se rapportent à une organisation militaire trop nettement marquée par le temps.

ARTICLE PREMIER

Le gouvernement et l'armée

S'il y a menace de dissensions intérieures quand surgit une occasion de guerre, on ne formera pas les armées. Si les armées sont déjà formées, on se gardera de commencer la campagne ; si la campagne est commencée, on évitera d'engager une bataille décisive. Si des dissensions apparaissent dans l'armée soit entre les troupes, soit entre les chefs, il ne faut pas chercher la victoire décisive (99).

Un général règle ses entreprises sur la doctrine, les dirige par la prévoyance, les adapte par la nécessité et les conduit par la vertu.

Pas de gouvernement sans bonnes troupes et pas de bonnes troupes sans discipline et sans vertus. Parmi les bonnes troupes, il faut encore choisir les meilleurs soldats et les meilleurs officiers pour combattre l'ennemi. Les autres doivent être employés à l'intérieur ou rendus à la vie civile.

Il n'est pas difficile de vaincre quand on livre bataille, mais si un État a remporté cinq grandes victoires, il est forcément en ruine ; quatre fois vainqueur, il est sûrement en mauvais état, trois fois, son chef se met déjà au rang des Pa (100), deux fois il égale les Pa Ouang ; mais si, après une seule victoire, il soumet tous ses ennemis, il mérite d'être Ti.

On fait la guerre pour l'une des cinq raisons suivantes :

- ♣ l'amour de la gloire, l'envie d'acquérir, la perversion, l'anarchie intérieure, le désespoir.

A chacune de ces raisons correspond une propriété qui prédomine dans les troupes

- ♣ la vertu, la discipline, l'audace téméraire, la cruauté, la résolution opiniâtre.

Chacune de ces troupes exige une méthode de commandement différente :

Les troupes vertueuses doivent être guidées par de sages instructions et observer le Ly (101).

Les troupes disciplinées doivent être humiliées pour qu'elles ne s'exagèrent pas l'opinion qu'elles ont d'elles -mêmes.

Les troupes audacieusement téméraires exigent qu'on les exhorte souvent pour les plier à la docilité.

C'est par stratagèmes, ruses et artifices qu'on conduit les troupes cruelles.

Les troupes qui combattent par désespoir doivent être commandées avec la dernière rigueur et il faut les décimer si aucun autre moyen ne peut les ramener à leur devoir.

ARTICLE II

La connaissance de l'ennemi.

Ou Heou, fils, de Houen hou, ayant fait part à Ou Tse des craintes que lui faisaient concevoir les souverains des États voisins et l'embarras dans lequel il se trouvait du parti à prendre, Ou Tse dit :

— L'insécurité et la crainte qui en découle sont les sources de la tranquillité d'un État, car la crainte préserve de la surprise. Apprenez en outre à connaître vos ennemis, car un ennemi connu est plus qu'à demi-vaincu.

Ou Tse exposa alors le fort et le faible de chacun des États limitrophes, leurs procédés de guerre, les ressources dont ils disposaient et les procédés à employer pour lutter contre eux avec avantage.

Une armée n'est jamais homogène et un homme n'en vaut pas un autre. Il faut savoir discerner les qualités prédominantes, organiser l'armée pour tirer parti de ces qualités et récompenser leurs exploits.

Les braves doivent constituer le rang où ils encadreront ceux dont la valeur est plus douteuse.

Les robustes doivent former des équipes de travailleurs employés à la fortification ou à l'aménagement des camps et des routes.

Les agiles doivent former les détachements chargés de harceler l'ennemi.

Les intrépides sont propres aux coups de main. Témoignez-leur votre attachement, louez leur conduite, montrez votre sollicitude pour leur famille, afin que celle-ci ne pâtisse pas de leur absence, donnez-leur le moyen de vivre honorablement, quand ils auront quitté l'armée, en leur confiant des charges et des dignités civiles où ils se distingueront comme ils l'ont fait dans les emplois militaires.

Si l'espérance des récompenses et des honneurs encourage au bien, il faut aussi que la crainte des châtiments et de la honte empêche de faire le mal. Un général doit connaître tout le bon et tout le mauvais, de ses subordonnés.

Il y a huit manières de combattre l'ennemi en considérant les positions respectives des deux partis.

Pendant le froid intense, ne laissez pas dormir vos troupes, travaillez, marchez sans arrêt pour préparer l'attaque qui devra s'effectuer de grand matin. L'ennemi qui vous croit encore loin sera surpris, encore engourdi et n'aura pas le temps de se mettre en état de défense.

Pendant les grandes chaleurs, reposez-vous le jour, marchez dès le coucher du soleil, ne prenez ni repos, ni repas avant d'avoir atteint le but assigné.

Après une longue période d'observation, si les vivres menacent de manquer, si des calamités nous menacent et s'il n'y a pas d'autre issue, engagez le combat.

Les provisions étant épuisées, la famine même faisant son apparition et le ciel se couvrant, annonciateur de pluies prolongées : hâtez-vous de livrer bataille.

Quand les troupes stationnent dans des lieux malsains, que les maladies sévissent, qu'aucun secours n'est à espérer : risquez l'engagement.

Si, au moment où le soleil va se coucher, vous apprenez que l'ennemi, après une longue étape, s'est rapproché de vous au point de pouvoir combattre le lendemain, ne perdez pas un instant pour l'assaillir, alors qu'il est fatigué.

Lorsque des dissentiments se font jour chez l'ennemi, profitez-en pour le combattre.

Combattez-le enfin au moment où il sort d'un défilé et avant qu'il ait eu le temps de se déployer.

Savoir quand il faut attaquer est bon, mais il faut savoir aussi quand il est bon de ne pas le faire.

Il y a six circonstances où cette règle s'impose :

- ♣ quand l'armée ennemie appartient à une nation riche en habitants, abondamment pourvue de vivres et de ressources, que les troupes sont nombreuses, bien entretenues et instruites : en ce cas, il est même préférable de ne pas entreprendre la guerre ;
- ♣ quand l'État adverse est bien gouverné, que la nation y est unie : une victoire même vous serait funeste ;
- ♣ quand vos ennemis sont vertueux et guidés par la justice : car les négociations vous donneront plus que les armes ;
- ♣ quand vos ennemis savent mettre à la tête des armées ceux qui ont une capacité certaine, à la tête des emplois ceux qui sont sages et compétents : il n'y a rien de favorable à attendre d'un démêlé avec eux ;
- ♣ quand vos ennemis sont plus nombreux et mieux armés que vous ;
- ♣ quand vos ennemis ont beaucoup d'alliés ou qu'ils peuvent intéresser de puissants voisins à leur cause.

A la contenance de l'ennemi, un général peut savoir s'il a des chances de vaincre. Ce sera le cas si l'adversaire s'avance vers vous sans précaution, sans ordre, s'il envahit le territoire sans attendre que toutes ses troupes soient rassemblées, si ses généraux attaquent sans avoir pris le temps de se concerter, si la dissension règne dans l'État, si ses troupes ne fortifient pas leurs camps

avant d'entreprendre une action ou si elles ne se sentent en sécurité que derrière leurs palissades.

Les circonstances les plus propices à l'attaque sont les suivantes :

- ♣ quand l'ennemi a fait une longue étape, que ses troupes sont fatiguées et ne sont pas encore rangées ;
- ♣ avant qu'il prenne son repos ou son repas ;
- ♣ lorsqu'il est dans un état de délabrement ou qu'il est surmené ;
- ♣ quand il est dans une position défavorable ;
- ♣ quand il s'obstine dans un projet irréalisable ;
- ♣ quand la queue de son armée ne peut venir au secours de sa tête ;
- ♣ quand le désordre apparaît dans ses rangs ;
- ♣ quand il y a mésintelligence entre chefs et troupes.

Avec de la promptitude dans la décision et de la résolution dans l'action, vous obtiendrez le succès.

ARTICLE III

Du commandement

Pour bien commander les troupes, il faut, avant tout, savoir clairement ce que c'est que les quatre sortes de légèretés, les deux sortes de gravités et l'unique et véritable force.

Les quatre sortes de légèretés qu'il faut mettre de son côté sont : légèreté des chevaux sur le sol, légèreté des chars dans leur traction par les chevaux, légèreté des hommes dans les chars, légèreté des soldats dans le combat.

A cet effet, éviter les lieux où cette légèreté se perd et rechercher ceux où elle s'accroît, bien soigner et bien nourrir les chevaux, c'est accroître leur élan, bien entretenir et bien graisser les chars, c'est rendre le corps des hommes moins pesant ; avoir de bonnes armes de choc ou de défense, c'est rendre les soldats plus légers au combat.

Récompenser à propos le mérite, punir les fautes, sans égard pour les personnes : voilà les deux gravités.

L'unique et véritable force : c'est la discipline.

Sans elle, eussiez vous un million d'hommes, si vos troupes ne s'arrêtent pas ou ne s'avancent pas au signal, vous serez vaincu.

Ou Tse dit :

Bien commander les troupes, c'est les mettre en mouvement ou les tenir en place à volonté, les faire marcher ou reculer sans qu'elles se rompent, c'est les disposer de telle sorte qu'elles se prêtent un mutuel appui, obéissent aux ordres, se rallient si elles se sont débandées, c'est faire rentrer chacun dans le devoir, maintenir la bonne humeur sans aller au désordre, inspirer à la fois la confiance et la crainte, les occuper sans les fatiguer ; c'est faire en sorte de mériter le titre de père et leur inspirer les sentiments de fils.

Ou Tse dit :

Tout soldat doit considérer le champ de bataille comme son tombeau. Qui cherche à vivre, périt misérablement ; qui ne craint pas de mourir, survit avec honneur. Quand une maison est en feu ou qu'un bateau sombre, on ne perd pas son temps à délibérer : on agit, on travaille de toutes ses forces sans attendre des secours aléatoires. C'est dans le courage, l'adresse et l'activité que se trouve le salut. Tel doit être le soldat : avant le combat, tout

prévoir, dans le combat tout mettre en oeuvre, car il faut vaincre ou mourir.

Ou Tse dit :

Un soldat non instruit est un homme mort ; un soldat sans expérience est un homme vaincu : c'est pourquoi il faut instruire et exercer le soldat : ce sont là deux points essentiels du commandement. Un soldat instruit en rendra dix aussi habiles que lui, lesquels en formeront cent, lesquels en formeront mille, puis dix mille. Avec dix mille hommes de bonnes troupes, il ne tiendra qu'à vous que toute l'armée, si nombreuse soit -elle, ne se compose bientôt que d'excellents soldats.

ARTICLE IV

Du général en chef

Un général en chef doit avoir une culture complète (102) et non pas seulement spécialisée dans son art. La valeur n'est pas, pour lui, un titre suffisant au commandement. Elle ne s'accompagne pas toujours de prévoyance, elle pousse à la témérité et rend aveugle. Parce qu'elle accoutume à négliger les précautions et qu'elle exalte trop la confiance, elle fait négliger les conseils de la sagesse et mépriser la prudence.

Cinq points doivent retenir l'attention du général en chef :

1. La *méthode de commandement* qui doit être telle que les ordres donnés soient exécutés par toute l'armée avec la même facilité que s'ils concernaient quelques hommes seulement ;
2. La *prévoyance*, qui inspire ces ordres, permet, d'un bout à l'autre de la campagne, de faire face à tous les besoins en quelque endroit et dans quelque circonstance qu'ait lieu la rencontre avec l'ennemi ;
3. La décision prise, la plus extrême *diligence* doit présider à l'exécution : ni les fatigues et difficultés, ni les dangers ni la mort ne doivent y apporter de délais ;
4. L'*observation* scrupuleuse des règles et des usages qui conditionnent la discipline militaire et la pratique éprouvée du métier. Aucun succès n'autorise à s'en départir : un lendemain de victoire peut exiger de nouveaux combats (103) ;
5. La *liberté de jugement* pour prendre ses déterminations. C'est de lui seul qu'il doit tirer les raisons d'agir et, quand il est investi de la mission de commander, le général en chef n'a plus ni maison, ni famille, ni amis. Il ne doit plus penser qu'à battre l'ennemi et s'il doit être tué à la tête de ses troupes, que le jour de sa mort soit aussi un jour de triomphe.

Quatre considérations doivent être présentes à son esprit :

1. Le *temps* : l'instant où il prend la tête de l'armée le place au-dessus des hommes. C'est l'instant où il doit se hausser à la grandeur de son rôle pour montrer ses vertus, exalter ses qualités, illustrer sa patrie et immortaliser son nom ;
2. Le *lieu* : le général ne doit rien ignorer des particularités du terrain que ses troupes auront à parcourir afin d'en tirer le meilleur parti possible ;

3. Les *circonstances* : un habile général ne les subit pas, il les fait naître. Il sait quand il doit se faire craindre et quand il doit se faire aimer. Des ennemis, il connaît le fort et le faible. Si, par sa contenance, il sait leur en imposer, il ne néglige pourtant pas de semer la dissension parmi eux ;
4. L'*état des troupes*. Il développe leur instruction pour accroître leur aptitude au combat, il les entraîne aux fatigues et aux dangers sans pourtant les décourager. Il veille au bon entretien du matériel pour que celui-ci fasse un bon service et se prête à toutes les exigences de la situation.

Celui qui a toutes ces attentions et qui entre dans tous ces détails, sans que ceux-ci l'absorbent, a quelques-unes des qualités qui font le bon général mais il ne les a pas toutes encore : il lui faut par surcroît : du prestige, de la bravoure, de la vertu et de l'humanité.

Ou Tse dit : les tambours et les « lo » doivent parler aux oreilles, les drapeaux et étendards doivent parler aux yeux, les récompenses et les punitions doivent parler au cœur. Si ces moyens restent dépourvus de signification précise, l'armée marche vers la défaite. Un bon général donne ses ordres d'une manière nette et claire ; accoutumée à leur obéir, l'armée s'ébranle au premier signal ; entraînés à toutes les marches et rompus à toutes les évolutions, les soldats doivent être prêts à affronter la mort.

La connaissance préalable qu'a le général de son adversaire exige qu'il apporte une attention constante à la compléter dès l'entrée en campagne par l'observation de tous les mouvements ennemis et la mise à profit des moindres fautes qu'il constate.

Au général ennemi d'un tempérament présomptueux ou d'un esprit léger, il faut tendre des pièges et le tromper sur vos projets. Celui qui est intéressé par l'argent ou par les honneurs, il faut le corrompre et le séduire. Est-il imprévoyant ? Il faut temporiser pour le réduire au besoin. Manque-t-il d'autorité et de prestige ? Accumulez les éléments de division parmi ses subalternes. S'il fait preuve d'indécision, multipliez vos manœuvres et faites surgir pour lui d'incessants sujets de préoccupation ; s'il n'est pas aimé de ses soldats et n'a pas leur confiance, encouragez la désertion. Quand vous le verrez posté en terrain plat, amenez-le à vous suivre dans des lieux escarpés et quand vous l'y verrez engagé, attaquez-le avec toutes vos forces. Si, par temps pluvieux, il a eu l'imprudence de se placer dans un lieu bas, ne négligez rien pour l'inonder. Par le feu, vous anéantirez l'avantage qu'il peut tirer d'un pays fertile où les vivres sont abondants et sachez que, s'il demeure longtemps au même endroit, par paresse ou par crainte d'en sortir, vous le vaincrez sans peine.

La connaissance du fort et du faible de l'ennemi s'acquiert par l'engagement de détachements légers qui provoquent l'ennemi, l'obligent à révéler ses intentions, démasquent ses préparatifs et sondent son dispositif. De ces engagements limités peuvent découler les observations suivantes :

Si, à la première alerte, l'ennemi ne montre pas de désordre, ne sort pas de ses lignes ou de ses retranchements et semble prendre tout son temps pour répondre, s'il ne mord pas à l'appât t endu, s'il se forme en silence et avec méthode, marche avec prudence tout en ne négligeant pas de dresser quelque piège : concluez que ce sont de bonnes troupes, bien commandées. Ne vous pressez pas de les attaquer, vous pourriez avoir le dessous.

Mais si, au contraire, dès l'apparition de vos détachements, l'ennemi paraît surpris, s'il se porte à leur rencontre sans proportionner ses forces, sans se garder, en désordre : n'hésitez pas à l'attaquer. Fût-il plus nombreux, il sera vaincu.

ARTICLE V

Des décisions à prendre en diverses circonstances

Il peut arriver qu'une armée bien commandée, composée de bonnes troupes aguerries, pourvue d'excellents chevaux et munie de bons chars soit, à l'improviste, mise en déroute.

En pareille occurrence, il faut distinguer les différentes circonstances où ce malheur arrive. Si la surprise s'est effectuée de nuit, c'est aux signaux sonores qu'il faut recourir pour transmettre les ordres de ralliement. Le jour, on fera appel aux signaux visuels : pavillons, enseignes, drapeaux. Que ces moyens restent toujours à votre portée et soyez impitoyable pour quiconque n'obéirait pas immédiatement aux ordres qui sont transmis. Une fois remise en ordre, conduisez votre armée au combat.

Il peut arriver qu'à l'improviste l'ennemi fasse irruption avec des forces très supérieures.

Il faut alors distinguer les lieux où vous vous trouvez. Dans les lieux plats et découverts, on doit se retirer méthodiquement ; dans des lieux resserrés, il faut se retrancher et attendre l'attaque de l'ennemi, car ce n'est que dans les endroits d'accès difficile que le petit nombre peut espérer vaincre un plus grand.

Il peut se présenter une situation tellement scabreuse que toutes les difficultés semblent s'être rencontrées pour rendre le problème insoluble. Ce serait le cas d'une bonne armée campée de telle sorte que, derrière elle, se dressent des hauteurs escarpées, à droite des précipices, à gauche des fleuves et des rivières et devant soi des marécages. L'ennemi occupe fortement des points d'appui fortifiés de distance en distance. La retraite est impossible, la marche en avant pleine de difficultés et, bien que les vivres ne fassent pas encore défaut, le stationnement dans un tel lieu ne peut se prolonger sans péril.

En ce cas, après une rapide inspection des troupes, il faut partager celles-ci en cinq détachements suivant des itinéraires distincts. Il est à prévoir que cette dislocation surprendra l'ennemi qui hésitera sur le parti à prendre, ne sachant s'il doit attaquer ou attendre votre attaque, en sorte que vous aurez la possibilité de poursuivre votre route, soit que vous décidiez d'aller au combat, soit que vous vous déterminiez à retraiter.

Si vous optez pour le combat, ne vous engagez pas sans faire les réflexions suivantes :

Ce n'est ni la fougue de votre cavalerie, ni l'ardeur de votre infanterie qui vous procurera le succès, mais votre science, votre prudence et votre habileté. Si l'ennemi est sur ses gardes, s'il a conscience de la valeur de sa position et que ses troupes sont disciplinées, commencez par l'accrocher à l'aide de quelques détachements qui l'occuperont et l'obligeront à révéler ses intentions ; feignez d'entrer en négociations avec lui pour distraire sa vigilance et attaquez-le quand il ne s'y attendra pas. S'il se dérobe à ces tentatives de pourparlers, n'allez pas témérairement vous engager contre lui (104). Ne précipitez rien ; donnez-vous le temps de tout prévoir et de pourvoir à tout. Qu'une bagarre locale ne dégénère jamais en action générale. Même victorieuses localement, interdisez la poursuite à vos troupes. Ordonnez la retraite en empêchant qu'on poursuive les fuyards ennemis. Si l'ennemi, par un semblant de retraite, paraît vouloir vous attirer (105), disposez-vous à la bataille, mais avancez prudemment. Si l'ennemi vient à vous pour vous attaquer, tenez-vous prêt à le recevoir en plaçant vos troupes de telle sorte qu'elles se prêtent un mutuel appui. Alors, vous pourrez vous retirer en sûreté.

Ayant l'intention de refuser le combat, dans un autre cas, les troupes que vous commandez donnent des signes de terreur et les chemins pour se retirer font défaut.

C'est en usant de stratagèmes que vous pourrez vous sauver. Il faut d'abord considérer le rapport des forces. Si les vôtres sont supérieures à celles de l'ennemi, tâchez de trouver le moyen de vous frayer un chemin à travers les rangs adverses ; si elles sont moins nombreuses, retranchez-vous le mieux que vous pourrez. Usez d'artifices, trompez l'ennemi et attendez qu'une occasion favorable surgisse pour en profiter.

Engagée dans des défilés aux bords inaccessibles, votre armée se trouve subitement en présence d'une force armée supérieure en nombre.

Que vous vouliez atteindre l'ennemi ou vous dérober, il faut alors ne pas perdre un instant pour activer la marche de la colonne. Si l'engagement est inévitable, faites pousser de grands cris à vos troupes ; mêlez-y le tintamarre des trompes et des caisses pour effrayer l'ennemi ou, en tout cas, pour lui faire illusion. Faites précéder la colonne par les porteurs d'armes de jet et renforcez-les sans cesse jusqu'à ce qu'ils aient occasionné des pertes sensibles ; envoyez des détachements de diversion sur les flancs et les arrières de l'ennemi pour le déconcerter et lui faire croire à la présence de plusieurs armées.

Si l'étroitesse du défilé ne permet pas semblables diversions, il faut placer vos meilleures troupes en tête, au contact de l'ennemi, tenir séparés vos chars armés et votre cavalerie, mais prêts à faire face à toute attaque et attendre avec résolution les entreprises de l'ennemi. S'il hésite à avancer, faites énergiquement donner l'élite de vos troupes, ne lui laissez pas le temps de se reconnaître, rejetez-le de la montagne et engagez alors votre cavalerie et vos chars.

Les lieux marécageux, entrecoupés de rivières, peuvent aussi placer l'armée en difficulté si l'en nemi attaque.

Ce n'est pas le moment de s'occuper des chars, ni de la cavalerie qui ne peuvent être d'aucune utilité. Rassemblez toutes vos troupes légères et, s'il existe une éminence, portez-vous-y. S'il n'en est pas à proximité immédiate, remontez le cours des ruisseaux pour en découvrir une du sommet de laquelle vous observerez la contenance de l'ennemi. Faites alors les signaux de ralliement à vos troupes. Si l'ennemi s'engage sur ce terrain défavorable que vous venez de quitter, attendez que la moitié de cette armée soit hors d'état de porter secours à l'autre et assaillez celle qui sera le plus à votre portée.

En de tels lieux bas et marécageux, la situation peut se compliquer par des chutes abondantes de pluie, immobilisant chars et chevaux, par une attaque générale de l'ennemi et par l'apparition de la frayeur dans vos troupes.

On n'aura pas attendu l'inondation pour diriger chars et chevaux vers des éminences de terrain, mais si cette précaution élémentaire n'a pas été prise, à cette première faute n'en ajoutez pas une seconde en pensant tirer parti de ce qui peut vous nuire. Commencez par dégager un à un chars et chevaux et dirigez les uns et les autres, ainsi que vos troupes vers une hauteur et, quand vous y serez parvenus, attendez sans inquiétude les renseignements que vous aurez envoyé prendre par des reconnaissances sur l'état des chemins avoisinants. Alors, suivant ce que la prudence vous suggérera, vous prendrez l'offensive ou vous tiendrez sur la défensive. Si l'ennemi décampe le premier, vous le suivrez pas à pas en attendant l'occasion favorable de l'assailir.

Mais il se peut aussi qu'au lieu d'avoir affaire à une armée régulière, vous soyez attaqué par d'insaisissables ennemis opérant par essaims tout autour de vos colonnes ou de votre camp.

La plus grande vigilance s'impose alors. Les bestiaux ne doivent pas s'écarter des abords visibles du camp, les équipages doivent toujours être rassemblés ; tout détachement doit pouvoir être soutenu. Vous disposerez, de place en place, des embuscades qui ne révéleront leur existence qu'au moment où les pillards chargés de butin prendront à la débandade le chemin du retour.

Après la prise d'une ville, efforcez-vous de gagner le cœur des habitants. Ayant réuni vos principaux officiers et les notables de la place, donnez des instructions fermes pour interdire le vol et le pillage, pour qu'on respecte les foyers, qu'on ne tue aucun animal domestique, qu'on n'arrache aucun arbre, qu'on ne détruise aucun bâtiment et qu'on n'incendie aucun magasin (106). Faites distribuer le logement aux troupes par les notables et ne modifiez cette répartition que lorsque vous serez mieux instruit des disponibilités. Dans la distribution des grâces et des emplois, n'oubliez pas entièrement les gens du pays, et faites en sorte que les vaincus puissent se féliciter de vous avoir pour vainqueur (107).

ARTICLE VI

Des moyens d'avoir de bonnes troupes

Observer une exacte discipline, récompenser largement et punir sévèrement ne suffisent pas pour avoir de bonnes troupes. Il faut encore :

- ♣ avoir des règlements si bien faits que tout le monde en reconnaisse la nécessité et s'y soumette de bon gré ;
- ♣ que les sentiments guerriers soient tels que, dès qu'une guerre est imminente, vos soldats brûlent d'y participer et que la probabilité d'une bataille fasse naître la joie d'y prendre part ;
- ♣ que ni l'éloignement, ni les privations n'alèrent le courage des soldats et que la pensée de la mort exalte leur valeur.

S'inspirant des conseils de Ou Tse, le prince Ou heou rassembla une armée, la divisa en trois catégories : professionnels, hommes de bonne volonté, individus sans vocation précise, il les traita magnifiquement, les fit instruire, secourut les familles, récompensa les mérites et punit les fautes et cela pendant trois années au terme desquelles le roi de Tsinn déclara la guerre et envoya une armée formidable pour passer la rivière Si ho qui couvrait le royaume de Oe, gouverné avec tant de sagesse par Ou heou.

A la nouvelle de l'invasion, l'armée fut rassemblée dans un enthousiasme général et Ou heou ordonna à Ou Tse de prendre le commandement des cinquante mille guerriers ainsi réunis. Ou Tse lui fit observer que les apparences ne sont rien et que seule la réalité importe. Tout étant affaire de circonstance demande à être éprouvé avant qu'un jugement soit émis. L'armée formée par Ou heou n'ayant pas subi cette épreuve, il serait téméraire de l'utiliser telle quelle dans d'aussi graves conjonctures. Au moment où l'ennemi envahit l'État, il ne faut pas lui laisser le temps de faire des conquêtes et ces foules sans expérience que Ou heou appelle armée ne pourront remplir leur tâche. Si, néanmoins, elles veulent me suivre, ajoute Ou Tse, j'y consens, mais qu'on y adjoigne quelques vieux soldats accoutumés à braver le danger et la mort. Un seul d'entre eux en vaut cent des autres, il peut devenir formidable à un millier d'ennemis et l'exemple de ce petit nombre formera autant de héros que vous aurez de soldats.

Ou Tse ayant obtenu l'autorisation de compléter son armée à son gré remporta une victoire complète (108).

SE MA FA

Se ma fa est le titre des cinq articles attribués à Se ma, Yang Kin (Se ma est une dignité). De l'auteur de ces articles on ne sait rien de positif ; des allusions qu'il fait aux trois premières dynasties (Sia, Chang et Tcheou) et du silence qu'il observe sur les dynasties ultérieures (Tsrinn, 221 av. J.-C. et Rann, 202 av. J.-C.), on peut induire qu'il a vécu au IV^e siècle av. J.-C. Les deux premiers articles, qui sont relatifs : le premier aux cinq vertus primordiales (109), le second aux devoirs de l'Empereur, particulièrement à l'égard des gens de guerre, semblent bien être étrangers à l'oeuvre de Yang Kin. Ils auraient été introduits dans un écrit réputé pour faire consacrer par la tradition toute puissante, les règles qu'ils préconisent. Comme ils ne présentent pas d'originalité marquée en ce qui concerne l'art de la guerre, ils ont été écartés de cette étude. Les trois autres articles présentent entre eux une certaine parenté, mais le P. Amiot, qui en a donné une traduction d'après la version tartare mandchou, ne cache pas que de nombreux passages lui ont paru obscurs. Par ailleurs, d'autres donnent des signes de mutilation évidente, dues sans doute à des copies successives fautives. L'essentiel de ces articles sera résumé dans les pages qui suivent.

ARTICLE III

Précis des devoirs du chef

L'autorité est le fondement du commandement, de son usage dépendent les succès.

L'autorité s'emploie à discerner et à sanctionner, par des moyens appropriés, les bonnes actions et les fautes, à appliquer la discipline avec fermeté, à instruire et à exercer les troupes, à utiliser les subordonnés suivant leurs capacités, à favoriser l'initiative, récompenser la valeur, punir la lâcheté, exciter l'émulation, étouffer les séditions, à obtenir de tous l'obéissance.

Elle nécessite l'affection des cœurs, mais elle sait inspirer la crainte et elle impose l'unité de doctrine.

Le chef, lui-même, donne l'exemple de la soumission aux lois ; il est éclairé, juste, impartial et droit. Désintéressé, il n'agit pas pour sa gloire personnelle, mais au seul profit de la nation ou de l'armée.

Éclairé, c'est comme un flambeau ardent qui fait rayonner sa lumière sur tous les subalternes ;

Juste et sans partialité, il dissipe les causes de mécontentement, se fait aimer même lorsqu'il châtie ;

Plein de droiture, il sait rougir à propos, avoue ses erreurs et n'a pas honte de reconnaître ses fautes ;

Désintéressé, il n'épargne ni ses soins, ni ses peines, ne nourrit pas d'ambitions personnelles, sacrifie tout au bien général et ne se laisse pas corrompre.

Le chef sait tirer parti du ciel et de la terre (110), il sait, pour la conquête, la garde et la défense des postes, combiner armes courtes et longues et armes de jet (111), de telle sorte que deux fassent cinq et cinq fassent un (112) ; un seul est alors le quintuple de lui-même et il est toujours en état de combattre si l'on veille à le faire relever par d'autres. Cinq hommes inséparablement unis, vivant et combattant ensemble, n'ayant qu'un même but, un même intérêt, ne parlant, n'entendant, ne sentant qu'en commun, se soutiennent dans les marches, s'encouragent au combat, s'aident au stationnement, se protègent en toutes circonstances et se préservent de toute action illicite ou déshonorante.

Une armée est comme un grand arbre ; le général en est le tronc, les officiers et les soldats en sont les branches. Tous ont les mêmes pensées et la même manière d'envisager les choses, mais chacun a son rôle et se tient à sa place. Le général assure l'approvisionnement et le ravitaillement, il pourvoit à

tous les emplois, assigne toutes les missions, ordonne les dispositions à prendre, fixe les bases de l'instruction, entraîne ses troupes et se fait informer de tout ce qui se passe aussi bien chez l'ennemi que dans ses propres troupes. Officiers et soldats travaillent à exécuter les ordres avec fidélité et exactitude, sans se laisser rebuter par la fatigue, les privations ou le danger.

Trois qualités s'imposent au chef : la *vertu* dans la conduite des opérations, la *valeur* dans les combats, l'*art* dans les mesures à prendre. Il faut employer les hommes suivant leurs aptitudes, leur fournir l'occasion de montrer celles-ci et jamais ne faire ce que veut l'ennemi.

Il doit se réserver trois choses : le *ciel* qui lui indique le jour et l'instant favorables aux entreprises ; l'*avantage* qui consiste à être pourvu en abondance de tout ce qui est nécessaire ; le *bon* qui réside dans le fonctionnement irréprochable de tous les organes dans l'ordre et la discipline.

La force d'une armée réside dans sa qualité plus que dans son nombre.

La qualité d'une armée s'observe dans l'instruction des troupes, dans leur discipline, dans l'ordre maintenu au cours des évolutions, dans sa souplesse à s'adapter à toutes les situations.

Orgueil et lâcheté chez le chef détruisent les armées en provoquant la désobéissance, la méfiance, la désunion. Le désordre en est la suite, la défaite, la conséquence.

L'orgueil naît de la vanité et la vanité de l'amour-propre excessif ; la lâcheté vient de la crainte et la crainte du manque de confiance. Un général orgueilleux recherche les compliments et n'admet pas la contradiction. On le flatte mais il ne connaît pas la vérité. Infatué de lui-même, il ne confère de valeur qu'à ses idées ; il méprise celles qui sont différentes ; il rebute tous les concours, se rend odieux, devient détesté et bientôt trahi. En doutant de lui-même, le général doute non seulement de l'efficacité des mesures qu'il prend, mais aussi de la valeur de ceux qui les exécutent ; il se méfie de tout et de tous, est soupçonneux, mesquin, timoré, pusillanime. Tout l'inquiète, rien ne le rassure et, toujours, il s'attend au pire.

Ainsi, que le général soit magnanime et prudent ; il sera alors hardi sans témérité, fier sans présomption, ferme sans opiniâtreté, attentif sans défiance, circonspect sans soupçon. Il connaîtra le grand et le petit, le fort et le faible, le peu et le beaucoup, le plein et le vide, le pesant et le léger, le loin et le près (113). Il saura ranger sans confusion et combiner toujours à propos, suivant les circonstances, le temps et les lieux, les *trois*, les *cinq* et les *deux* de toutes espèces (114).

Pour vaincre l'ennemi, il faut, avant tout, le connaître, savoir ce qu'il fait et, pour cela, avoir des espions. Le chef doit être persuadé que la cause qu'il défend est juste et qu'en tout il observe les lois de l'humanité ; il n'entreprend rien qui ne soit favorisé par le temps et ne prescrit aucune mesure qui ne soit en rapport avec ses forces et ses ressources.

En outre, les troupes doivent être *rangées* avec art en combinant entre elles les propriétés de leurs armes, en leur permettant de s'employer à fond tout en se prêtant un mutuel appui, en facilitant leur simultanéité dans l'action et en les postant de telle sorte qu'elles voient ce qu'il faut voir, entendre ce qui doit être entendu et qu'elles puissent faire ce à quoi elles sont destinées.

Elles doivent être placées avec *avantage*, au stationnement : dans les lieux sains et fertiles ; en marche, sur des routes praticables où les embuscades puissent être décelées ; au combat, pour que toutes les évolutions soient réalisables.

Il faut les faire *combattre opportunément* en mettant à profit le temps, le moment, le terrain et les circonstances. Seule, l'expérience peut suggérer l'infinie variété des éléments à interpréter pour prendre une décision appropriée. Le matin ou le soir, lorsque l'ennemi a le soleil en face, à toute heure de la journée quand l'ennemi est dans le vent, lorsque la jonction de ses différents corps ne s'est pas encore opérée, lorsqu'il a besoin de repos, lorsqu'il n'a pas pris ses mesures de sûreté, quand un de ses chefs important et estimé est absent ou indisponible, attaquez sans hésiter, mais toujours restez maître de l'action. Ne pas s'abandonner à l'impétuosité aveugle, combattre méthodiquement, éviter de pousser l'adversaire à des résolutions désespérées, se contenter d'un résultat moyen mais sûr, au lieu d'en poursuivre un considérable, mais douteux ; suspendre le combat avant la tombée du jour, limiter la poursuite, donner du repos après le combat et reconstituer tous les éléments à la faveur de la nuit, pour être prêt à reprendre la lutte le lendemain et toujours rester en contact avec l'ennemi sont des principes à observer par le général.

Instruire en détail et entraîner ses troupes, c'est les exercer de telle sorte qu'elles contractent l'habitude de faire ce qu'elles doivent faire et d'éviter ce qu'elles ne doivent pas faire.

Commander avec fermeté, c'est faire observer les règlements, maintenir le bon ordre, exiger de tous l'accomplissement intégral de ses devoirs, mais tout cela doit être demandé avec justice, tact et humanité, sans dureté inutile, sans caprice et sans acception de personne.

Récompenser avec éclat, c'est élever la dignité de l'homme, l'encourager à bien faire et souvent le prendre par un point sensible. La valeur des récompenses dépend de l'idée qu'on s'en forme. Donnez du prix à une distinction simple et elle sera recherchée par les plus grands ; n'accordez ces distinctions qu'à ceux qui les auront amplement méritées et elles seront d'un prix inestimable (115). La gloire conférée par un fait d'armes ne doit pas être éphémère comme le serait un éloge, un grade ou une pension. Il faut lui donner un tel retentissement que celui qui en bénéficie ait la consolation de la voir rejaillir sur ses ancêtres et l'espoir de la voir se perpétuer chez ses descendants (116).

Garder avec vigilance, c'est aussi bien envoyer des espions qu'espier les mouvements de l'ennemi, c'est aussi bien pourvoir de sûreté les postes établis qu'être soi-même prêt à tout au point que l'esprit veille et travaille quand le corps repose.

Supputer avec exactitude : c'est évaluer tout ce qui se consomme par jour et prévoir en conséquence les ravitaillements à entreposer ou à transporter ; c'est connaître tout ce qui renforce ou affaiblit l'ennemi ; c'est estimer le temps exigé pour mener à bien une entreprise et dans quelle situation on trouvera l'ennemi en sorte que tout se réalise comme il était prévu.

C'est la durée qui confère la valeur. Ce qui n'est pas bon ne dure pas ; ce qui n'est pas juste est vite détruit ; aussi, dans le militaire comme dans le civil, doit être considéré comme sacré tout ce qui est ancien. Son existence prouve qu'elle est équitable, sa durée garantit sa qualité. Il ne faut donc jamais innover, il faut suivre les sentiers battus à moins d'un changement complet dans les moeurs : dans ce cas, il ne faut rien faire de son propre mouvement mais longuement délibérer (117).

Les dangers qu'on a prévus perdent leur nocivité, une peine attendue perd sa rigueur, les mesures prises pour surmonter les fatigues relèvent le courage. Avant d'exiger le serment des troupes, il faut prévenir celles-ci des obligations qu'il comporte.

Les présages doivent toujours être interprétés dans un sens favorable, mais c'est dans la justice, la droiture, l'art et l'habileté, l'expérience de vos officiers, la subordination et l'instruction de vos troupes, l'union intime des uns et des autres que vous trouverez les meilleurs garants du succès.

Enfin, toujours semblable à lui-même, le général doit commander sans humeur, sans caprice, donnant des ordres clairs, intelligibles à tous, n'excédant pas les possibilités d'exécution, mais, tout en restant affable et bienveillant, il est constant dans ses exigences, exact et inflexible dans le contrôle des résultats (118).

Avant le combat, le général inspecte ses troupes, s'assure de leur contenance, les exhorte à faire leur devoir ; il reconnaît le terrain de l'action et assigne sa mission à chaque corps. Il s'efforce de tromper l'ennemi sur ses intentions.

Le chef doit être un exemple permanent car, en bien comme en mal, il sera imité.

Si, néanmoins, le désordre se met dans ses troupes, il dispose, pour y remédier, de sept moyens efficaces :

- ♣ *l'humanité* qui freine l'indignation, la colère dans son cœur et l'empêchera de porter la rigueur dans la répression jusqu'à l'extrême sévérité et la cruauté ;

- ♣ la *fermeté* aussi bien pour ne pas se laisser abattre que pour résister aux sollicitations intéressées ;
- ♣ la *droiture* pour apprécier sainement les fautes comme pour se mettre au-dessus des préjugés ;
- ♣ l'*uniformité* qui est la constance dans l'attitude, qui enlève tout motif de dissimulation ou de craintes infondées ;
- ♣ la *justice* qui attribue à chacun selon ce qui lui est dû, le crime au coupable, l'acquittement à l'innocent ;
- ♣ les *mutations* pour rompre les complots, diviser les meneurs, préserver les éléments sains de la contagion ;
- ♣ la *vigilance* pour n'être pas surpris par un mouvement d'opinion, éteindre le feu quand il couve encore.

En outre des règlements généraux, le chef aura parfois à en établir de particuliers propres à certaines troupes, à certaines circonstances et à certains moments. Qu'ils soient peu nombreux, clairs et d'exécution facile. Tous ceux qu'ils concernent doivent s'y soumettre. Mais si des sanctions sévères et irrévocables doivent punir les délinquants, quel que soit leur rang, le général retiendra que c'est de lui-même que dépendra l'obéissance aux règlements ou l'inobservation de leurs prescriptions. Si l'armée tout entière est convaincue de son humanité, de sa justice, de sa capacité, de sa fermeté, de son impartialité et de son désintéressement, personne ne pensera à désobéir.

Mais s'il a les défauts contraires, on n'obéira que par contrainte et on tentera de secouer le joug de cet arbitraire. Si, par malheur, la troupe aime à obéir à un tel chef, c'est une preuve qu'elle lui ressemble. Dans ce cas, l'État est exposé à une proche révolution.

Ceux qui commandent en chef s'efforceront donc, par leur conduite exemplaire, d'empêcher que la postérité puisse jamais leur faire l'odieux reproche d'avoir contribué au bouleversement de l'État. C'est d'eux que le souverain et le peuple ont droit d'attendre : celui-là une partie de la gloire de son règne, celui-ci une partie de sa fidélité.

ARTICLE IV

De la majesté des troupes

Par leur attitude, en toutes circonstances, les troupes doivent imposer : le respect et la crainte chez leurs adversaires, la déférence et la confiance chez leurs concitoyens. Pour qu'elles atteignent cette majesté, indispensable à leur prestige, il faut de la fierté dans leur contenance, de la fermeté dans leur commandement, de la proportion dans leurs forces, de la modération dans leur conduite et de l'uniformité dans leurs sentiments.

La fierté dans la contenance résulte de la conscience qu'elles ont de leur mérite, de la pratique d'un austère devoir et de l'effet d'une conduite tracée par la gravité, la décence et les bonnes moeurs. Elle exclut toute pensée de mépris pour les autres professions et elle n'a rien à voir avec les manifestations dédaigneuses et outrageantes des faux braves.

La fermeté dans le commandement, en imposant à tous, sans exception et dans les moindres détails, la stricte et constante exécution des règles, maintient chacun dans l'exercice de ses droits comme de ses devoirs. Elle est une vertu si, dans le maintien de l'ordre ou dans la répression des fautes, le subordonné se rend compte que c'est la loi qui punit et non le chef qui sévit. Elle est un vice si, par son outrance, elle ne distingue pas la nature des contraventions, ne proportionne pas la gravité des châtiments ou ne sait pas user de la grâce.

La proportion dans les forces conduit à composer les troupes d'éléments en nombre, en qualité et en moyens assortis à la tâche qui leur est confiée, à les doter d'armes offensives et défensives qui ne laissent aucune supériorité à l'ennemi, à ne laisser subsister ni excès ni défaut dans l'encadrement, dans l'effectif, ni dans la nature des armes, de telle sorte qu'il n'est aucune mission que les troupes ne puissent accomplir.

La modération dans la conduite a sa source dans la tranquillité de l'âme. Elle confère le sang-froid dans les instants critiques, préserve des impulsions irréfléchies, réprime l'exaltation des passions et accoutume à tout peser avant d'agir.

L'uniformité des sentiments naît de l'estime réciproque des officiers pour la valeur de leur général, de la confiance des soldats pour les talents de leurs officiers, de l'assurance du général que tous feront leur devoir en sorte que, chacun pouvant compter sur autrui, règnent dans l'armée, la tranquillité, la discipline, la solidarité et l'unanimité.

Le général apporte la plus grande attention à l'instruction des officiers et des troupes afin d'accoutumer les uns et les autres à exécuter promptement tout ce qui leur sera commandé, à combattre avec ordre, à attaquer avec sang-froid et résolution, à observer les signaux transmettant des ordres et à se conformer à ceux-ci. Au combat, il est interdit de tourner la tête pour voir ce qui se passe derrière soi. Porter la mort ou la recevoir, vaincre ou mourir : il n'y a pas d'autre alternative et, quand l'attaque est ordonnée, il ne faut plus s'arrêter, sauf si le signal en est donné.

Avant de combattre, les troupes doivent avoir mangé. Pris trop longtemps à l'avance, le repas laisse place à la faim ; pris trop près de l'engagement, il alourdit. Cinq ou six heures avant la bataille, c'est la bonne heure. Généraux, officiers et soldats le commencent et le finissent à la même heure ; ils consomment mêmes aliments et mêmes boissons puisqu'ils doivent courir mêmes risques et endurer mêmes fatigues. Les troupes ne doivent jamais être dans la perplexité pour qu'elles n'aient pas d'hésitation sur la conduite à tenir. Il ne faut jamais laisser à l'ennemi l'initiative de la résolution à prendre. En se déterminant le premier, le général prend toutes les précautions qu'exige la poursuite du but, s'assure de la possession d'avantages accessoires qui lui seront ultérieurement de la plus grande utilité et contraint l'adversaire à subir son ascendant.

Dans une armée bien réglée, tout est bon, tout est fort : les soldats, bien nourris, instruits, disciplinés, bien conduits, n'ont qu'un même corps, une même volonté et un même but. Les chevaux, bien entretenus, alimentés et abreuvés d'une manière convenable, entraînés à un travail régulier, seront vigoureux et fourniront les services exigés. Les chars de toute nature sont vérifiés journallement pour s'assurer que leurs organes sont en parfait état. C'est par les petits détails qu'on vient à bout des plus grandes choses et maintes entreprises échouent par la négligence d'un point en apparence insignifiant.

Ce qui touche les hommes exige encore plus d'attention : armement, équipement, munitions et vivres doivent faire l'objet d'une constante vérification. La confiance dans les armes accroît le courage et il n'est pire économie que celle qui conduit à lésiner en guerre : le manque à dépenser se solde souvent par un désastre (119).

Qui peut espérer vivre sans ignominie ne cherche pas à mourir. La vertu, le sentiment du devoir, l'amour de la gloire et de la patrie peuvent faire affronter la mort, mais le plus brave éprouve quand même, au moment fatal, cette répugnance naturelle qui le fait trembler malgré lui. J'en appelle à l'expérience des plus intrépides : ils ne me contrediront pas s'ils sont sincères. Aussi, rien ne doit être négligé pour rassurer les soldats, accroître le sentiment de leur sécurité par le bon emploi qu'ils feront de leurs armes défensives et offensives (120).

En marche et dans les évolutions, les troupes doivent avoir la légèreté de l'oiseau ; quand elles gardent, elles ont, du roc, la solidité ; quand elles attaquent, elles sont solidaires comme les rayons d'une roue. Tout ce qui ne combat pas ainsi que les animaux de bât et les chariots doit être rassemblé et disposé de telle sorte qu'au centre ou aux ailes, tout puisse devenir un rempart contre les incursions de l'ennemi et une digue contre la lâcheté des fuyards. Ainsi, on tire profit de ce qui paraît inutile (121).

Les troupes doivent être animées de la volonté de vaincre, mais aussi de la crainte d'être vaincues. La première doit être tempérée par la discipline, la seconde par les mesures de précautions prises. Le général doit inspirer ces deux sentiments à ses troupes et s'efforcer de les affaiblir chez celles de l'ennemi s'il s'aperçoit qu'elles les manifestent. A qui sait faire la guerre et à qui le cœur humain n'a pas de secrets, les moyens pour y réussir ne font pas défaut.

L'essentiel est toujours de discerner ce qui est important de ce qui ne l'est pas, ce qui est indifférent de ce qui a des suites, employer les moyens qui sont efficaces et rejeter ceux qui ne conviennent pas, ne pas prolonger ce qui doit être mené avec célérité et ne pas précipiter ce qui demande à être mûri et réfléchi.

On ne fait bien que ce qu'on a déjà fait. Au cours des marches, la troupe doit être exercée aux évolutions qui précèdent, accompagnent ou suivent le combat ; pendant les haltes, elle doit s'accoutumer à occuper une position, observant en toutes circonstances l'ordre et la discipline, la promptitude et la vigilance, l'aide mutuelle et la sécurité personnelle.

Tel chef, telle troupe. A chef ombrageux, triste et pointilleux, troupe sans élan, morose et soucieuse ; des officiers négligents et désobéissants n'ont que des soldats paresseux et insubordonnés ; des capitaines lents et indécis ne peuvent avoir des hommes actifs et déterminés, car les membres se prêtent à tout si le chef imprime la force et donne le mouvement.

Un soldat ne se fait tuer que pour l'un des cinq motifs légitimes suivants : l'amour de la gloire, la provocation, la discipline, le sentiment du devoir, les récompenses.

Le ciel concourt autant que l'homme au gain et à la perte d'une bataille mais, même si le ciel est favorable, rien, ne réussit si l'homme ne le seconde pas ; comme aussi toute entreprise est vaine, si le ciel ne la favorise pas. C'est pourquoi l'habileté dans les mesures, le talent du général, l'expérience des officiers et la valeur des troupes n'empêchent pas les revers (122). Néanmoins, de ces malheurs, un grand général peut encore tirer parti.

Chaque chose doit être dite dans son temps à l'armée tout entière, une leçon à tirer, un blâme ou un éloge collectif sont à donner avant que trois jours se soient écoulés ; à un corps isolé, quelques heures d'intervalle suffisent ; à un seul homme, sur-le-champ.

Pour n'avoir rien à se reprocher, il faut avoir tout calculé et tout prévu avant d'entreprendre, que tout soit en place avant de commencer, que tout soit mis à profit quand l'affaire est en route et qu'un avantage réel la clôture.

Une victoire est la somme des succès particuliers. Tous ceux qui ont fait leur devoir y acquièrent le titre de vainqueurs.

Après la victoire, il faut équitablement partager les honneurs. Puisque tous ont vaincu, aucun corps ne doit s'attribuer le mérite exclusif, mais le mérite personnel est à récompenser par des distinctions individuelles.

Quand elle sait se battre, une armée ne perd pas son temps en escarmouches, elle va le plus vite possible à la bataille générale, mais quand celle-ci commence, tout le monde n'attaque pas en même temps. Il faut observer l'ordre prescrit. Bien disposer les troupes est facile, mais combattre en observant l'ordre l'est moins. Tout le monde peut donner des ordres, et à propos, mais plus difficile est de les faire exécuter, et intégralement. Chacun voit les dispositions à prendre, mais choisir les moyens convenables est moins aisé. Beaucoup sont capables de donner d'utiles conseils, mais peu sont disposés à les suivre. Tout le monde peut bien parler, mais rares sont ceux qui savent bien faire.

Un homme n'est pas bon à tout, il n'est jamais propre à rien. Aussi faut-il savoir discerner les aptitudes.

Tout n'est pas à dire à la troupe. L'essentiel est qu'elle sache le bon et qu'elle ignore le mauvais, en ce qui la concerne et l'inverse pour ce qui est de l'ennemi.

Perd parfois qui veut trop gagner. Après une victoire, si vous voulez achever l'ennemi par de nouveaux combats, prenez toutes vos mesures pour n'agir qu'à coup sûr car, avec une défaite, la honte serait au bout, si vous n'avez pas su mourir à la tête de vos troupes.

En tout temps, en toutes circonstances, ne manquez pas de dire au peuple que c'est le seul souci de sa défense qui inspire vos actes. Si vous prenez ses provisions, c'est pour protéger ses récoltes ; si vous détruisez ses maisons, c'est pour conserver ses villages, si les soldats troublent la tranquillité, c'est pour assurer l'ordre général et si des préjudices sont causés, c'est pour acquérir les grands avantages qui assureront à tous le bonheur. Ces maux sont inhérents à la guerre, mais ils seront supportés si l'humanité, la justice, la décence et les bonnes moeurs règnent dans l'armée et quand le peuple en sera convaincu, il offrira, de lui-même, de nouveaux sacrifices pour concourir au succès dont il sera le bénéficiaire. Dépositaire de l'honneur du souverain, de la gloire de la nation, du salut de l'Empire, l'armée ne doit engager la partie que si, de dix parties, il en soit huit qui soient en faveur du succès.

Telles sont les maximes de nos anciens : c'est d'après eux que je les propose ; c'est d'après mon expérience que je les garantis.

ARTICLE V

De la manière d'employer les troupes

Dans l'emploi des troupes, il y a des principes généraux qui sont permanents et des règles particulières propres à certaines circonstances. Les premiers sont invariables et s'imposent à tous ceux qui commandent ; les secondes sont de pur choix, mais il n'est pas donné à tous de savoir bien choisir. Je vais établir, développer et fixer l'application des principes généraux :

1. Proportionner l'importance des opérations à l'effectif des troupes. A petite armée, petits avantages, mais la somme des petits avantages fait atteindre le but. A grande armée, but accessible d'un coup, mais un coup peut aussi le faire manquer ;
2. Appropriier la nature des opérations à l'effectif des troupes. Lente à se mouvoir, la grande armée ne doit se déplacer que pour aller à la bataille et ne pas changer de lieu, si rien ne l'y oblige. Une petite armée ne doit pas avoir de lieu fixe. Elle doit toujours être en marche et en action ;
3. Adapter l'attitude à l'effectif des troupes en présence de l'ennemi, avant de combattre, la grande armée doit rassembler ses forces, la petite armée doit aussitôt engager le combat par des actions de détail ;
4. En toutes circonstances, agir du fort au faible, en concentrant les moyens dont on dispose ;
5. Remédier à la fatigue, en faisant reposer les troupes avant le combat ou en relevant, pendant le combat, celles qui sont épuisées ;
6. Ne pas engager la bataille si les troupes manifestent de la crainte ou de la perplexité, si elles doutent du succès ;
7. Toute opération de surprise exige le secret et la prudence et demande à être soutenue à distance ;
8. Si l'ennemi, après avoir réduit considérablement ses forces, en face de vous, paraît inquiet de sa faiblesse, feignez vous-même d'avoir peur et simulez une retraite. L'ennemi cessera d'être sur ses gardes et vous l'attaquerez à l'improviste ;
9. Mettre de son côté les avantages : vent, éclairage, position, flancs assurés ;
10. Ne jamais se battre sur un terrain qui a la figure d'une tortue renversée. N'y camper que pour peu de temps ;

11. Ne rien précipiter. Quand les dispositions sont prises pour le combat, être attentif à ce que fait l'ennemi ; savoir se laisser attaquer pour connaître le fort et le faible et l'obliger à montrer ses intentions. Se prémunir contre les feintes et les ruses de l'adversaire ;
12. Dans les rapports avec l'ennemi, ne croire que ce que l'on voit ; les paroles ne signifient rien, seuls les actes comptent ;
13. Ne pas faire ce que veut l'ennemi, mais pouvoir faire tout ce qu'il fait ;
14. Discerner, dans ce que fait l'ennemi, le vrai du faux ;
15. S'il retraite, ne pas se presser à le poursuivre. Quand vous allez, sachez par où vous reviendrez ;
16. La réussite n'est jamais complète car, toujours, on commet quelque faute. Toute opération comporte un risque et des aléas. Il faut de la force d'âme pour l'entreprendre, de l'énergie pour la poursuivre et de la prévoyance pour parer aux suites qui en découlent ;
17. L'homme est ce qu'il y a de plus précieux sous le ciel. Pour alléger ses peines et épargner son sang, il faut abréger la guerre et savoir la terminer, même à prix d'argent, si l'intérêt général le commande ;
18. A la guerre, tout est subordonné à l'intérêt général. Au guerrier, l'État tient lieu de tout. Amis, parents, femme, enfants, famille disparaissent dans l'État. Hors de l'État, il n'y a plus rien pour le soldat ;
19. Une armée animée de ces sentiments, conduite avec ces principes sera invincible bataille donnée, victoire acquise ; ville assiégée, place prise.

Tout ce que je viens de dire n'est qu'un précis de la doctrine et des usages des grands généraux qui ont illustré notre Empire depuis les temps les plus reculés. Puissions-nous laisser à nos descendants les mêmes exemples que nos ancêtres nous ont transmis !! [\(123\)](#)

*

* *

NOTES

A. - SUN TSE

(1) La doctrine à laquelle Sun Tse fait allusion, c'est, l'objet de la « grande étude » exposée par Khong Fou Tse (Confucius). C'est essentiellement une discipline d'esprit fondée sur l'observation et l'expérimentation. Étudier, c'est être attentif et pouvoir reproduire, mais il faut aussi réfléchir en s'astreignant à toujours confronter les images aux faits. Ce sont, en somme, deux millénaires avant Descartes, les principes de la méthode scientifique que Khong Tse applique non seulement au perfectionnement des qualités humaines, mais aussi au gouvernement des peuples auquel il fixe pour but l'amélioration générale des conditions de vie, le bien-être et l'accroissement de la production, dans l'ordre et la stabilité.

Constitue également la doctrine dont étaient pénétrés les Chinois de l'époque Tcheou, l'enseignement de Lao Tse qui vient dans le même temps. Plus mystique que Khong Tse, Lao Tse ne confère aux objets matériels que l'apparence, l'image qu'en donnent les sens imparfaits. Nous sommes prisonniers de notre destinée et c'est pure vanité que vouloir triompher des obstacles qui s'accumulent sous nos pas. Seule la pensée est libre, car on ne peut rien contre elle. C'est ce qui confère un si haut prix à la vie spirituelle et c'est la pratique de cette vie qui détache des biens matériels, ne laisse aux discours et aux faits qu'une importance secondaire, donne un juste équilibre au moral, enseigne la patience dans les épreuves et l'indifférence devant la mort.

(2) Le Ciel, comme la Terre, traduisent dans nos langues des idéogrammes dont le sens est beaucoup plus étendu que celui que nous leur attribuons. Le Ciel englobe ici tous les phénomènes naturels qui ont l'atmosphère pour théâtre. Ces phénomènes résultent de la conjonction ou de l'opposition des deux principes Yin et Yang, l'un de nature spirituelle, l'autre matérielle. L'étude du Ciel comporte donc l'astronomie, la météorologie, la climatologie.

(3) Par étude de la Terre, il faut entendre la connaissance de la géographie, de la topographie, de l'hydrographie et des phénomènes qui font l'objet de la géographie physique.

(4) Sous la dynastie Tcheou, la Chine n'était pas unifiée. Si quelque puissant autocrate réussissait, pour un instant, à souder ensemble diverses principautés, celles-ci ne tardaient pas, sitôt la disparition du souverain, à se fragmenter. C'est ainsi qu'à l'époque de Sun Tse, dans la seule région du Chann-Si (nord du fleuve Jaune), existaient les États de Hann, Oe, Tchao, par désagrégation du royaume de Tsrinn. Le Chann-Si, le Ho-nann, le Chan-Toung actuels groupaient à leur tour d'autres principautés. Ces États se liguèrent entre eux pour assaillir une principauté. En outre, aux confins de l'Empire, des forces militaires permanentes étaient indispensables pour contenir les hordes barbares (Mandchous, Huns, Thibétains) toujours prêtes à de fructueuses razzias chaque fois que déclinait en Chine l'autorité centrale.

(5) Il s'agit des peuples chinois, divisés par un système qui rappelle celui de l'Europe féodale. Les armées se recrutent autant dans la principauté que parmi les déserteurs des armées rivales. Les généraux, comme les administrateurs, offrent leurs services au Prince qui fait cas de leurs talents ou agréé les plans qu'ils lui soumettent.

(6) Les chiffres énoncés par Sun Tse ne sont pas imaginaires. L'armée de Tcheou, commandée par Ou Oang qui, en 1122 av. J.-C., attaqua l'empereur Sinn pour mettre un terme à ses crimes et à ses débordements, aurait eu 4.000 chars de guerre et 400.000 combattants. L'Empereur disposait de 700.000 hommes.

(7) Le li est une mesure itinéraire qui vaut environ 576 mètres. Une ligne de communication de 500 à 600 kilomètres, telle que l'envisage Sun Tse pour une opération normale, montre l'habitude des généraux chinois de poursuivre des opérations de grande envergure auprès desquelles nos guerres européennes semblent des guérillas.

(8) Mille onces représentent environ 30 kg 500 d'argent soit, pour 100.000 hommes, une solde journalière d'un tiers de gramme d'argent : soit 7 centimes de franc-or. Il faut évidemment tenir compte, d'une part, du pouvoir d'achat de ce salaire, dans la Chine du Ve siècle av. J.-C., et, d'autre part, de l'énorme dépréciation de l'argent depuis cette époque lointaine. Il se peut d'ailleurs qu'il ne s'agisse pas d'une solde proprement dite, laquelle était payée partie à la levée et partie au licenciement, mais plutôt d'une prime de présence.

(9) Jusqu'en 400 av. J.-C., l'impôt s'acquittait en nature d'après le système *tsing* (puits). Chaque famille avait ses terres de superficie variable suivant le nombre des enfants, divisées en neuf carrés égaux ; le produit du carré central était destiné à l'État. A cette époque furent substitués des impôts sur les grains.

(10) Le tchoung est une ancienne mesure de capacité qui contenait environ 8 hectolitres 33.

(11) Le ché est une mesure de poids correspondant à environ 56 kilos.

(12) Les chariots de guerre étaient peints et portaient gravés certains caractères. Mais l'insigne distinctif consistait essentiellement dans le fanion *Tou*, étendard carré orné de figures et qu'arboraient des groupes de cinq ou dix chars.

(13) Les prisonniers ennemis auxquels il est fait allusion étaient des Chinois qui parlaient la même langue, maniaient les mêmes armes et combattaient suivant les mêmes règles. Leur assimilation par le vainqueur ne présentait aucune difficulté. En règle générale, déjà à cette époque, les Chinois sont essentiellement des agriculteurs fixés au sol, alors que les non-Chinois qui les environnent sont des pasteurs ou des chasseurs nomades.

(14) Le mot « Seigneur » qui vient du latin *senior* : le plus âgé, n'a pas la même signification en chinois. Il s'exprime par *tsiunn*, dont l'idéogramme représente une main gauche au-dessus de la bouche : *celui qui ordonne avec un porte-voix*. C'est donc un chef qui commande et qui a pour mission de protéger le cheptel humain pour assurer le revenu de la dîme et le plus souvent davantage.

(15) La doctrine de guerre de Sun Tse ne voit dans la bataille qu'un incident auquel il faut être préparé, un procédé de lutte qui n'est pas supérieur aux autres, un moyen d'obtenir la décision mais qui n'est pas exclusif. Il condamne cette furie aveugle qui pousse les armées dans une mêlée hâtive et irréfléchie, et qui fait dépendre le salut de l'État du hasard des combats improvisés. Sa longue expérience et sa sereine philosophie lui font considérer que le but suprême de la guerre n'est pas de remporter de coûteuses victoires, mais de préparer le rétablissement de la paix en contraignant l'adversaire à accepter les conditions d'un arrangement ; poursuivre l'anéantissement de l'ennemi, c'est donc aller à l'encontre du but de la guerre puisqu'on s'expose à ne plus trouver en face de soi un État organisé pour accepter la soumission et souscrire de nouveaux engagements. Continuer la lutte lorsqu'on est victorieux, c'est aussi bien diminuer ses propres forces qu'affaiblir le gage exigé du vaincu.

Par la profondeur de ses réflexions, Sun Tse fait entrevoir que l'art de la guerre est plus subtil que ne l'ont imaginé certains théoriciens et que ne l'ont pratiqué quelques grands capitaines, qui ne furent que des soldats heureux. Limiter l'objet de la lutte aux forces combattantes de l'adversaire est un fait de myopie intellectuelle. Il faut s'en prendre surtout à ce qui est rare, précieux, essentiel et indispensable à l'ennemi et cette poursuite de la raréfaction n'implique pas nécessairement la bataille des hommes. Trois années de stériles et sanglants combats furent, pour les Alliés, la conséquence de l'erreur initiale propagée par la doctrine napoléonienne. C'est seulement dans le courant de l'année 1943 qu'ils comprirent que les armées allemandes pourraient être immobilisées le jour où les moteurs n'auraient plus d'essence et lorsque les engins ne pourraient plus être réparés ou approvisionnés.

(16) Les anciennes armées chinoises ont toujours fait usage de chars de combat. Parmi les hypothèses formulées sur l'origine des Chinois et de leur civilisation, l'une des plus solides et des plus récentes, celle du Rev. Ball (*Chinese and Sumerian*, Oxford, 1913) trouve de nombreuses analogies entre les Chinois anciens du Hoang-Ho, berceau de la Chine et les Sumériens. Or, ces derniers employaient le char de toute antiquité. De nombreuses représentations en figurent sur les bas-reliefs exhumés en Mésopotamie. Le char chinois (*Lou*) était un véhicule à quatre roues, pouvant contenir une dizaine de guerriers. Construit en bois, il était recouvert de peaux de bêtes fraîchement tuées pour le préserver des traits incendiaires. Les bords du char étaient renforcés par une galerie de grosses pièces de bois, formant rempart pour abriter les combattants. Les chars n'étaient pas qu'un instrument d'at taque, groupés ils formaient des réduits derrière lesquels les combattants venaient se reformer ; dans la défense, ils constituaient autant de points d'appui sur lesquels s'appuyait la ligne des piquiers. Les anciens Chinois semblent avoir mieux compris que nos contemporains que la mobilité d'un engin profite autant à l'attaque qu'à la défense.

(17) Ces tours étaient d'énormes masses de terre gazonnée dont la hauteur dépassait celle des murailles de la ville assiégée. C'étaient, en réalité, de véritables terrasses, semblables à l'*agger* que les Romains élevaient sur le front d'attaque. Ainsi, l'assaillant se trouvait protégé et combattait dans les mêmes conditions que l'assiégé.

(18) Dans la Chine ancienne, les ennemis non-Chinois étaient des nomades. Les plus redoutables étaient les Sienn-iunn, ancêtres des Siong-nous, que nous appelons les Huns. Cavaliers infatigables, ils n'avaient pas de places fortes. Les sièges auxquels Sun Tse fait allusion ne concernent donc que des forteresses chinoises défendant des principautés qu'il était facile d'incorporer ensuite dans l'État victorieux. Il importait dès lors de ne pas décimer par la famine ou exterminer par une lutte sans merci des populations destinées à faire retour à la communauté nationale.

(19) Visiblement, en entrant dans tous ces détails, Sun Tse indique le degré de généralité des connaissances exigées d'un chef d'armée, mais il est évident qu'avec les effectifs rassemblés déjà à cette époque, le commandant d'une armée de 100.000 hommes ne pouvait songer à connaître individuellement tous ses soldats et les aptitudes de chacun. Il faut donc entendre que le général s'efforce de discerner les meilleurs et les aptitudes spéciales de quelques-uns d'entre eux.

(20) Sun Tse n'a pas manqué de signaler l'importance primordiale de ces facteurs psychologiques qui sont l'essence même du commandement.

(21) Tous les grands capitaines chez lesquels le succès n'avait pas aboli le sens des réalités ont eu la même humilité. Turenne disait que « le général vainqueur est celui qui a fait moins de fautes que son ennemi ».

(22) Les Chinois anciens concevaient la Terre composée de neuf couches concentriques ayant chacune des vertus spécifiques dont l'excellence allait en croissant au fur et à mesure qu'elles approchaient du centre. De même, le Ciel était formé de neuf enveloppes ayant aussi leurs propriétés, les plus sublimes étant contenues dans la sphère la plus étendue. La métaphore de Sun Tse comporte diverses interprétations dont la plus vraisemblable est que chacune des deux méthodes, défensive ou offensive, doit être pratiquée dans la perfection, c'est-à-dire ne négliger aucun des éléments susceptibles d'en accroître l'efficacité. Une explication plus littérale est donnée par quelques commentateurs chinois : s'enfoncer jusqu'à la neuvième terre serait dissimuler tous ses desseins, ne rien laisser entrevoir de ses dispositions, masquer tous ses préparatifs ; s'élever jusqu'au neuvième ciel serait exalter le moral, échauffer l'enthousiasme des exécutants et combattre avec une telle ardeur que l'univers entier retentisse du bruit de leurs exploits.

(23) Les paroles énigmatiques de Sun Tse ont un sens profond qui dépasse la traduction littérale : « l'excès en tout est un défaut ». Elles visent plus loin. L'emploi brutal du combat pour obtenir la victoire est une forme de la violence. Certes, la force est nécessaire pour

maintenir aussi bien les institutions que les valeurs morales, mais la force détruit aussi les institutions comme les valeurs qu'elle est appelée à protéger. Un succès remporté par les armes incite à en rechercher d'autres et ainsi la guerre par les armes devient un cancer qui tue la civilisation. C'est pourquoi Sun Tse recommande la modération et l'emploi volontairement limité du glaive.

(24) C'est la phase de la « guerre des nerfs », objet d'une propa gande habile qui tire toute sa valeur de la connaissance psychologique de l'adversaire. Elle fut maniée avec maîtrise par tous les grands capitaines et explique mieux que leurs victoires, la facilité avec laquelle ils purent exploiter leurs succès. La médiocrité professionnelle des armées révolutionnaires est plus que compensée par l'effet dissolvant provoqué, dans les nations adverses, par la propagation des idées nouvelles. Dans les groupements embryonnaires tels que la Chine ancienne en présentait aussi bien que dans les sociétés modernes, où l'individu est absorbé par la masse, cet effet de désagrégation agit avec rapidité et intensité. Il doit être entrepris préalablement à toute action militaire et poursuivi pendant les succès initiaux pour porter tous ses fruits.

(25) Un Y pèse 20 onces chinoises (soit environ 700 grammes). Un Tchou est la 1.200^e partie d'une once (environ 3 centi grammes).

(26) Un Jen contient 8 pieds chinois. Le pied chinois ancien mesurait environ 0,26 m. 1.000 Jen correspondraient approximativement à 2.000 mètres.

(27) Cette précaution répond au sentiment universel qu'Ardant du Picq a exprimé en disant que le combattant ne lutte pas pour la mort, mais pour remporter la victoire et qu'il fait tout ce qui dépend de lui pour assurer celle-ci et éviter celle-là. C'est l'essence du commandement que de prendre toutes les dispositions destinées à convaincre les troupes que rien ne sera ménagé pour leur éviter les pertes. Après les opérations qui aboutirent à la capitulation d'Ulm et au cours desquelles la Grande Armée ne perdit pas 1.500 hommes, Napoléon ne manqua pas d'exploiter ce résultat dans une proclamation où il dit :

« Soldats !! ce succès est dû à votre confiance sans bornes dans votre Empereur, à votre patience à supporter les fatigues, à votre rare intrépidité. Tout *mon soin sera d'obtenir la victoire avec le moins possible d'effusion de sang* ; mes soldats sont mes enfants. »

(28) Les anciens Chinois ne connaissaient en musique que cinq tons naturels (Koung, Chang, Kio, Tche, Yu). Ils distinguaient cinq couleurs fondamentales (jaune, rouge, vert, blanc, noir) et ils admettaient cinq goûts caractérisés (doux, aigre, salé, amer, piquant).

(29) Napoléon ne connaissait pas d'autre origine aux décisions fulgurantes qu'il prenait parfois.

— Moi disait-il à Roederer, je travaille toujours, je médite beaucoup. Si je parais toujours prêt à répondre à tout, à faire face à tout, c'est qu'avant de rien entreprendre, j'ai longtemps médité, j'ai prévu ce qui pouvait arriver. Ce n'est pas un génie qui me révèle tout à coup ce que j'ai à dire ou à faire dans une circonstance inattendue pour les autres, c'est ma réflexion, c'est la méditation...

Et il ajoutait :

— Quand je fais un plan militaire, il n'y a pas d'homme plus pusillanime que moi. Je me grossis tous les dangers et tous les maux possibles dans les circonstances. Je suis dans une agitation tout à fait pénible. Cela ne m'empêche pas de paraître sorcier devant les personnes qui m'entourent ; je suis comme une fille qui accouche.

(30) Bien qu'on n'ait pas trouvé de ressorts à arbalète avant la dynastie des Han (1^{er} siècle de notre ère), de nombreuses allusions, chez les auteurs des dynasties Tcheou et Tsrinn laissent penser que ce perfectionnement de l'arc a été découvert au moins cinq ou six siècles auparavant.

(31) Sun Tse suggère que, par ruses et stratagèmes l'ennemi est sollicité de se porter dans une direction déterminée où il est attendu.

La tentation qui lui est offerte est si alléchante qu'il saute sur l'appât sans arrière-pensée, s'engage à fond sans réserve et donne dans le piège ainsi tendu. Le plan d'opérations de l'armée allemande, en mai 1940, est une excellente application du principe de Sun Tse. Figées derrière la frontière belge, les forces alliées ont l'inertie du bloc de pierre équarri. Pour leur donner la mobilité de la poutre arrondie, les Allemands violent la neutralité hollando-belge. Ce signal déclenche immédiatement la mise en mouvement des forces alliées à travers la Belgique, dans la direction attendue par l'ennemi. Celui-ci fait alors sauter la charnière qui reliait les forces mobiles à la ligne Maginot, se porte rapidement sur les arrières des alliés qui sont contraints de capituler ou de s'embarquer en abandonnant leur matériel. En moins de quatre semaines, six armées alliées sont annihilées avec des pertes en vies humaines extrêmement faibles de part et d'autre. « Faire ce que veut l'ennemi tient plus de la trahison que de la bravoure », disait Xénophon.

(32) Le titre de ce chapitre a un sens symbolique. Il se réfère visiblement à la comparaison faite par Sun Tse à la fin de l'article entre l'eau et la troupe. La mobilité, la force vive, la promptitude avec laquelle l'eau courante s'adapte au terrain sur lequel elle s'écoule et résout tous les problèmes d'hydraulique qui, par leur complexité déjouent parfois le calcul humain, fournissent à Sun Tse un thème commode pour exposer toute la plasticité dont doit faire preuve l'esprit du général.

Ce serait commettre un contre-sens que de chercher dans ces énumérations des préceptes à ériger en dogmes. Ce ne sont pas des règles formulées pour garantir le succès, mais seulement des indications sur l'extraordinaire variété des situations qui peuvent surgir : chacune d'elles n'est ni bonne, ni mauvaise en soi. Tout dépend de l'art avec lequel le chef sait les saisir par leur « bord maniable ». Partout, dans la nature comme dans les combinaisons humaines, il y a du plein et du vide, du consistant et du meuble, du solide et du faible. Savoir le discerner rapidement et en faire son profit, ne pas heurter le dur avec le mou, s'y prendre toujours du fort au moins résistant, rendre friable ce que l'on veut broyer et agglomérer ce qui n'a pas de compacité, sont des procédés qui doivent être instinctifs chez un général.

La richesse de cet article ne sera pleinement appréciée que par ceux des lecteurs qui voudront bien avoir présent à l'esprit un des exemples les plus achevés de l'art militaire porté à sa perfection, comme le concevait Sun Tse. Nous croyons, à cet égard, pouvoir recommander les campagnes de Turenne en 1652 et 1653.

L'audace et l'aisance avec lesquelles Turenne, en 1652, s'oppose, avec sa petite troupe de 8.000 hommes, à l'invasion de 20.000 Espagnols, a son origine dans la connaissance précise qu'il a de l'ennemi et de ses chefs avec lesquels il a frayé pendant deux ans.

A la guerre, tout est supputation de temps et de distance et comparaison des forces mouvantes. C'est ce calcul précis qui assure à Turenne, en 1653, la possibilité d'assiéger Rethel sans être inquiété. Cette décision est fondée sur la connaissance des rassemblements ennemis et sur le rôle de jonction qui était assigné à cette place par l'ennemi. La ville prise, Turenne se retourne vers le prince de Condé. Celui-ci est en Picardie. Mais Turenne a exactement jaugé les propriétés de la Somme. Pendant que Condé passe entre Somme et Oise, Turenne, en se portant sur Vervins et en occupant les ponts de l'Oise, menace les communications de l'envahisseur et freine son mouvement. Turenne répare son infériorité numérique en ne mettant aucune garnison dans les places. C'est en attaquant l'assiégeant éventuel qu'elles seront sauvées.

Pour rendre sa menace effective, Turenne franchit l'Oise, se mettant à portée de Condé qui sent aussitôt l'impossibilité de réaliser ce qu'il voulait tenter en direction de l'Île-de-France. L'audace de Turenne est justifiée par la résolution de combattre qui anime ses troupes et par l'excellence des positions défensives qu'il choisit. Sa faiblesse est compensée par sa mobilité et par la rapidité de ses marches.

Condé tergiverse. Après avoir pris Roye, il attend un renfort de Cambrai. Turenne, avisé, intercepte celui-ci et lui fait rebrousser chemin. Or, Condé ne pouvait subsister sans ce convoi.

Ici Turenne commet une faute. Il eût dû prévoir que Condé allait rétrograder pour se rapprocher de ses bases. Il lui fallait retraverser la Somme. En tenant Ham et Péronne, Turenne eût pu monter une manoeuvre décisive. Il ne le fit pas et faillit être battu à Peronne. Il avoua d'ailleurs cette erreur avec franchise. (Voir *Mémoires de Turenne*, édition C. Rousset, p. 187-188.)

Ainsi, à deux mille ans d'intervalle, l'expérience de Sun Tse trouve un champ parfait d'application, avec des moyens d'expression différents, mais avec une plénitude qui confirme sa valeur.

(33) C'est le procédé, vieux comme le monde, des Horaces contre les Curiaces, d'Hannibal à Cannes, de Condé à Lens, de Napoléon à Austerlitz ; c'est aussi la faute des Allemands à la première bataille de la Marne.

(34) Mille li correspondent à 576 kilomètres, soit environ de 20 à 25 marches.

(35) « L'art de la guerre indique qu'il faut tourner ou déborder une aile sans séparer l'armée. » (NAPOLÉON, *Précis des guerres de Frédéric 11*, 24^e observation.)

(36) Gohier rapporte en ces termes une conversation entre Bonaparte, retour d'Égypte et Moreau, vaincu en Italie :

— ... L'armée française trop faible, dit Moreau, devait fatalement succomber. C'est toujours le grand nombre qui bat le petit.

— Vous avez raison, général, répondit Bonaparte, le dieu de la guerre est toujours du côté des gros bataillons.

Mais Gohier lui ayant fait observer qu'avec de petites armées, il en avait souvent battu de grandes, Bonaparte répliqua que

« dans ce cas là même, c'était toujours le petit nombre qui était battu par le plus grand. Lorsque, avec de moindres forces, j'étais en présence d'une grande armée, groupant avec rapidité la mienne, je tombais comme la foudre sur l'une de ses ailes et je la culbutais. Je profitais ensuite du désordre que cette manoeuvre ne manquait jamais de mettre dans l'armée ennemie, pour l'attaquer dans une autre partie, toujours avec toutes mes forces. Je le battais ainsi en détail, et la victoire qui en était le résultat était toujours, comme vous le voyez, le triomphe du plus grand nombre sur le plus petit. » (*Mémoires de Gohier*, I, p. 203 et suiv.)

(37) Environ 6.000 mètres, c'est-à-dire la limite de ce que le renseignement à vue peut recueillir avec exactitude.

(38) Le royaume de Yee était situé au sud de l'embouchure du Yang Tse Kiang. Le royaume de Oe dans la vallée moyenne du Fleuve jaune.

(39) Napoléon écrit à Jourdan, après la perte de la bataille de Talavera :

« Les batailles ne doivent pas se donner si l'on ne peut calculer en sa faveur 70 chances de succès sur 100 ; que même on ne doit livrer bataille que lorsqu'on n'a plus de nouvelles chances à espérer, puisque, de sa nature, le sort d'une bataille est toujours douteux ; mais qu'une fois qu'elle est résolue, on doit vaincre ou périr. » (Correspondance de Napoléon, XIX, n° 15694.)

(40) Les cinq éléments sont la Terre, l'Eau, le Bois, le Feu et le Métal.

(41) Pendant que la Grande Armée rassemblée sur les côtes de la Manche et de la mer du Nord se prépare à attaquer l'Angleterre, celle-ci noue avec l'Autriche et la Russie une troisième coalition. L'avant-garde de cette coalition, commandée par Mack, remonte la vallée du Danube pour envahir la France par la trouée de Belfort avec la conviction de ne rencontrer aucune résistance sérieuse, en raison de l'éloignement de la Grande Armée.

Le 9 août 1805, l'Autriche entre dans la coalition. Le 13, Napoléon dicte à Daru, au camp de Boulogne, le plan complet de la campagne.

« Ordre de marche, longueur des étapes, lieux de convergence des colonnes, attaques de vive force, mouvements divers, fautes de l'ennemi : tout, dans cette dictée si subite était prévu à deux mois et 300 lieues de distance. Les champs de bataille, les victoires et jusqu'aux jours mêmes où nous devons entrer à Munich et dans Vienne, tout fut alors annoncé, fut écrit comme il arriva. S'il y eut quelques différences de temps et non de résultats entre Munich et Vienne, elles furent à notre avantage » (Récit de Daru au comte de Ségur).

Mack pensait surprendre l'armée française ; il fut assailli, encerclé et contraint de capituler dans Ulm avant même d'avoir compris qu'il avait attiré sur lui toute la Grande Armée.

En décembre 1805, pour prendre part à la bataille d'Austerlitz, la division Friant franchira 35 lieues en cinquante-six heures.

(42) 100 li correspondent à trois étapes de 20 kilomètres. L'armée qui fond sur l'adversaire à cette distance bénéficie intégralement, selon Sun Tse, de l'effet de surprise. Mais si les deux armées se portent à vitesse égale à la rencontre l'une de l'autre, c'est une bataille hasardeuse qui s'engagera. Il y aurait incertitude sur le résultat (une chance sur deux) si les dispositions prises, telles que Sun Tse les a énumérées ne conféraient au général habile deux chances sur trois d'être victorieux. Mais si l'ennemi n'a connaissance du mouvement de l'adversaire que lorsque celui-ci n'est plus qu'à une étape de lui (30 li ou 18 kilomètres), alors son dispositif ne pourra plus être modifié en temps utile.

(43) Cette cause de l'échec de maintes campagnes mérite d'être méditée car elle porte parfois sur des détails infimes. En Espagne, Wellington fut arrêté, dans sa marche, parce que sa cavalerie fut aux trois quarts ruinée par le manque d'orge. La retraite de Russie ne tourna au désastre que par suite du manque de ferrures. Faute d'attelages, les colonnes de matériel ralentirent la marche des troupes au point que celles-ci furent atteintes par l'hiver avant d'avoir pu rejoindre Smolensk. C'est également le manque de ferrures qui réduisit à rien l'activité du corps de cavalerie Richthofen pendant la première bataille de la Marne. De nos jours, la guerre mécanique impose des servitudes encore plus grandes : pièces de rechange, carburants, engins spéciaux, munitions, vêtements appropriés, médicaments doivent être prévus en abondance, amenés à pied d'œuvre et répartis. Le succès dépend étroitement de la satisfaction de ces exigences.

(44) Sun Tse fait allusion à la structure féodale de la Chine ancienne avec ses princes quasi-indépendants, ses gouvernements locaux presque autonomes, la cour du Fils du Ciel, foyer d'intrigues permanentes. Mais cette situation se retrouve identique au XVIII^e siècle. Les maréchaux de Louis XIV doivent compter avec les Provinces Unies, le gouverneur des Pays-Bas, les Électeurs allemands, le duc de Savoie et la république de Gênes. A Versailles il faut se concilier Louvois, les favorites, les princes du sang et jusqu'aux commis du Secrétariat d'État à la guerre.

Il est à peine utile de dire que dans nos États modernes, il faut ménager non seulement le gouvernement et le Parlement, les cabinets et les diplomates étrangers, mais surtout tenir compte de l'opinion publique et du représentant de celle-ci : la presse.

(45) Sur l'importance du renseignement à la guerre, en général, et de l'information topographique en particulier, on consultera *Avant-postes de cavalerie légère* du général de Brack et pour la guerre moderne : *Étude sur le fonctionnement interne d'un 2^e Bureau en*

campagne, par le commandant Ch. Paquet (Berger-Levrault, 1923). Le 25 mai 1805, Napoléon écrivait dans une lettre écrite de Milan :

« Rien ne donne plus de courage et n'éclaircit plus les idées que de bien connaître la position de son ennemi.

(46) Le Lo militaire est un instrument de percussion constitué par un bassin de bronze d'environ 1 mètre de diamètre et 10 centimètres de profondeur. Heurté avec un maillet de bois, il fait entendre des sons prolongés, perceptibles de très loin.

(47) Assiégeant Mannheim, en 1688, Vauban rend compte à Louvois qu'au cours de la nuit du 7 novembre, il a ouvert la tranchée à la citadelle.

— Si c'étoit des Français, disait-il, j'en attendrois une sortie dès le matin ; mais, comme la grande bravoure des Allemands ne se fait bien sentir qu'après-midi, cela fait que je ne les appréhende pas parce que la tranchée sera fort bien en état, et que nous aurons dîné aussi bien qu'eux.

(48) Le titre *des neuf changements* donné par Sun Tse ne répond pas exactement au contenu de l'article, lequel traite non seulement des modifications au plan initial que les circonstances peuvent imposer, mais aussi des défauts de caractère qui peuvent compromettre toutes les combinaisons.

C'est probable ment pour les vertus mystiques qui s'attachaient au chiffre 9 que Sun Tse réduit ou étend à ce chiffre le nombre de ses préceptes. En les lisant, on retiendra qu'ils s'appliquent à une époque lointaine où l'homme était dans une étroite et formelle sujétion des forces naturelles. Plus près de nous, de pareilles circonstances se retrouvaient encore dans les expéditions coloniales et en dépit des moyens matériels que la science a mis à la disposition des armées, ceux-ci peuvent parfois faire défaut à quelques détachements et restituer toute leur actualité aux conseils de Sun Tse.

(49) En dépit des progrès techniques, les armées actuelles sont toujours dans une étroite dépendance du terrain sur lequel elles opèrent et l'emploi généralisé des engins mécaniques n'a fait qu'alourdir cette subordination : l'efficacité, la mobilité, le ravi taillement et l'usure du matériel sont en étroite relation avec la nature des régions dans lesquelles il est employé.

(50) A sa rentrée d'une campagne victorieuse, Montecuculli fut accueilli par son souverain en ces termes :

— Vous avez reçu mes ordres ?

— Oui, Sire, je les ai baisés et placés dans ce coffret que je vous rapporte.

Une telle indépendance, si souhaitable soit-elle, est de moins en moins réalisable. Déjà à Sébastopol, le maréchal Péliissier menaçait de faire couper le câble télégraphique qui transmettait les dépêches contradictoires de Paris. Aujourd'hui, avec la T. S. F., les interventions du gouvernement des grands conseils de défense, des états-majors interalliés sont devenues incessantes et la rapidité comme la facilité des transmissions ne permettent plus au commandement de prescrire une décision essentielle sans en référer à l'autorité supérieure.

(51) Le lieutenant-colonel Grenard, qui contribua tant à extraire la pensée militaire des écrits de Napoléon, revient souvent sur cette notion essentielle :

« Les principes de la guerre ne sont pas absolus, le profit qu'ils promettent dépend de l'application qui en est faite.

(52) Jomini aboutit aux mêmes conclusions :

« Un homme doué d'un génie naturel peut faire de grandes choses ; mais le même homme, bourré de fausses doctrines étudiées à l'école et farci de syst èmes pédantesques ne fera rien de bon, à moins qu'il n'oublie ce qu'il a appris.

Les principes ne sont pas des panacées, mais, bien souvent, tel qui les formula en termes lapidaires, fut battu pour avoir négligé de les appliquer. Napoléon 1^{er} s'était constamment inspiré des deux suivants qui sont à la base de sa doctrine :

- une armée ne doit avoir qu'une ligne d'opération ;
- toute jonction de corps d'armée doit s'exécuter loin de l'ennemi.

Pourtant, en 1813, la marche concentrique sur Berlin prescrite aux corps de Davout, Gérard et Oudinot avant leur réunion, hors de la portée des alliés entraîne la défaite de Grossbeeren. La même erreur entraîne la défaite de Kulm et de la Katzbach et ces trois échecs compensent largement les avantages acquis par la victoire de Dresde.

(53) Sun Tse ne met pas l'accent uniquement sur la supériorité morale et intellectuelle, mais aussi sur l'éclectisme des connaissances exigées d'un général car, à la guerre, seul le résultat importe et il s'agit moins, pour un général, d'avoir de la personnalité et de l'originalité que d'être en mesure de s'approprier tout moyen pouvant conduire au succès. Les grands généraux furent tous des éclectiques.

« Napoléon, écrit Grouard est un éclectique qui a pris son bien partout où il le trouvait, plus brillant, plus grandiose que ses devanciers, mais s'inspirant d'eux... S'il n'a pas de système pour livrer ses batailles, cela ne veut pas dire qu'il agisse sans principes. Mais ce ne sont que des principes généraux qui indiquent les conditions à remplir pour bien conduire les opérations et dans lesquels ne sont pas comprises des solutions toutes faites.

(54) La morale n'a évidemment aucun rapport avec ces conseils, mais il ne conviendrait pas d'en imputer la paternité à la fourberie orientale seule.

« Il faut, dira Machiavel, que la Patrie soit sauvée avec honneur ou avec déshonneur.

Le départ entre la ruse, l'expédient, le stratagème et les moyens perfides, interdits sauf par représailles a toujours été difficile à établir.

« Susciter des difficultés internes à l'ennemi est l'objet essentiel de la « guerre des nerfs ».

(55) Il faut se garder de tout jugement téméraire pour apprécier l'acte par lequel un général affronte la mort. Si personne n'excuse la tentative de suicide du général Bourbaki, après l'échec de la campagne pour débloquer Belfort ou le suicide du général Samsonoff après la défaite des lacs Mazuriens, la folle bravoure de Condé à Nordlingen se justifie, non par le souci de réparer la faute d'attaquer un ennemi formidablement retranché, mais par la certitude de voir l'exemple du chef provoquer l'audace et l'opiniâtreté des troupes. Vauban, Catinat, si ménagers du sang de leurs soldats, s'exposent sans forfanterie quand ils estiment indispensable une reconnaissance personnelle.

(56) Un officier russe, le général major baron de Loewenstein qui se trouvait à Wagram dans l'état-major de Napoléon, rapporte dans ses *Notes* :

« C'est bien à cette occasion, comme précédemment à la bataille d'Aspern que j'eus l'occasion d'observer et de remarquer que c'est par malveillance qu'on reproche à Napoléon de manquer de courage devant l'ennemi. Il est sur le champ de bataille comme doit s'y trouver un homme de génie occupé à connaître tous les mouvements de l'ennemi et à diriger les siens.

Il se poste partout où il peut mieux observer et le danger qu'il court dépend uniquement du terrain. Il resterait tout le temps sur une hauteur éloignée s'il pouvait faire de là ses dispositions, en un mot, jouer sa partie mieux que sur tout autre point et en même temps il se lancerait au fort du danger, comme on le vit à Aspern, s'il ne pouvait suivre autrement les opérations.

Il ne calcule pas le danger. Il l'affronte sans répugnance et le brave sans orgueil.

(57) Pour commander une armée, dit Grouard,

« il faut posséder l'esprit géométrique dont parle Pascal et aussi ce qu'il appelle l'esprit de finesse, le premier pour donner aux combinaisons militaires toute la rigueur dont elles sont susceptibles, le second pour pénétrer les desseins de ses

adversaires et employer les ressources de la ruse et de la dissimulation à cacher ses propres projets ; il faut cette nature d'esprit encore pour bien apprécier la vraie valeur des principes, savoir qu'ils ne sont ni absolus ni étroits et être toujours prêt à en varier l'application suivant la tournure des événements.

(58) Située entre la masse énorme des montagnes de l'Asie centrale et la vaste étendue du Pacifique, la Chine est soumise à des vents réguliers et alternatifs. De mai à août, l'air surchauffé des plateaux provoque l'appel de la mousson d'été qui vient du sud ou du sud-est. Elle apporte les pluies bienfaisantes. En hiver, au contraire, l'appel d'air se produit sur la mer. La mousson s'établit au nord et au nord-ouest apportant froid et sécheresse. On s'explique dès lors la préférence marquée par Sun Tse pour les versants exposés à la mousson d'été et préservés de la mousson d'hiver.

(59) C'est ce qui a inspiré la manœuvre de Friedland, ce qui n'empêcha pas Napoléon de commettre une faute identique à celle des Russes lorsqu'il tenta de franchir le Danube à Aspern-Essling, en 1809.

(60) Les « objets de mort » sont les aspects d'un terrain aride, desséché, dépourvu de toutes ressources : déserts, plaines rocailleuses, plateaux dénudés.

(61) C'est à Siunn-juann que le « Che tsi », l'un des plus importants documents sur l'histoire de l'antiquité chinoise, fait remonter le premier prince historique des Chinois. Avant lui se succèdent des dynasties mythiques sur lesquelles on ne possède que des légendes. Hoang-Ti, « l'Empereur jaune », aurait pris le pouvoir vers 2697 av. J.-C., à la suite d'une révolte contre le dernier souverain du clan Chenn-nong. Il aurait régné cent un ans. Sa capitale aurait été située à Tchouo-lou, au pied des montagnes, à 70 kilomètres au sud-ouest de Pékin. Les Chinois affirment que c'est sous le règne de Hoang-Ti que fut inventée l'écriture et les douze tubes de bambou donnant les cinq tons de la musique, que furent jetés les fondements de l'astronomie et des mathématiques, qu'on fit usage des premiers lingots monnayés. Hoang-Ti fit construire des chars et des jonques de guerre ; il bâtit des palais, fit domestiquer le ver à soie, encouragea l'agriculture et divisa son empire en principautés (tcheou) à la tête desquelles il mit des gouverneurs.

Hoang-Ti aurait été, en somme, le fondateur de la civilisation chinoise. Il eut à soutenir de nombreuses guerres, notamment contre les Houn-Iu, lesquels seraient probablement les ancêtres des Huns.

Les Chinois dépeignent volontiers son règne comme celui de l'âge d'or.

« Le peuple était soumis aux lois, les magistrats étaient intègres, les guerriers prudents, vaillants et intrépides ; les maladies étaient rares et les médecins connaissaient l'art de les guérir rapidement, etc...

(62) Les anciens Chinois, pendant le déploiement de leurs troupes détachaient en avant du front une partie de leurs voitures et de leurs chars, dépourvus d'occupants. Par ce moyen, ils masquaient leurs mouvements, provoquaient le désordre chez leur adversaire par l'appât d'un butin et formaient une avant-ligne que l'ennemi devait disloquer. En cas d'attaque, ils jouaient le rôle d'avant-garde et le chef de ces chars devait faire prévenir le gros en toute diligence.

(63) Dans *Le chemin qu'il prit*, R. Kipling raconte comment un capitaine anglais, commandant, dans la guerre contre les Boers, un détachement d'éclaireurs montés, se rend compte qu'un « Kopje », en apparence désert, est occupé par une embuscade ennemie. S'adressant à un sous-officier, il lui dit :

— ...Hé là, regardez-moi ce vautour !! A quelle distance le croyez-vous ?

— Pourrais pas dire, sir, dans cet air sec.

L'oiseau fondit dans la direction du second Kopje à cime plate, mais, soudain, frissonna de l'aile de côté et s'éloigna d'un glissement suivi par le regard intense du capitaine.

— Et ce Kopje, en outre, en est tout bonnement farci, dit-il, le sang aux joues.

(R. KIPLING, *Du Cran*. Trad. L. Fabulet. *Mercure de France*.)

(64) Les Chinois ne connaissent pas les prohibitions religieuses en matière alimentaire mais, de temps immémorial, il leur était défendu de tuer les chevaux et les boeufs pour en manger la chair. Cette interdiction subsistait en temps de guerre pour les troupes. En revanche, il était permis, et les Chinois ne s'en faisaient pas faute, de consommer la chair de ces animaux morts de vieillesse ou de maladie.

(65) Le vol simple n'était pas réprimé en Chine comme il l'était autrefois en Europe où un voleur courait le risque de la pendaison, alors que dans le Céleste Empire, il s'en tirait avec une bastonnade.

(65a) [css : *sic.* le sens général impliquerait plutôt : « le courage à la lâcheté »].

(66) On lira avec intérêt dans les *Annales* le récit fait par Tacite d'une sédition militaire en 15 av. J.-C. dans les trois légions de Pannonie et comment Drusus, envoyé par Tibère, apaisa la révolte et châtia les instigateurs tout en donnant satisfaction aux mutins pour l'essentiel de leurs revendications. Après quoi la discipline fut promptement rétablie.

(67) L'importance extrême attachée par Sun Tse à la connaissance du terrain a toujours été partagée par les grands généraux.

Avant d'opérer sa descente en Italie et dès que ses projets peuvent être dévoilés, Bonaparte écrit, le 20 mai 1800, à Berthier :

« Faites courir vos ingénieurs et vos adjudants généraux pour connaître le système du pays entre Bard et Ivree.

Déjà, au cours des campagnes d'Italie et d'Égypte, Bonaparte avait apporté un soin méticuleux à l'organisation d'un bureau topographique attaché à son état-major, première ébauche de ce qui deviendra son cabinet topographique chargé de l'ordre et du classement des collections de cartes détenues par le Dépôt de la Guerre, instrument indispensable de travail de l'Empereur.

Sous le Consulat, on pouvait évaluer de 20.000 à 25.000 feuilles de cartes chacune des collections réunies à Paris, à Saint-Cloud et à Malmaison. Ce chiffre s'accrut notablement sous l'Empire.

Ce souci d'avoir de bonnes cartes est bien antérieur à l'époque moderne. Déjà, dans ses Institutions militaires, Végèce écrit :

« Un général doit avoir un plan détaillé des pays où il fait la guerre. D'habiles généraux ont porté cette recherche au point d'avoir un plan figuré, partie par partie, ce qui les mettait en état, non seulement de raisonner avec l'officier qu'ils détachaient sur la route qu'il devait tenir, mais encore de la lui faire sentir, en quelque sorte, au doigt et à l'oeil.

On ignore d'ailleurs ce que pouvaient être de tels plans au IV^e siècle et antérieurement.

A coup sûr, les Chinois de l'époque de Sun Tse ignorent la topographie, mais on sait encore de nos jours avec quelle fidélité se gravent dans la mémoire de certaines peuplades les moindres détails topographiques des régions traversées.

Les opérations de débarquement des armées anglo-américaines en Normandie furent précédées d'une campagne d'investigations topographiques d'une ampleur, d'une précision et d'une minutie qui dépasse de loin tout ce qui avait été entrepris jusque-là. L'exactitude des renseignements recueillis fut le facteur essentiel de la réussite de cette audacieuse entreprise.

(68) C'est la conduite observée par Napoléon à Austerlitz. Il s'assure d'abord une solide position avec des flancs bien appuyés et il attend que les Austro-Russes entreprennent leurs attaques divergentes pour déclencher dans leur centre la contre-offensive de Soult.

(69) Des cavaliers français, campés près de Charleroi le 24 août 1689, veulent chasser des fourrageurs ennemis qui opèrent sous leurs yeux. Quatre escadrons dispersent ces isolés, bousculent les piquets qui gardent le camp adverse et, jetant partout le désordre, font fuir les

troupes du prince de Waldeck jusque dans la petite place de Valcourt. Le maréchal d'Humières, commandant l'armée française, eût pu se contenter de ce succès inattendu, mais, trop pressé d'en exploiter les suites, il prend à son compte l'affaire qu'il n'a pas ordonnée, ne fait pas reconnaître l'état des murailles de Valcourt, déclenche l'attaque sans avoir eu le temps de réunir ses troupes qu'il lance à l'assaut au fur et à mesure de l'arrivée des bataillons sur le terrain. Décimée par un feu meurtrier, l'infanterie française dut céder. Les pertes furent très lourdes et cette misérable échauffourée eut, en Europe, un retentissement considérable. Elle eut pour conséquence qu'aucune entreprise ne fut tentée cette année-là dans les Pays-Bas.

(70) Cette exacte appréciation des propriétés d'un terrain constitue ce qu'on appelle le « coup d'oeil ».

Dans ses *Nouvelles découvertes sur la guerre*, Feuquières s'ex prime ainsi :

« Le coup d'oeil est un don de Dieu et ne s'acquiert pas ; mais, si la science ne le perfectionne, on ne voit les choses qu'imparfaitement et dans le nuage, ce qui ne suffit pas dans les affaires où il importe si fort d'avoir l'oeil serein. La lenteur du coup d'oeil est dangereuse dans une affaire embarquée. Il faut que la réflexion qui naît de la vue de l'objet soit, tout aussitôt, suivie de l'exécution et que celle-ci aille aussi vite que le coup d'oeil. Encore une fois, reconnaître un champ de bataille, en saisir au premier instant les avantages et les défauts, c'est une grande qualité dans un général et dans tout homme de guerre.

(71) Cette fructueuse efficacité de l'exemple donné par les chefs a été exaltée par le maréchal Bugeaud dans la dernière page de ses *Aperçus sur quelques détails de guerre*.

« Un des grands moyens de maintenir le moral du soldat, c'est la brillante contenance des officiers dans toutes les circonstances du combat.. Est-on arrêté sous le feu du canon, ils doivent se promener fièrement devant le front de leur troupe et la distraire par des propos gais et énergiques ; faut-il fondre sur l'ennemi, ils doivent préparer le moral du soldat, recommander de se désunir le moins possible dans la mêlée et de se rallier promptement au premier signal.

(72) Le commentateur mandchou développe ainsi cet énoncé :

« Il y a neuf sortes de terrains sur lesquels une armée peut se trouver, par suite neuf sortes de lieux sur lesquels elle peut combattre, par conséquent neuf manières différentes d'employer les troupes, neuf manières de vaincre l'ennemi, neuf manières de tirer parti de ses avantages, neuf manières de profiter même de ses pertes.

C'est pour mieux faire sentir la nécessité de bien connaître le terrain que Sun Tse revient avec insistance sur ce sujet.

(73) « Gâté » est pris ici dans le sens qu'il avait étymologiquement. Tiré du latin vastare, rendre désert, dévaster, ravager, le terme s'est peu à peu affaibli pour signifier détériorer, salir, blesser, altérer, sans parler du sens figuré qu'il revêt souvent aujourd'hui.

(74) Sun Tse vise les armées de son temps, constituées parfois par des contingents hétérogènes fournis par les princes feudataires. Elles comprenaient aussi des volontaires venus pour se battre mais qui n'étaient liés par aucun contrat. Ils pouvaient quitter l'armée quand bon leur semblait. Au XVII^e siècle, Descartes servait en cette qualité à l'armée de Bavière. Bien que les armées modernes ne ressemblent en rien aux troupes auxquelles Sun Tse fait allusion, on retiendra néanmoins les inconvénients graves qui résultent du stationnement prolongé des troupes, à proximité de leurs foyers en temps de guerre. L'effarante promptitude avec laquelle certains éléments de l'armée française se sont évanouis, après le 10 mai 1940, en est un exemple.

(75) Ce rôle qui résulte de la position des lieux, par suite de la géographie, a été renforcé dans la stratégie moderne par la création de « camps retranchés » permanents.

(76) Pendant les guerres de la Révolution et de l'Empire, la Suisse constituait un de ces lieux parce que l'occupant pouvait aussi bien envoyer des renforts aux armées qui combattaient dans la vallée du Pô et dans celle du Danube, que s'opposer à toute liaison directe entre les deux armées ennemies qui manoeuvraient sur ces deux théâtres.

(77) Le commentateur mandchou interprète ce conseil de la manière suivante : la tête et la queue d'une armée ne doivent pas être attaquées de la même façon : on combat la tête alors qu'on enfonce la queue. Le sens de la phrase de Sun Tse semble plutôt s'appliquer au commandement de ses propres troupes et, dans ce cas, il faudrait comprendre que le chef de l'avant-garde dans la marche en avant ne doit pas se comporter comme le chef de l'arrière-garde dans la marche en retraite.

(78) C'est dans cette situation que s'est trouvé Bonaparte quand il entreprit le siège de Mantoue, en 1796.

(79) Tchouan Tchou et Tsao Kuei étaient deux chefs de bandes, originaires, le premier du royaume de Ou (dans le Tse Kiang) et le second du royaume de Lou (dans le Chan-Toung). Ils sont restés légendaires aussi bien par la fécondité de leurs ressources et l'abondance de leurs ruses que par leur cruauté et leur perfidie.

(80) La montagne de Tchang-chan se trouve dans le Chan-Toung.

(81) D'après un des commentateurs chinois, combiner quatre et cinq, c'est tirer à vantage des positions qu'on occupe. Il semble qu'il s'agisse plutôt de l'assemblage approprié des différentes armes dans un groupe de combat.

(82) Pa et Ouang étaient les titres attribués aux souverains feudataires des petits États. Seul, l'Empereur avait droit au titre de Ti.

(83) La Chine était considérée comme l'Univers (Tien-hia, c'est-à-dire tout ce qui est sous le Ciel).

(84) Cette mesure radicale se justifiait, aux yeux des anciens Chinois, parce qu'ils estimaient que leurs ennemis étaient, par définition, des rebelles qui se mettaient hors la loi en ne reconnaissant pas l'autorité de l'Empereur.

(85) Une moitié du sceau de l'Empire était détenue par le général et l'autre par l'Empereur. Le rapprochement des deux parties conférait authenticité aux ordres ou rapports qui étaient envoyés. Rompre la partie du sceau qui lui était attribuée signifiait, pour le général, qu'il ne recevrait plus désormais d'ordres du souverain, celui-ci n'étant plus en mesure de juger exactement de la situation d'une part et, d'autre part, présumant que le général ferait tout ce qui dépendrait de lui pour obtenir le succès.

(86) Dans les anciennes armées chinoises, l'autel des ancêtres, sur lequel étaient déposées les tablettes des aïeux, était disposé sous sa tente ou dans un lieu voisin. Devant lui se réunissaient les principaux officiers, au début de la campagne, au commencement d'un siège, la veille d'une bataille ou lorsque de graves résolutions devaient être arrêtées. Après avoir brûlé l'encens et s'être prosterné, le général énonçait ses informations et déclarait solennellement que sa conduite était dictée par le sentiment de l'honneur, sa déférence à l'Empereur, la gloire et l'intérêt de l'État et qu'il ne négligerait rien pour se montrer digne des ascendants sous l'invocation desquels il se plaçait.

(87) La jeune fille chinoise ne sort pas de la maison de ses parents où elle s'occupe de tous les soins du ménage, met la main à tous les préparatifs, voit tout, entend tout, fait tout, en ne se mêlant, en apparence à aucune affaire. Le lièvre, suivant les commentateurs, quand il est levé par le chasseur, bondit hors de son gîte, fait mille détours pour brouiller sa piste et se gîter à nouveau en sûreté.

(88) La saison favorable est celle où les vents sont stables et permanents (moussons d'été ou d'hiver). Au contraire, à l'époque de transition où les vents s'inversent, il règne une grande imprécision et des changements brusques d'orientation peuvent se produire.

Les constellations du Ciel chinois groupent les étoiles d'une manière différente de celle conventionnellement admise en Occident.

La constellation Ki est en partie formée par le Sagittaire (pied-arc et flèche). La constellation Pi est composée de deux étoiles dont l'une est la tête d'Andromède et l'autre l'extrémité australe de Pégase. La constellation Y est formée de vingt-deux étoiles appartenant à la Coupe et à l'Hydre. La constellation Tchen est formée de quatre étoiles du Corbeau (aile australe, patte, bec et devant de l'aile boréale). Les Chinois ont observé que, lorsque la Lune est sous une de ces constellations, il y a toujours du vent. Cette constatation n'est vraie que pour le pays où elle a été faite.

(89) Cette allusion à l'emploi de l'eau est assez inattendue. Il est probable qu'elle témoigne de l'existence d'un article consacré à l'eau comme moyen de lutte, article qui a disparu comme quantité d'autres et dans lequel Sun Tse opposait l'action fugace de l'incendie à l'effet prolongé des inondations pour en tirer les conclusions propres à chaque mode d'emploi.

Il apparaît d'ailleurs que l'article 12 est visiblement tronqué. Contrairement à son habitude, Sun Tse ne développe pas les divers procédés à mettre en oeuvre suivant l'objectif choisi, ni les précautions que doit prendre un général prudent pour se préserver des effets du feu.

Les lignes qui suivent cette allusion à l'emploi de l'eau et jusqu'à la fin de l'article constituent donc la conclusion d'un chapitre qui devait être plus étendu.

(90) Quelques commentateurs (et, par suite, quelques traducteurs) ont intitulé cet article : *De l'emploi des espions* (en particulier L. Giles) prétendant que l'habile utilisation des espions est une partie importante de l'art militaire. Les aperçus de Sun Tse ont une portée plus générale. L'essentiel de sa doctrine est que, pour être victorieux, il faut être le plus fort et que tout ce qui affaiblit la force de l'un, accroît celle de l'autre. Les dissensions intérieures contribuent à un tel résultat. Pour les faire naître, les étendre et les exploiter, il faut être renseigné par des émissaires, mais ce qui importe le plus, c'est moins la manière d'employer les espions que la connaissance des différends à exploiter, moins l'information à recueillir que le calcul exact des intérêts à opposer car toute fausse manoeuvre ayant pour conséquence de manquer ou de dépasser le but, peut aboutir à renforcer ceux qu'on voulait affaiblir, à souder entre eux des partis ou des hommes qui étaient désunis et, par la crainte d'un plus grand danger, associer des volontés antagonistes.

Seule, la direction politique de la guerre (pratiquement confondue chez les anciens Chinois avec la conduite militaire) peut mener ce jeu subtil et c'est pourquoi Sun Tse en fait un des attributs du général.

(91) Le commentateur mandchou dit : Anciennement le peuple était réparti en groupes de huit familles exploitant solidairement une neuvième portion qui était la part du propriétaire (seigneur ou Empereur). L'ensemble s'appelait tsing (puits) et englobait une surface de 100 meou. Dans chaque huitaine, une famille était désignée pour participer à la guerre. Les sept autres devaient non seulement assurer l'équipement et la subsistance des guerriers, mais encore cultiver l'ensemble des neuf portions.

(92) Telle est du moins l'interprétation donnée à ce passage obscur par l'un des commentateurs. D'autres prétendent qu'il doit s'entendre de la manière suivante :

« Quand on emploie la ruse, vos intentions et vos moyens doivent être si bien cachés que les Esprits eux-mêmes ne pourraient les découvrir.

Une troisième version donne :

« Lorsque vous emploierez quelque artifice, ce n'est pas en invoquant les Esprits, ni en supputant d'une manière approximative ce qui peut arriver que

vous le ferez réussir. C'est uniquement en connaissant exactement, par le renseignement de vos espions, la disposition des ennemis par rapport à ce que vous voulez qu'ils fassent.

En d'autres termes, la connaissance des projets ennemis ne peut être obtenue ni par induction expérimentale ni par raisonnement déductif, mais seulement par l'information des espions.

(93) Certains commentateurs, suivant leur version relative à l'espionnage, ont adopté des qualificatifs analogues pour caractériser les différents modes d'opérer de l'espionnage : espions locaux, espions internes, espions transfuges, etc... La version que nous reproduisons conserve au texte initial toute sa généralité.

(94) Les préceptes de Sun Tse visent évidemment une contrée comme l'Asie orientale dont les différentes parties sont habitées par des peuples de même race et de même langue, divisés par des partages politiques, mais l'histoire montre qu'ils ont aussi inspiré les hommes d'État européens dans les luttes qu'ils ont poursuivies pour assurer la suprématie de leur patrie. Les idéologies religieuses et politiques leur ont offert un terrain propice pour faire naître des dissensions internes, créer des factions favorables à leurs intérêts, ruiner l'autorité de leurs plus redoutables adversaires et susciter des révolutions de palais qui servaient leurs desseins. Il s'agit, en somme, d'une spéculation sur la crédulité illimitée d'une collectivité généralement dépourvue de tout sens critique. Il n'y a pas d'exemple qu'une foule hésite entre la médiocrité de ce qu'on lui accorde et l'immensité de ce qu'on lui promet. L'essentiel est de parer de vertus généreuses et fécondes les intérêts sordides qui sont en jeu et d'exalter des idées accessibles à tous, par leur généralité et leur absence de tout contenu concret, pour masquer les réalisations pratiques et immédiates dont on entend bénéficier.

(95) Dans ses *Souvenirs* (t. I, p. 197), le général du Barail raconte que, lors de l'expédition du duc d'Aumale contre la Smala d'Abd-el-Kader, le colonel Yusuf s'aperçut que la marche de la colonne était régulièrement signalée par des feux allumés sur les hauteurs. Toute surprise risquait dès lors d'être impossible. Il fit attaquer à l'improviste un de ces postes de signaleurs. Douze prisonniers furent ramenés et Yusuf ordonna, qu'à titre d'exemple, ils seraient sur-le-champ passés par les armes. Un seul eut la vie sauve pour aller porter aux Arabes des tribus voisines la nouvelle de l'exécution. A partir de ce jour, les feux de signaux cessèrent d'être allumés et désormais le secret de la marche ne fut plus éventé.

(96) A qui serait choqué de cet excès d'indiscrétion, on peut conseiller la consultation aux Archives Nationales, dans l'énorme série F 7, des cartons renfermant, avec le bulletin journalier d'une trentaine de pages que Fouché adressait à Napoléon, les quatre ou cinq cent mille rapports qui ont servi à l'établir pour se représenter l'armée d'espions chargée d'observer tout ce qui pouvait offrir le moindre intérêt.

(97) La dynastie des Sia aurait été fondée par Iu en 2205 av. J.-C. et le dernier souverain Koe Tsie aurait été détrôné en 1767 av. J.-C. à la suite d'une révolte des seigneurs, dont Y In aurait été l'instigateur, et qui porta au pouvoir Trang, fondateur de la dynastie Chang. Dynasties Chang et Inn ne constituent qu'une seule famille qui détient le pouvoir jusqu'en 1122 av. J.-C., date à laquelle l'empereur Tcheou-Sinn fut battu et renversé par Ou Oang. Lu-Ya, plus connu sous le nom de Taï Koung, était un des principaux officiers de Tcheou et aurait, par sa sagesse et sa prudence, grandement contribué à l'adhésion des anciens sujets de Tcheou-Sinn au nouvel Empereur.

Il convient de rappeler que tous ces récits, même s'ils sont authentiques, n'ont été fixés par écrit que deux cents ans av. J.-C.

(98) Un des commentateurs mandchous s'exprime ainsi sur ce passage :

« Que les noms de fourbe, de traître ou de rebelle ne vous épouvantent pas. Tout dépend de vos succès. Quelque bonnes que soient vos intentions, si vous échouez, vous serez voué à l'exécration, mais, si vous réussissez, vous serez considéré comme le sauveur du peuple et le restaurateur des lois. Y-In et Lu-Ya

en sont une preuve mais, à l'exemple de ces sages, n'ayez que des intentions droites, n'entreprenez rien qui soit contraire à la justice et, comme eux, vous vous ferez une réputation immortelle.

B. - OU TSE

(99) Cette précaution singulière s'inspire de la raison qu'une cohésion suffisante pourra être maintenue aussi longtemps que l'ennemi est dangereux, mais qu'après une victoire complète, l'absence d'un ennemi commun laissera libre cours aux rivalités particulières. Le ralentissement volontaire des opérations, devant un ennemi encore redoutable, devait laisser le temps au général de pacifier les esprits et de faire renaître la concorde dans ses troupes ou entre les chefs.

(100) Pa veut dire souverain, mais ce titre pompeux s'applique en réalité à des vassaux de second rang, gouverneur d'une contrée. Le titre de Pa Ouang (souverain absolu) correspond à celui de prince feudataire de l'Empire. L'Empereur porte le titre de Ti. (Voir note 82 de Sun Tse, page 171.)

(101) Le Ly a un sens très général qui englobe la courtoisie, la politesse, l'urbanité, la conscience professionnelle.

(102) Ou Tse, selon la légende qui entoure son nom, joignait à sa réputation de grand capitaine celle de fin lettré, l'un des plus fameux de son temps. La considération dont les lettrés jouissaient en Chine et l'autorité que conférait leur culture paraissent à Ou Tse devoir relever le prestige et la puissance du général. Des raisons analogues firent hautement estimer à Bonaparte son admission à l'Institut de France.

(103) Frédéric II émit une opinion analogue :

— Ne vous endormez jamais, surtout réveillez-vous après vos succès ; la bonne fortune est dangereuse en ce qu'elle inspire la sécurité et le mépris de l'ennemi.

(104) A la formule « attaquer toujours, attaquer partout », Napoléon opposait déjà :

« Le mouvement en avant, sans fortes combinaisons, peut réussir quand l'ennemi est en retraite, mais il ne réussit jamais quand l'ennemi est en position et décidé à se défendre.

(105) La prudente attitude préconisée par Ou Tse a inspiré tous les grands capitaines dans des circonstances analogues.

« Ne faites pas ce que veut l'ennemi, par la seule raison qu'il le désire ; évitez le champ de bataille qu'il a reconnu, étudié et encore avec plus de soin celui qu'il a fortifié et où il s'est retranché. (Napoléon.)

(106) Ces recommandations sur le respect des biens privés peuvent être rapprochées des instructions données par le roi d'Angleterre Henri V aux troupes qui combattirent en France à l'époque d'Azincourt :

« Qu'aucun guerrier ne soit assez hardi de s'emparer de voiture, cheval, ni boeuf, ni aucune autre beste de travail appartenant à un homme, de charrue, de herse, sans préalable paiement et accord.

« Qu'aucun ne détruise pour le brusler ni abri, ni pommier, ni poirier, ni noyer, ni arbre fruitier.

(107) Il y a de fortes probabilités pour que ce recueil de « colles » que représente l'article V ait été composé après coup et placé sous l'autorité d'Ou Tse, mais il diffère trop des précédents pour qu'on y reconnaisse la manière habituelle du maître.

(108) Plus encore que le précédent, l'article VI est manifestement interpolé. Dans son texte intégral, il a toute la saveur d'un conte oriental. Ses données fondamentales sont historiques mais l'imagination chinoise a brodé avec fantaisie autour du thème initial.

Les chroniques chinoises confirment, en effet, qu'en 247 av. J.-C., les Tsrinn attaquèrent les Oe. Ou Tse, qui vivait à l'écart depuis une dizaine d'années, fut rappelé à cause de sa grande réputation. Il obtint le concours de quatre États voisins et il battit les Tsrinn, les poursuivant vigoureusement jusqu'aux passes de Rann-Kou mais n'osa s'aventurer plus loin. Les Tsrinn, rejetés dans les montagnes, entamèrent, avec le concours intéressé des courtisans du roi de Oe, une campagne de calomnies qui entraîna la disgrâce de Ou Tse, lequel fut relevé de son commandement et rentra dans l'obscurité. Il n'a donc pu être l'auteur du dernier article, du moins dans les termes consignés par la version officielle. En 225, les Tsrinn s'emparèrent du royaume de Oe qui disparut désormais et, en 213, *Li Se*, premier ministre de Tsrinn, fit ordonner la destruction des livres ; autant de raisons qui confèrent un caractère apocryphe aux articles de Ou Tse.

C. — SE MA FA

(109) Les cinq vertus primordiales sont :

Jeu, l'humanité ; *y*, la justice ; *ly*, la coutume ; *tche*, la sagesse et *sin*, le loyalisme.

Elles s'appliquent aussi bien au gouvernement de la nation, au commandement des troupes qu'à la conduite des particuliers.

(110) « Tirer parti du ciel et de la terre », c'est mettre à profit les conditions atmosphériques favorables, les ressources agricoles ainsi que les propriétés topographiques du terrain pour faire subsister, mouvoir, stationner et combattre les troupes.

(111) Les armes courtes et longues étaient les différentes sortes de piques : le *mou*, tige de bambou de 4 mètres, armé à une extrémité d'un fer pointu ; le *y-mo*, lance de 6 mètres ; le *yeou mo*, demi-pique ; le *kou*, sorte de pertuisane de 2 m. 50 ; le *tchi*, grande lance de 8 mètres ; les armes de jet étaient l'arc, lançant la flèche et l'arbalète lançant le trait. En outre, certains fantassins étaient armés du javelot.

(112) Il s'agissait de combiner, dans un groupe de cinq hommes ou multiple de cinq, les armes défensives et offensives et accoutumer les hommes de ces groupes à combattre ensemble comme s'ils n'étaient qu'un. La notion du groupe de combat n'est pas, comme on le voit, une invention moderne. Elle s'est imposée partout où les armes ont des propriétés partielles.

(113) Toutes ces expressions se retrouvent dans Sun Tse, lequel apparaît manifestement comme le maître ès art auquel se réfèrent tous les autres pédagogues.

(114) Le sens de ces mots paraît avoir été ignoré de la plupart des commentateurs chinois et mandchous parce qu'ils se réfèrent à des formations tactiques qui avaient totalement disparu par suite des modifications successives introduites dans l'armement. (Voir note 4 ci-dessus.) Pour pallier leur ignorance, les commentateurs se bornent à dire que *les soldats en quelque nombre et quels qu'ils puissent être, seront toujours rangés comme ils doivent l'être, si le général est tel qu'on vient de le dépeindre.*

(115) Ce sont les principes que Napoléon 1^{er} appliqua lors de la création de l'ordre de la Légion d'honneur.

(116) Dans la Chine ancienne, le mérite personnel acquis par un individu était honoré par l'attribution de titres décernés par l'Empereur à ses ancêtres. Ces lettres honorables (*pien*) consistaient en un certain nombre de caractères qui expriment allégoriquement les qualités, les

vertus ou les belles actions de celui qui en est l'objet. Écrits à la suite les uns des autres, ces caractères sont accompagnés du sceau impérial dont la présence assure un religieux respect à tous ceux qui le voient. Le sage Krong Se (Confucius), qui avait déjà reçu après sa mort (479 av. J.-C.) le titre de *Sage impénétrable*, se vit décerner par Tcheng Tsong, en 1012, l'épithète de *Sage au plus haut point* et, en 1307, celui de *Grande perfection, le plus sage, ouang de la diffusion littéraire*.

(117) Ce passage semble interpolé et ne répond pas aux idées novatrices que les anciens généraux chinois manifestèrent souvent pour adopter les armements et la tactique de leurs adversaires.

(118) Suit un passage ainsi rédigé :

« *L'homme..., l'homme ; la droiture..., la droiture ; l'interruption (?)..., l'interruption ; la vigilance..., la vigilance. Que ces quatre mots ne sortent jamais de votre mémoire.*

Aucun commentateur ne donnant une explication de ces quatre termes, il y a lieu de penser qu'on se trouve en présence d'un texte mutilé très anciennement.

(119) Le 25 mars 1807, Napoléon écrit au ministre Dejean :

« Le temps de guerre n'est pas un temps de paix. Tout retard est funeste en temps de guerre. Il faut de l'ordre, sans doute, mais il faut que l'ordre soit d'une nature différente qu'en temps de paix. En temps de paix, l'ordre consiste à ne rien donner qu'avec les formalités voulues ; en temps de guerre, l'ordre consiste à donner beaucoup sans aucune formalité.

(120) Cette profonde connaissance du coeur humain constitue l'exigence essentielle que tous les grands capitaines, qui ont été des psychologues, ont mise à la base des études militaires. L'attitude générale du soldat au combat a été définie en ces termes par Ardant du Picq :

« L'homme s'ingénie à pouvoir tuer sans courir le danger de l'être lui-même. Sa bravoure est le sentiment de sa force et elle n'est point absolue ; devant plus fort, sans vergogne, il fuit. Le sentiment de sa conservation est si puissant qu'il n'éprouve nulle honte à lui obéir.

(121) Ce n'est pas seulement parce que le désordre et la panique commencent toujours par les arrières qu'il faut solidement organiser les éléments qui les composent, mais c'est encore et surtout parce qu'il est indispensable que tout ce qui appartient à l'armée soit disposé pour concourir activement aux opérations. En 1806, Napoléon fait garder la ligne de communication de la Saxe au Rhin par des places improvisées qui recueillent les parcs, les convois, les approvisionnements et sont défendues par les troupes attachées à ces impedimenta, les isolés, les éclopés et les blessés légers.

Dans les guerres actuelles, il n'y a plus d'arrière-couverts par le front et par les flancs de l'armée d'opérations. Les arrières doivent se protéger eux-mêmes avec d'autant plus de soin que leur rôle est devenu plus important dans l'entretien de l'armée.

(122) Tous les grands capitaines ont conféré, dans leurs combinaisons, une place importante à cet impondérable : l'incertitude qu'ils ont appelée, suivant leur tempérament : le sort, la fatalité, le ciel. Frédéric II disait : « *Sa sacrée majesté, le Hasard* ».

(123) Il n'est pas douteux que Ou Tse et Se ma fa se sont visiblement inspirés de Sun Tse, qu'ils sont les fidèles disciples de sa doctrine et qu'ils n'ont pas innové. La tactique, au cours des deux siècles qui séparent Sun Tse de ses continuateurs, ne semble pas s'être modifiée car l'archéologie chinoise n'a pas révélé l'apparition d'armes nouvelles pendant ce laps de temps.

Il est à noter, ce qui est un signe d'authentique ancienneté, qu'aucun de ces trois auteurs ne fait allusion à la grande Muraille de Chine, ni aux propriétés défensives de cette fortification, preuve qu'elle n'était pas encore édifiée de leur temps.

Les premiers travaux de la grande Muraille (Oann li tchrang tchreng) *Muraille longue de myriades de lis* furent commencés en 244 av. J.-C. par les États de Tsrinn, Tchao et Inn, pour

mettre fin aux incessantes et ruineuses incursions des nomades. Il est probable que, sur de nombreux points, la muraille de pierres se substitua à des terrassements plus anciens. En 214 av. J.-C., le général Mong Tienn, après avoir refoulé les nomades au delà de la grande boucle du Fleuve Jaune, compléta et étendit la grande Muraille avec l'aide de ses 300.000 soldats, des prisonniers ennemis et des condamnés de l'Empire.

Toujours entretenue, pourvue de solides garnisons et renforcée par des armées bien exercées, la grande Muraille protégea l'Empire pendant plus d'un millénaire. C'est à son efficacité que l'Europe est, indirectement, redevable des grandes invasions qui détruisirent l'Empire romain. Les Huns (Siong-Nou), ne pouvant forcer l'obstacle formidable de la grande Muraille, se décidèrent, après la défaite que leur infligea un général chinois en 36 av. J.-C., à se diriger vers l'ouest, jusqu'à la Caspienne. Les Goths refoulés chassèrent devant eux les Germains, lesquels, pendant deux siècles, se heurtèrent aux limes construites par les Romains sur le Danube et sur le Rhin. Mais cet obstacle franchi du III^e au V^e siècle, le flot des barbares déferla à travers l'Empire. Ainsi, c'est à la victoire d'un général chinois qu'est dû l'effondrement de la civilisation antique de l'Europe.

*

* *

[Introduction](#) — [SUN TSE](#) : [Avant-propos](#) [L'Art de la guerre](#) : I. [Fondements de l'art militaire](#) — II. [Des commencements de la campagne](#) — III. [De ce qu'il faut avoir prévu avant le combat](#) — IV. [De la contenance des troupes](#) — V. [De l'habileté dans le commandement des troupes](#) — VI. [Du plein et du vide](#) — VII. [Des avantages qu'il faut se procurer](#) — VIII. [Des neuf changements](#) — IX. [De la conduite que les troupes doivent tenir](#) — X. [De la connaissance du terrain](#) — XI. [Des neuf sortes de terrains](#) — XII. [De l'emploi du feu à la guerre](#) — XIII. [Des dissensions et de leur exploitation](#) ————— [OU TSE](#) ————— [SE MA FA](#) ————— [Notes](#) ————— [Table](#)

Nom du document : sun_tse_pdf.doc
Dossier : C:\CSS\ChineWord051204
Modèle : C:\WINDOWS\Application
Data\Microsoft\Modèles\Normal.dot
Titre : Sun Tse et les anciens Chinois
Sujet : série Chine
Auteur : Lucien Nachin
Mots clés : Sun Tse, Sun Tzu, Sun Zi, Souen-tseu, Souen Tseu,
Sonshi, Sunzi Bing Fa, L' art de la guerre, Règles de l' art militaire, The art
of war, Chine ancienne, ancient China, stratégie
Commentaires : http://www.uqac.ca/Classiques_des_sciences_sociales/
Date de création : 29/08/05 10:51
N° de révision : 3
Dernier enregistr. le : 29/08/05 10:53
Dernier enregistrement par : Pierre Palpant
Temps total d' édition 2 Minutes
Dernière impression sur : 29/08/05 12:52
Tel qu' à la dernière impression
Nombre de pages : 115
Nombre de mots : 41 272 (approx.)
Nombre de caractères : 235 255 (approx.)